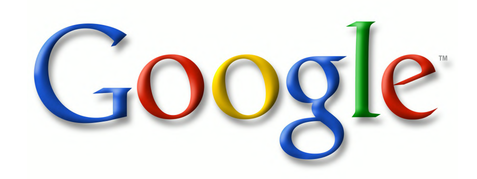



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07606873 7







LES NOIRS

ET LES

PETITS BLANCS

DANS LES ÉTATS DU SUD

DE L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR EDMOND KIRKE

TRADUIT

PAR FRANCK BERTIN

AVEC UNE PRÉFACE DE M. ÉDOUARD LABOULAYE

Membre de l'Institut

Professeur au Collège de France

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1863

PUBLICATION NOUVELLE DE LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

HISTOIRE

DE LA

LIBERTÉ RELIGIEUSE

EN FRANCE

ET DE SES FONDATEURS

PAR

J. M. DARGAUD

PROSPECTUS.

La liberté religieuse, qui a fait sortir le monde moderne des ténèbres où il croupissait depuis tant de siècles, ce bien précieux qui a enfanté tous les autres et que des insensés contestent encore çà et là, nous le devons aux plus douloureux sacrifices de nos pères.

Au commencement du seizième siècle, le vieil et dur esprit romain, qui avait déjà si longtemps pesé sur le monde et qui depuis était reparu sous une autre forme, asservissait les âmes au nom d'une religion d'amour et de charité. Il était alors arrivé à l'état de corruption où tombent tous les pouvoirs dominateurs et exclusifs, quand cet éternel besoin de vérité, qui est l'honneur de l'espèce humaine, se fit jour à travers tous les obstacles.

Alors une lutte effroyable surgit entre
et l'esprit de ténèbres.

D'un côté, tout ce qui avait de la pureté au cœur, de la noblesse dans l'âme, de l'élévation dans les idées, tous ceux qui croient en la bonté de Dieu et pensent que son œuvre peut être fécondée par le progrès; ceux-là, ensemble ou séparément, se levèrent et combattirent, chacun selon ses forces et son aptitude, l'amas d'erreurs, d'obscurités, de mensonges et de tyrannies qui enchaînaient l'homme à l'ignorance et à la misère.

De l'autre côté, tous les esprits étroits, bas, tous les cœurs corrompus, les consciences souillées, en un mot les plus mauvais instincts et les plus détestables passions qui trouvaient leur satisfaction dans l'atmosphère morbide où était l'humanité, se réunirent en commun pour résister à l'esprit nouveau qui paraissait ou plutôt qui reparaissait au monde, car c'est celui de l'Évangile : l'esprit de liberté, de tolérance et d'égalité.

Ceux-là ne reculèrent devant aucun moyen, devant aucun crime. Ils égorgèrent par masses, sans distinction d'âge ni de sexe; ils inventèrent de nouveaux supplices; ils proscrivirent la science, le commerce, l'industrie, le travail, et, nous le répétons, ils commirent toutes ces monstruosités au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde!

La victoire est restée à la bonne cause; la liberté religieuse a triomphé, et l'on peut juger de ses bienfaits en comparant l'état actuel de l'homme à ce qu'il était au commencement du seizième siècle : la force brutale comprimée, le travail en honneur, les sciences, le commerce et l'industrie créant chaque jour de nouvelles richesses, les forces de la nature domptées et mises au service de l'homme, de grands continents

arrachés à l'état sauvage, la civilisation chrétienne pénétrant partout, les famines, la peste et d'autres grands maux disparus ou amoindris, la vie de l'homme prolongée; tous ces biens, tous ces trésors, nous les devons à la liberté religieuse, cette mère féconde de toutes les autres libertés.

C'est l'histoire de ces grands événements que M. Dargaud a ecrite et que nous annonçons. C'est la lutte des plus grandes passions et des plus grands intérêts, la peinture des plus grands crimes et des plus nobles vertus, le tableau des plus grands faits des temps modernes.

Avant de l'écrire, M. Dargaud l'avait préparée par de grandes recherches et des études approfondies sur tous les éléments qui la composent. Il a tout fouillé, tout compulsé, cherchant la vérité partout, dans les livres, dans les manuscrits, les correspondances privées, les pièces détachées; il a interrogé jusqu'à la gravure, jusqu'au marbre et la numismatique pour y saisir la physionomie des personnages ou la couleur des faits qu'ils reproduisent.

M. Dargaud est un écrivain, il l'a prouvé dans son histoire de MARIE STUART; il est peut-être encore plus un peintre et un statuaire. Il retrace les événements avec un pinceau ferme et coloré qui leur donne tout le relief de la réalité; il moule ses personnages avec une vigueur et une intelligence qui leur rend la vie. Aussi, son livre a tout le caractère de force, d'énergie et de couleur que le sujet comportait. Quoique passionné pour les idées libérales, M. Dargaud n'en est pas moins impartial et modéré dans ses jugements sur les hommes et sur les choses. Il a écrit, sans parti pris, pour ou contre les acteurs des grands drames qu'il a retracés. Il a été juste envers tous, quelle qu'ait été

leur foi religieuse ou politique, plus heureux, quand il en trouvait l'occasion, de signaler le bien que de flétrir le vice et de maudire le crime.

A notre époque, le fanatisme religieux n'a pas encore disparu entièrement, et ce monstre, qui a dévoré tant de victimes humaines, reparaîtrait bientôt si nous nous endormions dans une fausse sécurité. Il a pour lui les âmes les plus tendres, les plus sincères et les plus naïves, mais aussi les plus faciles à égarer, comme il a aussi pour instruments les esprits les plus actifs, les plus sombres et les plus pervers. Quand on le croit abattu il reparaît sous un voile de candeur et d'innocence qui le fait accueillir par les cœurs simples et généreux jusqu'au moment où il croit pouvoir saisir sa proie et la dévorer. Cette proie, c'est la paix, la tolérance et la liberté, nos plus grands biens.

C'est la crainte de ce danger qui a entraîné M. Dargaud à écrire l'HISTOIRE DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE EN FRANCE; c'est le même sentiment qui nous la fait publier.

CHARPENTIER.

Paris, 8 novembre 1859.

Imprimerie P.-A BOURDIER et C[ie], rue Mazarine, 30.

LES NOIRS

ET

LES PETITS BLANCS

DANS LES ÉTATS DU SUD

DE L'AMÉRIQUE DU NORD



Paris. — Typ. P.-A. BOURDIER et Ce, 30, rue Mazarine.

LES NOIRS

ET LES

PETITS BLANCS

DANS LES ÉTATS DU SUD

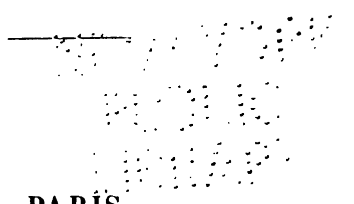
DE L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR EDMOND KIRKE pseud. of
Gilmore, James Roberts

TRADUIT

PAR FRANCK BERTIN

AVEC UNE PRÉFACE DE M. ÉDOUARD LABOULAYE
Membre de l'Institut
Professeur au Collége de France



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1863

A

RICHARD B. ~~KINDALE~~ Kimball

A l'auteur, aussi accompli que l'homme;
A mon vieil ami toujours apprécié;

SONT DÉDIÉES CES ESQUISSES.

PRÉFACE

Voici un roman qui a un grand succès en Amérique, et qui, nous l'espérons, sera lu en France avec plaisir. C'est la peinture naïve de l'esclavage dans la Caroline, et des misères qu'il entraîne nécessairement après lui. Quand on parle de l'esclavage, le nom de l'*Oncle Tom* se présente aussitôt à l'esprit; mais ce livre excellent, ce poëme de la servitude est suspect à beaucoup de lecteurs. En voyant tant d'horreurs, on se demande si l'auteur n'a point cédé à la vivacité de son imagination; on n'admet pas qu'il puisse exister des monstres comme *Legree*. Notre âme est ainsi faite, qu'elle ne veut pas reconnaître la vérité de ces abominables tableaux. Elle a besoin de croire à la justice et à l'humanité.

Sans rien diminuer du talent et du courage dont madame Beecher-Stowe a fait preuve dans ce livre,

qui a fait en Europe une si profonde sensation, il est permis de dire qu'elle a surtout mis en lumière les abus de l'esclavage; c'était son droit, puisque ces abus sont possibles, et que trop souvent même ils ont existé. Toutes les fois que vous donnerez à un homme un pouvoir sans limites, il est à croire que cet homme en abusera; là est la condamnation de l'esclavage. Mais, pour être juste avec les planteurs, il est vrai de dire que ces cruautés sont l'exception, par la raison toute simple que l'intérêt leur commande de ménager un instrument de travail qui leur coûte fort cher. On ne surmène pas des chevaux qui coûtent dix mille francs la paire; souvent même on se fait gloire de les bien traiter. C'est de cette façon qu'on gouverne les esclaves dans le Sud; ce n'est pas à la pitié, c'est à l'intérêt du maître qu'ils doivent de n'être point écrasés. Quand il y a profit à abuser de leurs forces, comme cela a lieu lors de la récolte du sucre, cette prétendue bonté, qu'on fait sonner si haut, disparaît en un moment. Le nègre n'est plus qu'un capital qu'on risque au besoin pour s'enrichir.

L'auteur du roman que nous présentons au public n'a ni le talent de madame Beecher-Stowe, ni sa

haine vigoureuse contre l'esclavage; ce n'est pas un abolitioniste, c'est un curieux qui voyage dans la Caroline, et qui raconte simplement ce qu'il a vu. On assure que les planteurs ne contestent pas la vérité de ses descriptions. L'effet de son livre n'en est que plus saisissant. La froideur du récit éveille une indignation plus grande que ne font quelquefois les chaleureuses peintures de l'*Oncle Tom*. Voilà l'esclavage tel qu'il est entre les mains d'un maître doux et modéré; c'est une perpétuelle misère pour le nègre, misère morale et physique tout ensemble; c'est une perpétuelle malédiction pour le planteur. La famille affaiblie, la maison sans joie, la défiance et l'inquiétude partout : tel est le spectacle qu'on nous offre; tous les sentiments généreux, tous les nobles instincts de notre nature sont flétris par cette abominable institution. Le maître n'en est pas moins victime que l'esclave; la même chaîne les tient; l'affranchissement serait le salut de tous deux.

Telle est la leçon qui sort de ce roman. Il n'y faut chercher ni grand intérêt dramatique, ni événements tragiques; mais, en lisant ce récit sans prétention, on apprendra ce que c'est que l'esclavage;

on verra comment le nègre envisage sa délivrance, et s'il est vrai que la liberté ne le touche pas. On comprendra mieux ce qu'est la lutte qui divise l'Amérique, et peut-être sentira-t-on pourquoi les vrais libéraux font des vœux pour le triomphe du Nord. Ce n'est pas une querelle d'ambition qui s'agite par delà l'Océan, c'est la cause même de la liberté et de l'humanité.

ÉDOUARD LABOULAYE.

AU MILIEU DES PINS

OU

VIE DES NÈGRES DANS LA CAROLINE DU SUD

CHAPITRE PREMIER.

MON ARRIVÉE A GEORGETOWN

Il y a quelques années, je passai plusieurs semaines à Tallahassee, dans la Floride, et pendant mon séjour j'y fis la connaissance du colonel J..., planteur de la Caroline du Sud. Plus tard, le hasard nous réunit de nouveau à Charleston, où j'eus le plaisir d'apprendre qu'il serait mon compagnon de voyage dans le Nord jusqu'à New-York.

Il était accompagné de son valet de chambre, Jim, beau spécimen de l'espèce noire, âgé d'environ trente ans, né et élevé dans la famille de son maître. Autant que possible nous voyagions de jour, nous arrêtant pour passer la nuit dans quelque auberge convenable où le colonel, Jim et moi nous occupions la même chambre ou des chambres voisines, nous, personnages blancs, couchant dans un lit soutenu par quatre pieds, tandis que le nègre, plus démocratique,

étendait sa couverture sur le plancher. Jetés par hasard dans une pareille intimité, il était tout naturel que nous eussions beaucoup de choses à nous apprendre mutuellement.

Le colonel était un homme intelligent et d'un esprit cultivé. Pendant ce voyage, il s'établit entre nous une amitié que plus tard entretint une correspondance régulière, et qui, un an après, l'amena chez moi avec sa femme et son domestique Jim, lorsqu'il revint dans le Nord. Ce fut alors que je lui promis, si jamais je retournais dans la Caroline du Sud, d'aller le voir sur sa plantation, située dans la partie la plus septentrionale de l'État.

En décembre dernier, à peu près à l'époque où fut rendu le décret de séparation, j'eus occasion d'aller à Charleston. Avant de partir, j'adressai une lettre au colonel pour l'informer que j'étais tout disposé à me laisser emmener par lui dans le désert. En arrivant au quartier général des séparatistes, je trouvai une missive qui m'attendait. Mon ami me renouvelait, en termes pleins de cordialité, l'offre de son hospitalité; il me donnait des instructions sur la direction que je devais suivre, et me disait que son domestique Jim viendrait, avec une voiture, me prendre à Georgetown pour me conduire à la plantation, à soixante-dix milles de cette ville.

Ayant terminé les affaires qui m'avaient amené à Charleston, je partis pour le rendez-vous cinq jours avant la date fixée, avec l'intention de consacrer ce temps à visiter l'ancienne ville de Georgetown et ses environs.

Le petit steamer *Nina*, espèce de coquille de noix, employée quelques semaines plus tard, comme le premier vaisseau de guerre de la marine confédérée, était alors affecté au commerce de transport entre les deux principales villes de la Caroline du Sud. Je m'y embarquai à Charleston, en compagnie de diverses caisses et de certaine marchandise humaine, pour débarquer à Georgetown par une délicieuse matinée de la fin de décembre.

Au moment où l'embryon de steamer se rangea près d'un quai peu élevé, presque en ruines, et jusqu'à hauteur d'appui encombré de coton, de térébenthine et de résine, pas un visage blanc ne se montra. Quelques nègres à demi vêtus, l'air misérable et flânant nonchalamment, étaient la seule partie de la population qui daignât assister à notre débarquement.

— Est-ce que tout le monde est mort? demandai-je à l'un d'eux, trouvant étrange qu'un événement aussi important que l'arrivée du packet de Charleston n'excitât pas un intérêt plus grand dans une ville

aussi calme. — Ils ne sont pas morts, massa, répondit le noir avec un rire malin; mais ils se préparent à aller à un enterrement. — A quel enterrement? lui demandai-je. — Eh bien! ils vont aller fusiller tous les abolitionistes noirs du Nord[1], et faire un enterrement de noirs; hi! hi! » et le gentleman de couleur élargit sa bouche d'une manière effrayante, charmé de la finesse de son esprit.

Je lui dis de prendre mon porte-manteau et de me conduire au meilleur hôtel, ce qu'il ne se fit pas répéter deux fois. — Oui, oui, massa, je vous conduirai où descendent les *grosses punaises*. Mais tout à coup se tournant vers un autre noir qui se trouvait là, il l'accosta en lui disant : — Allons, Jim, lâche noiraud, porte les effets de monsieur.

— Pourquoi ne les portes-tu pas toi-même? lui demandai-je; tu aurais tout le gain.

— Non, non, massa, ce nègre et moi nous sommes associés; il fait la besogne et moi je garde l'argent. Telle fut la réponse qu'il me fit en ricanant; elle confirme admirablement une particularité que j'ai remarquée chez le nègre. Lorsqu'il est abandonné à lui-même, il s'associe d'une manière invariable avec un autre plus pauvre que lui, et quelque

[1] On a persuadé aux nègres du Sud que les abolitionistes du Nord sont des noirs ou des mulâtres.

légère que soit la besogne, il a soin de s'en éviter la peine.

Le noir silencieux et mon porte-manteau formant l'avant-garde, tandis que, flanqué de mon vieux nègre bavard, je formais l'arrière-garde, nous nous rendîmes à l'hôtel par la principale rue. Chemin faisant, je repris la conversation.

— Ainsi, père, tu disais qu'on se préparait ici à un enterrement de noirs?

— Oui, massa, on va enterrer tous ces misérables nègres libres du Nord.

— Pourquoi? Que veut-on?

— Pourquoi, massa! Vous demandez pourquoi! s'écria-t-il tout surpris.

— Je ne sais rien, répliquai-je; je suis étranger.

— Eh bien, vous voyez, massa, ces nègres abolitionistes ont élu un vieux noiraud, ils l'appellent père Abé[1]; et le vieil Abé va descendre dans le Sud pour couper la gorge aux nègres honnêtes. Il aura un rude moment à passer; ah! oui, il en aura un. Mon jeune massa est capitaine, il attrapera le vieux, et il le pendra si haut que les corbeaux ne le sentiront pas; ma foi oui, il le fera. » Et de nouveau la bouche du vieux noiraud s'ouvrit comme l'entrée de la ca-

[1] C'est le nom populaire de M. Abraham Lincoln, président des États-Unis.

verne de Mammouth[1]. Il avait évidemment lu les journaux du Sud.

Ayant déposé mes bagages à l'hôtel, situé dans une rue transversale, bâtiment de bois tout délabré, dont le propriétaire était une femme, je sortis pour visiter la ville jusqu'au moment du dîner. Dans la direction du port, je trouvai les rues désertes, bien que ce fût l'heure à laquelle se font ordinairement les affaires. J'en découvris bientôt la cause. La milice de l'endroit passait une revue. Précédée d'une musique composée d'hommes de couleur, jouant des airs nationaux, dont la tristesse s'harmonisait avec la circonstance, et suivie par une collection bigarrée de noirs de tout sexe et de tout âge, la compagnie entrait dans la principale rue. Comme elle passait près de moi, je pus juger de la vaillance du redoutable capitaine qui, suivant Pompée, devait pendre le président si haut que les corbeaux ne le sentiraient pas. C'était un jeune homme à l'aspect inoffensif, avec de longues jambes ressemblant à deux fuseaux et admirablement faites pour la course. Quoiqu'il fût peu formidable sous d'autres rapports, il y avait un certain air martial dans l'énorme sabre suspendu à son côté, qui par-

[1] Caverne célèbre aux États-Unis par les ossements fossiles qu'on y a trouvés.

fois venait s'embarrasser dans les basques de son habit; ses yeux lançaient un regard belliqueux et plein de feu à la touffe de poils rougeâtres, qui semblait lancer un rude défi du haut de sa lèvre supérieure.

La compagnie se composait d'environ soixante-dix hommes, dont quelques-uns avaient des uniformes; ils portaient toute sorte d'armes depuis le vieux mousquet jusqu'au moderne revolver. C'étaient néanmoins de solides gaillards qui semblaient être en état de faire leur devoir sur la brèche, face à face avec la mort. Leurs rangs, fournis par une population de moins de cinq cents blancs, témoignaient, de manière à ne pas s'y tromper, du sentiment belliqueux qui animait la communauté.

Georgetown est une des plus vieilles villes de la Caroline du Sud, elle a l'air décidément *finie*. On m'a dit que depuis cinq ans on n'y avait pas bâti une seule maison. La térébenthine est l'un des produits de cette contrée; cependant le prix du blanc de céruse et du jaune de chrome ont fait de la peinture une marchandise rare, aussi toutes les maisons présentent-elles un aspect sombre et désolé. Quoique située dans une baie magnifique, un peu au-dessous du confluent de trois nobles fleuves qui traversent un pays d'une richesse extraordinaire, et

bien qu'au centre des plus belles rizières du monde, la ville est morte. Tout y sent le délabrement. Le peu de blancs que vous rencontrez dans les rues, ou que vous voyez flâner nonchalamment autour des entrepôts et des magasins, semble vivre sans but et sans énergie. Par leur long contact avec les nègres, ils semblent être arrivés à leur insouciance ; on dirait que comme eux ils ne se proposent plus rien.

Le décret de séparation avait été adopté par la législature peu de temps avant mon arrivée, et, comme on pouvait s'y attendre, la situation politique était l'unique objet de toutes les pensées et de toutes les conversations. D'après les blancs, un glorieux avenir allait commencer pour le petit État. Qu'il restât seul ou soutenu par les autres États à esclaves, il allait occuper un noble rang parmi les nations de la terre; son coton et son riz devaient attirer le commerce et les trésors de tous les peuples; lorsqu'il ferait entendre sa voix, la création tremblerait. Une pareille outrecuidance, un tel orgueil national chez ces gens indolents, insouciants et énervés, frappe un étranger comme un suprême ridicule; mais, lorsqu'en présence des noirs aux bras charnus et vigoureux, au corps musculeux, ces gens osent vous dire que leur grand empire doit avoir pour base les épaules de l'esclave, l'incrédulité fait place à la pitié; on se

demande si ces machines musculaires ne pourraient pas *penser*, quelque jour, et jeter par terre l'immense édifice qu'on doit ériger sur leur dos.

Parmi les institutions particulières du Sud sont les hôtels. Je ne veux pas parler de ces contrefaçons des beaux hôtels du Nord, qui sont florissants dans les grandes villes, mais de ces produits de fabrique indigène renommés pour leur porc, leur hominy [1], leurs gâteaux de maïs èt leurs gaufres, qu'on voit pousser par-ci par-là dans les petites villes, et qui sont l'un des produits naturels de la vie et des institutions du Sud. Un des modèles du genre est l'hôtel de Georgetown. Porc, hominy et gâteau de maïs au déjeuner; gaufres, porc et hominy pour le dîner; porc, hominy et gâteau de maïs pour souper; telle est la carte invariable. Je supportai cette bonne chère un jour; comment peut-on s'y habituer? c'est un mystère pour moi. Ce qu'il me serait impossible de décrire, c'est ce que j'eus à éprouver quand la nuit fut venue. Retiré de bonne heure afin de goûter le repos dont j'avais besoin pour me préparer à ma course du lendemain, j'appris bientôt, à mes dépens, qu'il n'y a pas de repos pour les méchants, aucun du moins pour les pé-

[1] Le *hominy* est un pudding fait avec la farine de maïs.

cheurs dans le Sud. J'avais à peine posé la tête sur l'oreiller, que je fus assiégé par une armée de séparatistes en habits rouges qui se mirent à m'attaquer sans pitié. Je soutins bravement l'assaut jusqu'au moment où, saignant par tous les pores, je battis lentement et tristement en retraite. Dix mille contre un ! c'est plus que ce qui arriva au brave Anderson au fort Sumter. Cependant je résolus de ne pas abandonner complétement le champ de bataille. Plaçant trois chaises à la file, je montai dessus, et dans cette position en apparence imprenable, je lançai à l'ennemi comme défi les paroles de Walter Scott, avec une légère variante que demandait la circonstance :

« Venez un, venez tous, ces chaises fuiront avant moi ! »

Mon enthousiasme, néanmoins, ne fut pas de longue durée. L'ennemi persévérant escalada mes retranchements, revint à l'assaut avec une nouvelle vigueur, et je finis par fuir dans le plus profond désespoir. Cherchant à tâtons mon chemin dans le vestibule, j'atteignis la porte de la rue et je sortis. Le Frère noir, autrement le Fils de Cham, autrement l'Image de Dieu en ébène sculpté, autrement le Type opprimé, autrement la Contrebande, autrement le Nègre qu'on ne peut réprimer, autrement le Bétail, autrement le Noiraud, autrement la Personne de

couleur[1], m'avait informé que je devais trouver les *grosses punaises* à l'hôtel. Je les y avais trouvées.

Rester plus longtemps dans un pareil trou n'était pas possible, aussi me déterminai-je à me rendre dans le pays d'en haut sans attendre Jim.

La vieille ville n'a pas la prétention d'avoir de voitures publiques, si ce n'est un cabriolet à un cheval qui transporte les dépêches à Charleston toutes les trois semaines. Ce véhicule, primitivement au service de quelque docteur de la Nouvelle-Angleterre, au commencement du siècle dernier, n'avait qu'un siége, et de plus n'allait pas dans la direction que je me proposais de suivre; je fus donc forcé de prendre une voiture de louage. Le seul établissement de remises était tenu par une personne de couleur, simple esclave, propriétaire d'une écurie qui, entre les mains de gens plus portés au *mouvement*, pourrait donner un revenu respectable. Là, je trouvai ce qu'il me fallait, un léger Newark plein de punaises et un vigoureux cheval gris. Ainsi pourvu et ayant de plus un conducteur noir qui devait m'accompagner jusqu'à ma destination et revenir seul, je partis. Un voyage de soixante-dix milles est une expédition dans ce pays; aussi pour assister à notre

[1] Ce sont les divers sobriquets qu'on donne au nègre dans le Sud.

départ, il se rassembla une véritable foule, dont pas une âme, je le parierais, n'entendra jamais, dans ces rues sablonneuses et désertes, le roulement d'une diligence ou le sifflet d'une locomotive.

Nous quittâmes bientôt la ville pour atteindre une large avenue plantée de beaux vieux arbres, et présentant une perspective de plusieurs milles. La route est bordée de vastes rizières qui sont semées çà et là de grandes maisons antiques, et de petits groupes de cases de nègres.

C'était la semaine de Noël; il n'y avait pas de travailleurs dans les champs, tout offrait l'aspect du dimanche. Nous avions fait quelques milles quand tout à coup la route aboutit à un cours d'eau large et profond que mon conducteur me dit se nommer la Rivière-Noire. Comme il n'y avait ni près ni loin aucun moyen pour le traverser, j'allais conclure que quelque moderne Moïse venait en aide aux voyageurs pour leur faire passer le lit à pied sec, lorsqu'un bateau plat s'élança d'un fourré sur le bord opposé et se dirigea vers nous. Il avait un bordage de deux pouces, et pour équipage deux noirs infirmes à la laine blanchie par l'âge, qui semblaient avoir besoin de toute leur force pour maintenir le bateau de droit fil. Dans cette embarcation faisant eau et que l'emploi non-interrompu de l'écope maintenait avec

peine à flot, nous parvînmes enfin au bout d'une heure à traverser la rivière. C'est de cette façon qu'on voyage dans l'un des plus riches districts de la Caroline du Sud !

Nous quittâmes bientôt la région des rizières, nous nous enfonçâmes dans d'épaisses forêts de pins aux longues feuilles, où l'on n'apercevait ni maison ni aucun autre indice de la présence de l'homme. Rien de plus triste que de voyager à travers une pareille contrée; aussi, pour dissiper mon ennui, j'engageai une conversation avec mon conducteur, qui jusque-là avait observé un respectueux silence.

C'était un vrai Africain et un échantillon de sa race des plus originaux et des plus intéressants. Ses lèvres minces et peu saillantes, son nez droit, ses traits européens contrastaient singulièrement avec une peau d'un noir d'ébène; la dignité calme et simple de ses manières annonçait une intelligence supérieure. Son histoire était étrange. Dans son enfance il avait été enlevé avec sa mère par une tribu ennemie et vendu aux trafiquants du Cap-Lopez sur la côte occidentale d'Afrique. Là sa mère mourut dans le parc aux esclaves, et lui enfant de sept ans fut envoyé à Cuba sur le négrier. A La Havane, lorsqu'il avait seize ans, il attira l'attention d'un habitant de Charleston, qui, l'ayant acheté, l'emmena aux États.

Il demeura en qualité de domestique dans la famille de cette personne jusqu'en 1855, époque où son maître mourut en le léguant à une de ses filles. Cette dame, maîtresse bonne et indulgente, permit au noir de louer son temps; il travailla alors d'une manière indépendante comme portefaix et homme de peine sur les quais et dans les rues de Georgetown. Il gagnait ainsi de quoi vivre d'une vie confortable, sans compter les cent cinquante dollars qu'il payait à sa maîtresse pour avoir le privilége de subvenir à ses propres besoins. C'était de toute manière un nègre remarquable; les trois jours que nous passâmes ensemble bannirent de mon esprit toute espèce de doute quant à la capacité des noirs pour la liberté, et toute incertitude quant à la disposition de l'esclave à briser sa chaîne, le moment favorable une fois arrivé. J'appris de lui que les nègres, bien que feignant l'ignorance, étaient parfaitement au courant des questions qui se débattent dans la lutte actuelle. Il exprimait l'opinion que la guerre devait être la conséquence de la position qu'avait prise la Caroline du Sud; et quand je lui dis : — Si la guerre a lieu, vous n'en serez pas plus heureux. Elle finira par un compromis, et vous resterez ce que vous êtes. Il répondit : — Non, massa, cela ne sera pas. Le Sud se battra ferme,

le Nord s'échauffera, descendra ici, et fera disparaître la cause de tout le trouble; cette cause, c'est le nègre.

— Mais peut-être, lui répliquai-je, que le Sud repoussera le Nord; puisque tu dis qu'il se battra ferme.

— Il le fera, massa, il est batailleur; mais il ne pourra pas chasser le Nord à coups de fouet, parce que, voyez-vous, il ne se battra que d'une main. Quand il se battra avec le Nord de la main droite, il faudra qu'il tienne le nègre de la gauche.

— Mais, lui répondis-je, les noirs ne se soulèveront pas; la plupart d'entre vous ont de bons maîtres et sont bien traités.

— C'est vrai, massa, mais ce n'est pas la liberté, et les noirs aiment la liberté autant que l'aiment les blancs. Le même Seigneur béni les a faits les uns et les autres; il les a faits semblables, moins la peau. Les noirs ont de la force dans le bras, et lorsque le jour sera arrivé, vous verrez qu'ils en ont aussi dans la tête.

Dans toute la suite de cette conversation, le noir montra une vive intelligence. Comme je lui demandais s'il avait de la famille, il répondit : — Non, monsieur, ceux de mon sang ne seront jamais esclaves! Le vieux massa m'a fouetté et m'a menacé

de me tuer parce que je ne voulais pas m'adonner aux femmes, mais je lui ai dit de me tuer, qu'il y perdrait plus que moi.

Je lui demandai si en général les nègres partageaient ses sentiments ; il me répondit que beaucoup le faisaient ; que presque tous combattraient pour leur affranchissement si l'occasion s'en présentait, bien que quelques-uns préférassent l'esclavage, parce qu'ils étaient assurés de soins dans leur vieillesse et leurs infirmités, ne considérant pas que si leur travail, pendant qu'ils jouissent de leurs forces, enrichissait leurs maîtres, ce même travail pourvoirait aux besoins de leur vieillesse. Il me dit qu'il y avait dans le district de Georgetown vingt mille noirs, et pas plus de deux mille blancs. Supposez, ajouta-t-il, qu'un quart de ces nègres se soulève, que les autres se tiennent tranquilles, que pourraient faire les blancs?

— Naturellement, répliquai-je, ils auraient le désavantage ; mais des secours ne tarderaient pas à venir de Charleston, et vous seriez écrasés.

— Non, massa, la Chevalerie, comme vous dites serait partie pour la Virginie, et avant qu'elle en eût la nouvelle, massa Seward [1] aurait assez de

[1] M. Seward est le principal ministre de M. Lincoln.

troupes dans Georgetown pour faire une bouchée de l'État tout entier.

— Mais vous n'avez pas de chefs, lui dis-je ; personne ne peut diriger le mouvement. Votre race ne saurait lutter avec la race blanche en tactique militaire. Sans généraux, quel que fût votre nombre, les choses n'iraient pas bien pour vous.

A cela il répondit, avec tous les signes d'un noble enthousiasme : — Le Seigneur, massa, a fait des généraux de Gédéon et de David, l'homme noir en sait autant de la guerre qu'ils en savaient ; les noirs, ajouta-t-il, avec tranquillité, ne sont-ils pas les égaux des blancs ? Je sais que la plupart des grands hommes, tels que Washington, et Jean, et Jacques, et Paul et tous ces vieux-là étaient blancs, mais il y a eu Toussaint Louverture, le noir Douglass[1] et le nègre Nicodème, ceux-là étaient noirs.

L'argument était sans réplique, je me tus. Si cette génération est appelée à voir le soulèvement des noirs du Sud, ce nègre sera au nombre des chefs.

Il me chanta plusieurs des chansons à la mode chez les nègres du district. Quoique d'une faible valeur poétique, elles m'intéressèrent comme expression des sentiments des esclaves. Les noirs sont une

[1] Douglass est un ancien esclave, prédicateur célèbre dans le Nord.

race de musiciens ; la facilité avec laquelle beaucoup d'entre eux improvisent les paroles et la mélodie est chose merveilleuse ; mais je n'en avais rencontré aucun qui eût la facilité de ma nouvelle connaissance. Il répéta à diverses reprises plusieurs des airs, chaque fois avec un nouvel accompagnement de paroles. J'essayerai de rendre la pensée de quelques-unes de ces chansons en aussi bon dialecte nègre que possible, mais je ne puis espérer de répéter précisément les mêmes mots ou de donner une idée du comique et du pathétique dont mon ami noir les assaisonnait. Ces chansons abrégèrent d'une manière agréable la longueur de notre voyage à travers la solitude de ces sapinières tristes et stériles. L'une avait pour sujet un vieux noir transplanté des champs de coton de la vieille Virginie dans les rizières de la Caroline ; l'exilé n'aimait pas ce changement, mais trouvait sa consolation dans ce fait, qu'on ne cultive pas le riz de l'autre côté du Jourdain [1].

Venez écouter, vous tous noirs, venez écouter ma chanson [2] ;
Elle est sur le vieux massa, qui traiter moi fort mal ;

[1] C'est-à-dire dans le ciel.

[2] On a imité, dans la traduction de ces chansons, le patois nègre ; on ne l'a pas conservé dans le reste de la traduction, pour ne pas fatiguer le lecteur.

Par le froid matin, dans la gelée, il n'est pas trop gentil,
Avec de l'eau jusqu'à mi-corps, de houer au milieu du riz ;
Quand moi n'avoir jamais oublié.
Comme moi avoir coutume de houer le coton,
Comme moi avoir coutume de houer le coton,
Sur le vieux rivage de Virginie ;
Mais moi plus jamais houer le coton,
Oh ! moi jamais houer le coton,
Plus jamais.

Si moi sentir la terrible faim, lui croire que c'est un vice,
Et lui donner pour mon dîner un reste de riz ;
Un reste de riz et très-peu gras ;
Et lui gronder comme le diable si moi en manger trop.
Quand moi n'avoir jamais oublié, etc.

Lui arracher moi à ma *Dinah;* moi penser que mon cœur se briserait.
Lui dire moi aimer une autre quand mon amour être avec la première,
Lui vendre mes petits, parce que lui obtenir leur prix,
Et lui m'enfermer dans le marais pour houer au milieu du riz ;
Quand moi n'avoir jamais oublié, etc.

Et tout le jour moi houer là, à toute la chaleur et la pluie,
Et pendant que moi houer là, mon cœur retourner,
Retourner à la petite case au milieu des blés,
Et à la vieille plantation où elle et moi être nés !
Oh ! moi vouloir avoir oublié, etc.

Alors Dinah être près de moi, les enfants sur mes genoux,
Et quoique moi être esclave, il semble moi être libre,
Jusqu'à ce que moi me réveiller de mon rêve, et femme et enfants être partis.

Moi houer encore et pleurer, et pleurer tout seul !
    Oh ! moi vouloir avoir oublié, etc.

Mais bientôt un jour venir, un jour, moi soupirer après,
Quand le noir, dans la terre froide, être à jamais libre,
Quand femme et enfants avec moi chanter dans le paradis,
Comment lui, le béni Jésus, avoir acheté moi avec un prix.
    Comment le Seigneur n'avoir pas oublié
    Comme moi houer bien le coton,
    Comme moi houer bien le coton,
    Sur le vieux rivage de Virginie;
    Moi jamais houer le coton là,
    Oh ! jamais houer le coton,
        Plus jamais.

Les sentiments politiques de la chanson suivante ne sont pas exactement ceux du gouvernement de Washington ; mais il est possible que nous finissions par en venir tous là.

Un orage s'amonceler dans le Sud.
Un orage s'amonceler maintenant,
Oh ! écoutez donc et fermez vos bouches,
Et moi vous dire comment :
Et moi dire vous comment, mon vieux garçon,
L'orage de feu éclater
Et faire danser les noirs de joie,
Comme jamais eux danser auparavant.
Ainsi fermez vos bouches aussi fermées que dans la
    mort,
Et vous tous, nègres, retenez votre souffle,
Et moi vous dire comment.

Les noirs du Nord être soulevés,
Et eux descendre,

Descendre, je sais eux le faire,
A voir les blancs se rembrunir!
Eux envoyer vieux massa paître,
Et affranchir les nègres.
Et quand ce jour être arrivé
Nous tous être là pour le voir!
Ainsi fermez vos bouches aussi fermées que dans la
  mort,
Et vous tous, nègres, retenez votre souffle,
Et faites les blancs se rembrunir!

Et toute la semaine être alors aussi gaie
Que le temps de Noël;
Nous danser toute la nuit et tout le jour,
Et faire le banjo résonner,
Et faire le banjo résonner, je crois,
Et passer le temps,
Avec assez à manger et assez à boire,
Et rien du tout à payer!
Ainsi fermez vos bouches aussi fermées que dans la
  mort,
Et vous tous nègres retenez votre souffle
Et faites le banjo résonner.

Oh! faites le banjo résonner, vous noirs,
Et frappez le tambourin,
Et agitez-vous maintenant dans des danses joyeuses,
Car massa entrer,
Car massa entrer, moi le savoir.
Est-ce que lui ne pas avoir le frisson
Quand noirs Yankees montrer lui comment
Eux attraper les serpents à sonnette [1]!
Ainsi fermez vos bouches aussi fermées que dans la
  mort.

[1] L'emblème de la Caroline du Sud.

Il ne faut pas que le lecteur prenne ma connaissance noire comme spécimen de la moyenne de sa classe. Loin de là. De pareils exemples d'intelligence sont très-rares, on ne les trouve que dans les villes. Là, des rapports constants avec les blancs rendent le noir rusé et intelligent; mais sur les plantations, la chose est différente. Et de plus, mon musicien était, comme je l'ai dit, Africain. Quinze ans d'observation m'ont convaincu que le nègre importé, après avoir été mis en contact avec les blancs, était beaucoup plus intelligent que le noir ordinaire né dans le Sud. L'esclavage rétrécit l'intelligence et empêche la nature humaine de se développer. Lorsque ce procédé d'abrutissement a été appliqué pendant deux cents ans de père en fils, il doit infailliblement arriver que les dernières générations sont inférieures aux premières. Cette détérioration de l'âme est le plus triste résultat de l'esclavage. La dégradation morale et intellectuelle, qu'il entraîne fatalement, constitue le véritable argument qu'on peut lui opposer. L'esclavage nourrit le corps, mais il affame l'esprit. Il aveugle la raison, et ferme l'esprit à la vérité. Il dégrade et abrutit l'être tout entier, et il le fait à dessein. Là est toute sa force, mais là aussi se cache la faiblesse qui le renversera un jour avec un fracas qui ébranlera

le continent. Espérons que le terrible mouvement dont aujourd'hui toute l'Union se ressent est le tremblement de terre qui doit l'ensevelir à jamais.

Le soleil descendait au-dessous des arbres qui bordaient l'horizon, lorsque nous nous arrêtâmes sur la route principale en face d'un de ces chemins de traverse qui (tout voyageur dans le Sud le sait) conduisent à la demeure d'un planteur. Faisant tourner notre cheval, nous suivîmes ce chemin pendant une courte distance, et bientôt sortant de la forêt de pins dont nous avions traversé les sables stériles toute la journée, nous vîmes s'étendre devant nous une immense plantation. D'un côté se trouvait une rangée d'une quarantaine de cases, petites, mais propres, et de l'autre, à un tiers de mille à peu près, un énorme bâtiment qu'aux piles de bois de charpente qui se trouvaient dans son voisinage je reconnus pour une scierie. Devant nous s'étendait pendant un quart de mille une chaussée unie, ombragée de pins verts et de grands chênes dont la mousse retombait des branches noueuses en gracieuse draperie. Cette chaussée conduisait à l'habitation du propriétaire, grande construction antique, ayant dans son aspect cette teinte sombre que le climat donne à toutes les maisons des basses terres dans le Sud; mais autour de ses portes et de ses lourdes fe-

nêtres respirait un air d'hospitalité qui semblait inviter le voyageur à s'y abriter et à s'y reposer. J'avais arrêté mon cheval et j'étais absorbé dans la contemplation d'une scène aussi belle qu'elle était nouvelle pour moi, lorsqu'un vieux nègre s'approcha de moi, et, portant la main à son chapeau, me dit : — Massa envoie ses compliments au monsieur et serait heureux de le voir passer la nuit à Bucksville.

— Bucksville ! m'écriai-je, où est ce village ?

— C'est ici, massa, et il y a huit milles et un mauvais chemin pour se rendre au Boro (voulant dire Conwayboro, village où j'avais l'intention de passer la nuit). Le monsieur veut-il avoir la bonté de se diriger vers la piazza ? ajouta le vieux nègre.

— Oui, père, et merci. » Un moment après j'avais reçu l'accueil plein de cordialité de l'hôte, homme d'un âge avancé, dont les manières aisées et polies me rappelèrent les temps de nos ancêtres dans la noble Nouvelle-Angleterre. Quelques minutes suffirent pour me mettre sur un pied de familiarité avec lui et sa famille ; je me trouvai bientôt au milieu d'un cercle de filles et de petits enfants, et aussi à l'aise que si j'eusse été un hôte depuis longtemps attendu.

CHAPITRE II.

L'HOSPITALITÉ SUR LA ROUTE.

Il y a un certain nombre d'années, qu'accompagné d'une jeune femme, une fille de la Nouvelle-Angleterre, aux yeux bleus et à la chevelure blonde, je m'embarquai pour un long voyage, voyage si long qu'il ne finira pas avant que l'un de nous ait quitté pour toujours l'habit de voyageur.

Une des premières stations de notre route fut Paris. Pendant mon séjour dans cette ville, flânant seul un matin, le hasard dirigea mes pas vers l'Arc de l'Étoile, ce magnifique monument de la grandeur d'un grand homme. Ayant monté son escalier sombre, j'arrivai au sommet, et je m'y assis pour jouir de l'admirable vue que de ce point on a de la ville et de ses environs.

Bientôt survinrent une dame et son cavalier, qu'à leur air je jugeai être des Américains. Une remarque accidentelle établit une conversation entre nous. Bientôt, à notre grande surprise et à notre grand plaisir mutuels, nous apprîmes que la dame était de-

puis longtemps l'amie bien-aimée de ma compagne de voyage. Cette connaissance ainsi commencée s'est depuis transformée en une amitié étroite et durable.

Après ce préambule, le lecteur s'imaginera facilement quel fut mon plaisir lorsque, assis, après notre repas du soir, autour de cet agréable foyer au fond de la Caroline, j'appris que ma connaissance de Paris était la nièce favorite de mon hôte, ou, comme il le disait en s'animant, presque sa fille. Cette découverte dissipa tout ce qui me restait du sentiment de ma qualité d'étranger, toute la gêne que n'avait pu encore bannir l'accueil cordial de mes nouveaux amis, et je me trouvai comme chez moi.

La soirée s'écoula rapidement dans un libre échange de nouvelles, d'opinions et de lieux communs, et je ne tardai pas à connaître quelques particularités de l'histoire de mon hôte. Il était né dans le Nord, et sa carrière fournit une preuve frappante de l'esprit merveilleux d'entreprise qui est le caractère du Nord. Né dans l'État du Maine, mon hôte l'avait quitté dans sa jeunesse et s'était établi au milieu d'une forêt de pins, dans cette partie retirée du royaume du coton. Ayant bâti une petite scierie et une cabane en bois pour s'abriter avec quelques nègres loués, il attaqua de ses propres mains les nobles

pins dont les frères dominent encore sa demeure de leur sombre magnificence.

C'est après avoir ainsi commencé qu'il était devenu l'un des plus riches propriétaires de terres et d'esclaves de son district; il faisait le commerce par ses navires dans presque toutes les parties du monde, dans les ports du Nord et de l'Est, à Cadix, aux Antilles, dans l'Amérique du Sud, et, si je me souviens bien en Californie. C'était pour moi quelque chose de miraculeux, que cet homme, seul et sans ressources, se fût créé des relations commerciales rivalisant avec les transactions de plus d'un négociant princier de New-York et de Boston.

La famille d'esclaves comptait environ trois cents individus; je n'avais jamais vu une réunion de travailleurs mieux portants, et, suivant toutes les apparences, plus heureux. Bien nourris, confortablement et presque élégamment vêtus, logés dans des demeures propres et rangées, affranchis du travail dans leur enfance et dans un âge avancé, soignés dans leurs maladies par une maîtresse pleine de bonté et d'égards, qui est le médecin et le bon samaritain du village, ils me semblaient avoir une aussi grande part de jouissances matérielles que peuvent en avoir « le bûcheron ou le porteur d'eau[1]. » En

[1] Expression biblique pour désigner les misérables.

les regardant, je commençais à me demander si, véritablement, l'esclavage est l'abomination que quelques philanthropes ont décrite sans avoir jamais quitté leurs foyers. Si, et dans ce *si*, se trouve le seul argument sans réplique contre l'esclavage, si on instruisait les noirs, s'ils connaissaient leur nature et leur destinée, les esclaves d'un pareil propriétaire pourraient perdre à échanger leur position contre celle de plus d'un blanc qui, dans nos cités du Nord, sans rien posséder, ni dans le présent ou pour l'avenir, lutte avec désespoir pour se procurer une misérable existence. Je dis d'un pareil propriétaire, car dans l'Arcadie du Sud, de tels maîtres sont clair-semés.

Mais on ne les instruit pas. Le sentiment public, aussi bien que la loi de l'État, défendent au maître d'instruire l'esclave pour en faire un être plus utile; il ne lui est pas permis de laisser pénétrer un rayon de lumière dans cette âme enveloppée de ténèbres. Le noir connaît sa tâche, son nom, et l'heure de son dîner. Il sait qu'il y a quelque chose en lui, — il ne sait pas précisément ce que c'est, — que les blancs appellent une âme, qui ne reposera pas, lui dit-on, dans la terre, lorsque son corps sera déposé dans le tombeau, mais qui, s'il est bon nègre, s'il obéit à son maître et accomplit la tâche qui lui

est échue en partage, se rendra dans quelque région inconnue, et chantera des *Alleluia* au Seigneur à tout jamais. L'esclave s'imagine avec assez de raison qu'un pareil chant éternel peut finir par produire un enrouement, aussi prépare-t-il son organe vocal pour ce long concert par une vigoureuse étude ici-bas, cultivant en même temps la musique instrumentale, dans l'idée confuse que le Seigneur a une oreille pour la mélodie, et qu'il laissera le noir, lassé de chanter, varier cet exercice par le banjo et les castagnettes. C'est là tout ce que sait le nègre; son propriétaire, quelque bien disposé qu'il soit, ne peut pas lui en enseigner davantage. De nobles maîtres chrétiens avec lesquels je me suis trouvé, m'ont dit qu'ils *n'osaient pas* instruire leurs esclaves. Quelques-uns de leurs nègres étaient nés dans leurs maisons, avaient été élevés dans leurs familles, et avaient pris part aux jeux de leurs enfants, et cependant ils étaient forcés de les voir vivre et mourir de la vie et de la mort des brutes. On ne saurait être accusé d'un abolitionisme fanatique, si l'on trouve qu'un pareil système est *un peu* en contradiction avec l'esprit du dix-neuvième siècle!

Le soleil venait à peine de tourner le dos au monde, quand quelques gouttes de pluie, résonnant

sur le toit de la piazza, annoncèrent l'approche d'un orage. Bientôt il éclata au-dessus de nous, magnifique dans sa furie; c'était un orage véritable, à l'ancienne mode, un de ces orages qui me tenaient éveillé et que j'écoutais dans mon enfance, me demandant pendant tout le temps, si les anges ne célébraient pas un *Quatre-Juillet*[1] dans le ciel. Au milieu de l'orage, lorsque le ciel et la terre semblaient s'être rencontrés sur un champ de Waterloo, et que les branches noires des pins paraissaient se tordre et s'agiter dans une mer de flammes, un grand coup se fit entendre à la porte du vestibule (les sonnettes ne sont pas à la mode en Dixie[2]), un domestique introduisit bientôt dans le salon un homme d'un âge moyen et sans prétention, que mon hôte reçut avec un respect et une cordialité qui montraient que ce n'était pas pour lui une personne ordinaire. Dans l'air et les manières de l'étranger il y avait ce quelque chose d'indéfinissable qui annonce un homme distingué; mais ma curiosité ne tarda pas à être satisfaite par une présentation. C'était le colo-

[1] Le 4 juillet est l'anniversaire de la déclaration d'Indépendance de 1776; c'est la grande fête nationale des Américains. Elle est célébrée partout à grand renfort de pétards.

[2] *Dixie*, dans la langue des nègres, est leur paradis. Par ironie on a appliqué ce nom à la Caroline, qui est pour les nègres un véritable enfer.

nel A***. Ce titre, comme je l'appris plus tard, était purement honorifique; je ferai remarquer en passant que, dans le Sud, presque tout individu qui parvient à posséder un nègre est, ou capitaine, ou major, ou colonel. Comme disait mon conducteur à la couleur d'ébène, « Ils sont tous capitaines et contre-maîtres, n'ayant personne pour ramer que les noirs. » En entendant le nom, je le reconnus pour celui d'une des plus vieilles et des plus aristocratiques familles de la Caroline du Sud, et le nouvel hôte, pour le proche parent de la personne qui avait épousé la belle et malheureuse Théodosia Burr.

En réponse à une question de mon hôte, le nouveau venu expliqua qu'il avait quitté la maison du colonel J*** (la plantation où je me rendais) un peu avant midi, et qu'ayant été surpris par l'orage après son départ de Conwayboro, il avait cédé à la prière de ses garçons (synonyme familier d'esclaves), qui avaient peur de continuer leur route, et venait demander un abri pour la nuit.

Peu d'instants après son entrée, les dames de la famille se retirèrent; et puis le colonel, le capitaine et moi, approchant nos chaises du feu, et allumant chacun un havane odorant placé sur la table par notre hôte, nous commençâmes une longue conversation.

— Ce ne peut être qu'une affaire pressante, colonel, qui, dans cette saison, vous fait voyager si loin dans les bois? remarqua notre hôte.

— Nous vivons dans des temps difficiles, capitaine, répondit l'étranger. Tous ceux qui ont quelque chose à perdre devraient agir.

— Ce sont, en effet, des temps malheureux! dit mon ami; est-il arrivé quelque chose de nouveau?

— Rien d'important, monsieur; mais nous savons que Buchanan[1] nous trompe, nous nous préparons pour l'événement.

— Je serais fâché d'apprendre qu'un président des États-Unis eût recours à des mesures cachées? Vous a-t-il réellement donné des gages?...

— Il avait promis de maintenir le *statu quo* dans le port de Charleston, et nous savons positivement qu'il a l'intention d'envoyer des renforts, répondit le colonel.

— Serait-ce possible? Vous savez, colonel, que je n'ai jamais été l'admirateur de votre ami, M. Buchanan, mais je ne vois pas comment, s'il fait son devoir, il pourrait s'empêcher de faire exécuter les lois à Charleston, aussi bien que dans les autres villes de l'Union.

[1] Le président qui a précédé M. Lincoln.

— L'Union, monsieur, n'existe plus. Buchanan n'a pas plus de droit de mettre un soldat en garnison dans la Caroline du Sud que je n'en ai de conduire une force armée sur le territoire de Boston. S'il persiste à tenir des troupes dans les environs de Charleston, nous les ferons déloger.

— Mais ce serait la guerre! et la guerre, colonel, répliqua notre hôte, serait une terrible chose. Songez-vous à ce qu'elle amènerait? Que pourrait faire notre petit État dans une lutte contre près de trente millions d'hommes?

— Nous n'aurions pas à nous battre contre trente millions d'hommes. Les États à coton sont avec nous, et dans les États frontières, les chefs sont engagés avec la séparation. Ils entreront en ligne quand nous donnerons le signal, mais le Nord ne se battra pas. Les démocrates[1] sympathisent avec nous, quelques-uns de leurs chefs sont des nôtres. Ils diviseront les États libres et les paralyseront; en outre, les commerçants et les fabricants ne consentiront jamais à une guerre qui les ruinerait. Chez les Yankees, monsieur, le dollar est tout-puissant.

— Cela peut être vrai, répondit notre hôte; mais

[1] Les deux partis politiques du Nord se nomment *démocrates* et *républicains*; les démocrates soutenaient la politique

je pense que si nous allons trop loin, le Nord se battra. Qu'en pensez-vous, monsieur? ajouta-t-il en en appelant à moi. Puis il dit: — Ce monsieur, colonel, arrive depuis peu du Nord.

Jusqu'à ce moment, j'avais évité de prendre part à la conversation. On en avait assez dit pour me convaincre que mon hôte était un bon unioniste[1], tandis que son visiteur n'était pas seulement un séparatiste exalté, mais un des chefs du mouvement, et préparait déjà des mesures désespérées. La discrétion me conseillait le silence. Je fus cependant forcé de répondre à cet appel direct, je le fis en disant : — Je ne crois pas, monsieur, que le Nord soit jusqu'ici convaincu que le Sud agisse sérieusement. Lorsqu'il en sera persuadé, les mesures qu'il prendra seront décisives.

du Sud, les républicains voulaient empêcher l'extension de l'esclavage.

[1] Je regrette beaucoup d'apprendre que depuis ma rencontre avec cet excellent homme, il a déplu aux meneurs séparatistes pour ses sentiments unionistes bien connus, et qu'il a été imposé par eux de la manière la plus onéreuse pour contributions de guerre. La somme qu'il a été forcé de payer monte, dit-on, à quarante mille dollars, mais elle est peut-être exagérée, du moins je l'espère. De plus, et ce fait est à ma connaissance, cinq de ses navires ont été saisis dans les ports du Nord par notre gouvernement. Ce double feu auquel se trouvent exposés de fidèles unionistes est une des plus malheureuses circonstances de cette malheureuse guerre.

— Les Yankees *se battront-ils*, monsieur? demanda avec impatience et d'un ton impérieux le colonel, qui évidemment pensait que mon intention était d'éviter de répondre directement à sa question.

Un peu piqué, je m'empressai de répondre :
— Oui, monsieur, sans aucun doute. Ils se sont déjà battus, et il ne serait pas sage de les considérer comme des lâches.

En homme bien élevé, il vit que sa manière m'avait offensé, et prenant à l'instant un ton plus doux, il sembla s'excuser en répondant : — Non pas lâches, mais trop absorbés dans les occupations de la paix, pour faire la guerre pour une idée.

— Mais ce que vous appelez une idée, dit notre hôte, ils peuvent le regarder comme un grand fait dont dépend leur existence. Je ne puis que penser que nous perdrons énormément, même par une séparation pacifique. Dites-moi, colonel, ce que nous gagnerons.

— Gagner ! répondit vivement le colonel, mais tout ! La sécurité, la liberté, la facilité de développer nos institutions, et un progrès en richesse tel que le monde n'en vit jamais.

— Tout cela est très-beau, reprit le capitaine, mais là où il y a de la richesse il doit y avoir du tra-

vail; qui travaillera dans votre nouvel empire? je ne parle pas du travail agricole; pour celui-là naturellement vous comptez sur les noirs; mais qui fabriquera et fera votre travail industriel? L'homme bien élevé du Sud se sentirait dégradé par de pareilles occupations, et si vous faites faire au noir un travail exigeant de l'intelligence, il faudra que vous lui permettiez de penser; quand il pensera, il sera libre!

— On a pourvu à tout cela, répondit le séparatiste. Nous établirons des relations étroites avec l'Angleterre. Il lui faudra notre coton, et en retour nous prendrons les produits de ses fabriques.

— Tout cela sera très-bien pour le moment présent, et aussi longtemps que vous resterez dans de bons termes avec elle; mais supposez qu'un beau matin Exeter-Hall[1] soit maître du gouvernement anglais, et qu'à la façon de John-Bull, il vous donne à entendre que le coton produit par le travail libre lui serait plus agréable, qu'est-ce que trois ou même huit millions d'individus, privés de la sympathie et de l'appui du Nord, pourraient opposer à la puissance de l'empire britannique?

— Rien peut-être, si nous étions trois ou même

[1] C'est le lieu d'assemblée des abolitionistes anglais.

huit millions d'individus, mais nous serons bien davantage. Le Mexique et Cuba sont prêts à se jeter dans nos bras; avant deux ans, nous compterons une population de vingt-deux millions, avec ou sans les États frontières. Longtemps avant que l'Angleterre soit devenue abolitioniste, notre population dépassera la sienne, notre territoire s'étendra de l'Atlantique au Pacifique et au Sud jusqu'à l'isthme de Panama. Nous fondons, monsieur, un empire qui pourra défier l'Europe tout entière, un empire plus grand que le monde n'en a vu depuis le siècle de Périclès !

— Vous dites, avec ou sans les États frontières [1], remarqua notre hôte. Je croyais que vous comptiez sur leur appui.

— Oui, si le Nord nous fait la guerre; mais s'il nous est permis de rester en paix, il nous sera plus avantageux de nous passer d'eux. Ils serviront de muraille entre nous et le Nord abolitioniste.

— Vous vous trompez, dis-je, en pensant que le Nord ait adopté le principe d'abolition. Les abolitionistes n'y sont qu'une poignée. La grande masse des citoyens désire que le Sud soit maître de diriger

[1] Les États frontières sont le Maryland, la Virginie, le Kentucky, le Tennessee et le Missouri. Tous confinent à des États libres.

ses affaires intérieures comme bon lui semble.

— Pourquoi donc envoyez-vous au congrès des hommes comme Seward, Sumner, Wilson et Grow? Pourquoi avez-vous élu un président qui approuve qu'on nous vole nos nègres? Pourquoi tolérez-vous des incendiaires comme Greeley, Garrison et Phillips[1].

— Seward et les autres que vous nommez, répliqu'ai-je, ne sont pas abolitionistes; Lincoln n'approuve pas qu'on vous vole vos nègres. C'est un honnête homme, et je ne doute point qu'une fois installé il ne rende pleine justice au Sud. Quant aux incendiaires, vous les trouverez des deux côtés. Phillips et Garrisson ne sont que les pôles opposés de Yancey et de Wise.

— Non pas, monsieur, ils sont plus que cela. Phillips, Greeley et Garrisson créent et contrôlent votre opinion publique, tandis que Yancey et Wise n'ont aucune espèce d'influence. Yancey est simplement une cornemuse; nous en jouons, et cette musique nous plaît, mais nous sourions lorsqu'il cherche à nous conduire. Wise est un arlequin; nous le laissons danser parce qu'il danse bien et que cela

[1] Ce sont trois écrivains ou orateurs, ardents abolitionistes, et qui veulent la suppression immédiate de l'esclavage.

nous amuse. Lincoln peut être un honnête homme, mais si l'on en fait un président, il se laissera diriger par Seward, qui déteste le Sud. Seward gémira et nous cajolera, et tâchera de nous ramener par ses cajoleries; mais, écoutez bien ce que je vous dis, monsieur, je le connais; il est physiquement, moralement et constitutionnellement lâche, il ne frappera pas un seul coup en faveur de l'Union. S'il est trop pressé par l'opinion publique, il pourra, pour sauver les apparences, faire le fanfaron et paraître se préparer au combat; mais au dernier moment il trouvera quelque excuse et évitera d'en venir aux mains. Dans l'intérêt de nos projets, nous aimerions mieux voir le Nord sous son contrôle que sous celui du vieux renégat Buchanan!

— Tout cela peut être, répondis-je; mais vous attachez trop d'importance à ce que M. Seward ou M. Lincoln pourront faire ou ne pas faire. Vous oubliez qu'il y a dans le Nord vingt millions d'hommes intelligents qui auront quelque chose à dire sur ce sujet, et qui pourront ne pas consentir à être poussés à la désunion par le Sud, ou par les cajoleries de M. Seward.

— Je n'oublie pas, répliqua le séparatiste, que vous avez quatre millions d'hommes braves et vigoureux, tandis que nous n'en avons pas peut-être plus

de deux millions; mais ne perdez pas de vue que vous êtes divisés, et par conséquent faibles, et que nous sommes réunis, et par conséquent forts !

— Mais, demandai-je, *avez-vous* deux millions sans compter vos noirs; et ne serait-il pas possible qu'*ils* se battissent pour la mauvaise aussi bien que pour la bonne cause?

— Ils se battront pour la bonne, monsieur, nous pouvons avoir confiance en eux. Vous avez assez voyagé dans ces contrées. N'avez-vous pas été frappé du contentement, de l'heureuse soumission des esclaves?

— Non, monsieur! au contraire, leur mécontentement est visible. Vous fumez votre cigare sur un baril de poudre.

Un éclat de rire de la part du colonel suivit cette remarque; puis, se tournant vers le capitaine, il s'écria gaiement : — Est-ce que ce monsieur n'a pas su se servir de ses yeux et de ses oreilles?

— Je crains qu'il ait à moitié raison, fut la réponse du capitaine. Si l'événement arrivait, je ne me fierais pas à mes esclaves, je crois cependant qu'ils me sont attachés. Si le feu vient à éclater, les nègres s'y précipiteront comme des chevaux dans une grange en flammes.

— Le croyez-vous? s'écria le colonel irrité. Par

le ciel, si je le pensais, je couperais la gorge à tous les esclaves de la chrétienté. Puis, s'adressant à moi : — Qu'avez-vous vu ou entendu, monsieur, qui puisse vous donner une pareille opinion?

— Rien qu'un sombre mécontentement et un empressement à avoir des nouvelles, qui prouve qu'ils prennent un grand intérêt à ce qui se passe, et qu'ils savent que cela les regarde.

— Je n'ai pas remarqué cela, dit-il d'un air assez rêveur, mais cela peut être. Est-ce que le Nord le croit? Si nous en venions aux mains, essayerait-il d'exciter chez nous une insurrection servile?

— Le Nord le croit, répondis-je; je pense néanmoins que les abolitionistes eux-mêmes vous aideraient à réprimer une insurrection; mais la guerre, suivant moi, ne vous laisserait pas un esclave entre Rio-Grande et le Potomac.

En entendant ces mots, le colonel se leva après avoir dit : — Vous vous trompez. Vous vous trompez, monsieur!

Puis, se tournant vers notre hôte, il ajouta : — Capitaine, il est tard, ne serait-il pas temps de nous retirer? Et me souhaitant le bonsoir, il partit.

Notre hôte revint bientôt après avoir conduit le colonel à sa chambre, et me dit d'un air tranquille et calme : — Vous avez touché le point

où il sait que nous sommes le plus faibles; mais permettez-moi de vous conseiller de ne pas exprimer votre opinion si franchement. Le colonel est un homme bien élevé, ce que vous avez dit ne peut avoir de suites fâcheuses; mais quoique j'habite ce pays depuis longtemps, il est beaucoup de gens auxquels je n'oserais jamais dire ce que vous avez dit ce soir.

Remerciant mon digne hôte de son conseil, je le suivis, et j'oubliai bientôt abolitionistes, nègres et grand empire.

Le lendemain matin, je fus éveillé par de la musique sous ma fenêtre. En regardant, j'aperçus une douzaine de noirs réunis autour de mon conducteur à la couleur d'ébène qui râclait de toutes ses forces un banjo en mauvais état, pendant que les auditeurs marquaient la mesure en frappant leurs genoux d'une main, et en se livrant à d'autres gesticulations trop nombreuses pour qu'on puisse les raconter. Les chants n'étaient pas merveilleux; mais la musique était une vraie marchandise noire. Voici quel était le refrain d'une des chansons:

Debout, bon massa, nous partir,
Nous sortir du lit;
Car bientôt le vent pouvoir souffler,
Et nous avoir une périlleuse route à parcourir.

L'orage de la veille avait cessé; mais le ciel était couvert et paraissait comme si « bientôt le vent pouvoir souffler. » La prudence conseillait de partir de bonne heure, car la pluie avait grossi les petits cours d'eau, et il n'eût pas été sûr de les traverser la nuit venue. En outre, au delà de Conwayboro, nous avions à faire trente milles dans un pays où nous ne trouverions pas une seule maison pour nous abriter convenablement, si un orage venait nous surprendre.

Ma toilette faite à la hâte, je descendis au salon, où je trouvai la famille réunie. Après que nous eûmes échangé nos salutations matinales, un signal de la maîtresse fit sonner une cloche qui se trouvait dans le vestibule; dix ou douze hommes et femmes, tous serviteurs de la maison, d'un aspect propre et soigné, entrèrent dans la pièce où nous nous trouvions. Ils se placèrent au bout le plus reculé, et notre hôte, ouvrant une grosse Bible de famille qui semblait presque usée, lut le chapitre IV d'Isaïe. Puis, tout le monde s'étant agenouillé, il improvisa une courte prière qu'il fit suivre de l'Oraison dominicale, toutes les personnes présentes, blancs comme noirs, s'unissant à lui. Puis on chanta l'admirable hymne d'Héber : « Des montagnes de glace du Groënland; » les nègres, si je dois m'en rap-

porter à mon oreille, faisaient entendre une musique préférable à celle des blancs.

Le service religieux terminé, nous passâmes dans la salle à manger, et lorsque nous fûmes assis, le colonel me dit : — Avez-vous remarqué comme ce garçon nègre chantait admirablement? (c'était mon cocher, il avait bien quarante ans.)

— Oui, répondis-je. Le connaissez-vous, monsieur ?

— Oh ! oui, très-bien. Sa maîtresse veut le vendre ; elle aura de la peine. Quoique nègre de bonne mine, on ne veut pas l'acheter. Il a trop d'esprit.

— Singulière objection, répliquai-je.

— Oh ! non, pas du tout ! Ces nègres *intelligents* mettent le désordre dans une plantation.

Dix heures avaient sonné, et nous n'étions pas encore prêts à partir. Avant de me mettre en route, il fallut voir les moulins, le quartier des nègres et plusieurs navires amarrés au quai. Enfin, je dis adieu à mon excellent hôte et à sa famille, avec presque autant de regret que si je quittais ma propre maison. Je venais d'éprouver ce qu'était l'hospitalité du Sud, dont j'avais tant entendu parler ; ce qu'on en dit est au-dessous de la réalité.

L'autre voyageur avait pris congé quelques instants auparavant, mais non sans m'avoir invité avec

cordialité à revenir par la même route, et à passer un jour ou deux avec lui dans sa plantation, située sur la rivière, à une vingtaine de milles plus bas.

Le ciel était sombre, et la dernière pluie avait rendu difficile la route sablonneuse, lorsque nous partîmes. La tristesse du temps semblait s'être communiquée au cocher et à moi-même. Il avait perdu tout son enjouement et toute sa loquacité de la veille, Nous cheminâmes en silence pendant une heure entière. A la fin, fatigué de mes pensées, je lui dis :

— Scip, qu'as-tu ? Qu'est-ce qui te rend triste?

— Rien, massa ; je songeais, répondit-il d'un air distrait.

— Et à quoi songeais-tu?

— Je me demandais, massa, si le Seigneur a voulu parler des noirs dans les paroles que massa B*** nous a lues ce matin.

— Quelles paroles?

— Celles-ci, massa : « O toi qui es affligé, ballotté « par la tempête, et n'ayant aucune consolation, voilà « que je te ferai une maison de couleurs brillantes, « et j'en poserai les fondations de saphirs. Tous les « enfants apprendront à connaître le Seigneur, et « leur paix sera grande. Ils seront établis dans la « droiture ; ils n'auront ni crainte ni terreur ; elles « ne les approcheront pas, et qui s'avancera contre

« eux tombera. Voilà que j'ai créé le forgeron qui « souffle le charbon et fait les armes; et j'ai créé le « dévastateur qui détruira les oppresseurs. »

S'il eût répété un discours de Webster [1], je n'aurais pas été plus étonné. Je ne me rappelais pas les paroles précises du passage, mais je voyais que le nègre en avait saisi l'esprit. Était-ce un souvenir de la lecture qu'il avait entendue le matin, ou bien avait-il auparavant confié ce passage à sa mémoire?

— Comment se fait-il, Scipion, repris-je après quelques instants de silence, que tu puisses répéter si bien ce passage d'Isaïe?

— Massa, je connais *Aziar* (Isaïe) et Job, et presque tous les psaumes par cœur. Il y a bien des années, lorsque je demeurais à Charleston, la gouvernante m'apprit à lire, et j'ai souvent lu ce *livre*.

— En as-tu lu d'autres? lui demandai-je.

— Aucun que celui-là et le docteur Watts [2]. Je *les* ai; mais les blancs ne veulent pas vendre de livres aux noirs, et je ne veux pas en voler? Je lis quelquefois les journaux.

J'ouvris mon porte-manteau qui était sous nos

[1] Webster, mort il y a quelques années, a été de son temps l'orateur le plus éloquent des États-Unis.

[2] Il s'agit des hymnes de Watts, célèbre théologien du dix-septième siècle.

pieds, et je lui donnai un exemplaire des poésies de Whittier. C'était le seul livre que j'eusse emporté avec moi, sans parler de la *Bible*.

— Lis cela, Scipion, lui dis-je. C'est un livre de poésie, écrit par un homme du Nord, qui plaint beaucoup l'esclave.

Il prit le livre, et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues, lorsqu'il me dit : — Merci, massa, merci. Personne jusqu'ici n'avait jamais été si bon pour moi.

Pendant notre conversation, de grosses gouttes commencèrent à tomber du ciel, dont l'aspect avait été menaçant toute la matinée. Avant que nous eussions atteint Conwayboro, la pluie tomba à torrents, à peu près comme la veille. Rester exposés à un pareil déluge, c'eût été de la cruauté aussi bien envers l'homme qu'envers la bête, aussi nous nous arrêtâmes à l'hôtel du village (tenu, comme celui de Georgetown, par une dame); nous résolûmes d'y passer la soirée, à moins que la pluie ne diminuât assez à temps pour que nous pussions atteindre notre destination avant la nuit.

Le dîner ayant été servi peu de temps après notre arrivée, je m'assis à table, après avoir commencé par étendre devant le feu dans le salon mes vêtements de dessus qui étaient un peu mouillés. La mai-

son ressemblait autant à une pension bourgeoise qu'à un hôtel; car bon nombre de personnes, évidemment gens de la ville, se trouvaient à table. Ma présence attira quelque attention, mais pas plus grande, pensai-je, que celle que devait naturellement exciter dans un endroit si tranquille l'arrivée d'un étranger. Personne ne me dit rien, je ne dis rien à personne.

Le dîner fini, je passai dans le salon, et m'asseyant près du feu, je m'occupai de faire sécher mes vêtements. Pendant que j'étais tout entier à cette occupation. la porte s'ouvrit, et trois hommes, que j'eusse pris pour des *gentlemen* de la Caroline du Sud, si une plus ample connaissance ne m'avait convaincu du contraire, entrèrent dans la pièce où je me trouvais. S'avançant immédiatement vers la place où j'étais assis, le premier m'accosta à peu près en ces termes :

— Je vois que vous êtes du Nord, monsieur.

Un peu déconcerté de cette salutation *ex abrupto*, mais devinant son but, je répondis : — Non, monsieur, je suis du Sud.

— De quelle partie du Sud?

— J'ai quitté Georgetown hier, et Charleston deux jours auparavant, répondis-je, sans paraître comprendre son intention.

— Nous n'avons pas besoin de savoir où vous étiez hier; nous voulons savoir à quel pays vous appartenez, dit-il avec un peu d'impatience.

— Oh! c'est cela. Hé bien, monsieur, pour le moment j'appartiens à cet endroit, ou, du moins, je lui appartiendrai, lorsque j'aurai payé mon dîner à notre hôtesse.

Contrarié de mon calme, et s'animant, il reprit vivement : — Il ne s'agit pas de plaisanter avec nous, monsieur. Nous vous connaissons. Vous êtes du Nord. Nous l'avons vu sur votre valise, et nous ne pouvons pas permettre à un homme qui porte avec lui l'*Indépendant* de New-York[1], de voyager dans la Caroline du Sud.

Ou les coquins avaient brisé mon porte-manteau, ou un numéro de journal en était tombé dans la voiture, lorsque j'avais donné le livre à Scipion. De quelque manière que la chose fût arrivée, ils l'avaient vu, et il était évident que frère Beecher[2] me mettait dans l'embarras. Je me sentais indigné de l'impudence de ce drôle, mais je résolus de conserver mon sang-froid, et je répondis

[1] *L'Indépendant* est le journal des abolitionistes.

[2] Le frère de madame Beecher-Stowe, auteur de l'*Oncle Tom*; M. Beecher est un habile prédicateur et un ardent abolitioniste.

à la dernière partie de sa remarque avec assez de sarcasme :

— C'est malheureux, monsieur, la Caroline du Sud y perdra.

— Ce jeu ne nous va pas, monsieur. Nous n'avons pas besoin de gens comme vous; plus tôt vous décamperez, mieux vous ferez.

— J'ai l'intention de partir, monsieur, aussitôt que la pluie aura cessé, et je ferai trente milles aujourd'hui sur vos routes sablonneuses, si votre séduisante hospitalité ne m'engage pas à rester ici, répondis-je tranquillement.

Cette dernière remarque était la goutte d'eau voulue pour que le vase de la colère débordât; le Carolinien s'écria avec fureur : — Monsieur, nous ne voulons pas qu'on se moque de nous. Il faut que vous partiez à l'instant pour Georgetown. Nous vous accordons une demi-heure pour quitter le Boro, pas une seconde de plus.

Ce ton et ces manières excitèrent le peu d'humeur guerrière qui existe en moi. Quittant ma chaise et prenant mon surtout dans une des poches duquel se trouvait un revolver de Colt à six coups, je lui dis : — Je suis ici, monsieur, en homme paisible, s'occupant de ses affaires particulières également paisibles. Je me suis mis en route pour aller dans le pays d'en

haut, et j'irai ; je partirai de cet endroit-ci quand bon me semblera, et non auparavant. J'ai assez longtemps supporté votre impertinence, je ne la supporterai pas davantage. Si vous tentez de me gêner dans mes mouvements, ce sera à vos risques et périls.

Le sang m'était monté à la tête, je perdais rapidement ce qu'il y a de meilleur dans la valeur, ce qu'on nomme prudence; l'homme avait évidemment compris mon mouvement, et n'était pas mécontent de la tournure que prenaient les choses. On ne saurait dire ce qui eût pu survenir, si Scipion n'eût pas à l'instant même mis sa tête laineuse entre nous, et ne se fût écrié avec émotion : — Bon Dieu ! massa B***, que faites-vous? mais ce monsieur est l'intime ami du colonel A***, c'est un bon séparatiste. Il a plus horreur des abolitionistes que du diable ! Je l'ai entendu joliment s'emporter contre eux.

Massa B*** fut évidemment surpris en entendant ces paroles du nègre, mais ne parut pas disposé à céder; car il demanda : — Comment sais-tu, Scipion, qu'il est l'ami du colonel? Qui te l'a dit?

— Qui me l'a dit? s'écria le nègre excité. Quoi, n'a-t-il pas passé la nuit hier chez le capitaine B***, avec le colonel? N'ont-ils pas veillé jusqu'à minuit pour parler politique? Est-ce que le colonel

n'est pas venu malgré l'orage, tout exprès pour voir monsieur?

La présence d'esprit et la rude éloquence du noir m'amusèrent; l'idée du colonel faisant vingt milles sous le terrible orage de la veille pour venir voir un homme qui avait sur lui l'*Indépendant* de New-York était si plaisante, que je ne pus m'empêcher de rire. Ce rire décida massa B***. Ce que le nègre avait dit l'avait ébranlé, mais non convaincu; le retour de ma bonne humeur lui fit amener pavillon. Me tendant la main, il me dit : — Je vois, monsieur, que je me suis trompé de voyageur. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Dans de pareils temps, il faut que nous sachions qui vient chez nous.

— Je ne vous en veux pas le moins du monde, monsieur, répondis-je. Il est facile de se tromper; puis j'ajoutai en souriant : — J'espère que le prochain voyageur aura le bonheur que vous y mettiez moins d'empressement.

— Je suis un peu prompt, c'est un fait, dit-il. Mais il n'y a eu personne de tué, ainsi prenons un verre ensemble, et n'en parlons plus. La maîtresse de cette maison tient presque de tout, mais nous trouverons du *vrai bon* tout près d'ici.

Quoique je ne sois pas membre de la Société des buveurs d'eau, j'ai toujours eu peu de goût pour le

principal breuvage du Sud. J'hésitai donc un moment avant d'accepter l'invitation qui m'était faite ; mais l'alternative semblait se présenter carrément : pistolet ou petit verre, plomb froid ou mauvais whiskey, et, je rougis de l'avouer, je pris le whiskey.

De retour à l'hôtel, je trouvai Scipion qui m'attendait : — Massa, dit-il, nous ferons bien de partir. Ce séparatiste est aussi méchant que le diable lui-même ; aussitôt qu'il saura que je l'ai trompé à propos du colonel, il se mettra à votre poursuite, soyez-en sûr.

La grande pluie était devenue une pluie fine au travers de laquelle le soleil s'efforçait vigoureusement de percer, avec chance de réussir ; je conclus qu'il était bon de suivre le conseil de l'Africain. M'enveloppant d'un pardessus de caoutchouc, et donnant au noir une couverture de même étoffe, je me mis en route.

CHAPITRE III

LE PASSAGE DES COURS D'EAU.

Le long pont délabré sur lequel on passe le Waccamaw à Conwayboro, trembla sous notre cheval, quand d'un pas allongé il secoua de ses pieds la boue séparatiste, et nous entraîna dans les sombres profondeurs de la forêt. Était-ce l'espoir d'un picotin d'avoine qui l'excitait, était-ce l'impatience de ses compagnons de voyage qu'il partageait par sympathie, je ne sais; le fait est qu'il volait, comme si Lucifer, ce premier des séparatistes, eût été à ses trousses.

Le soleil, qui pendant quelque temps s'était frayé à grand'peine un passage à travers les masses noires des nuages, finit par disparaître et nous laissa enveloppés d'un épais brouillard qui nous dérobait la vue du royaume du coton tout entier, moins celle d'une étroite ceinture de vigoureux pins et quelques pas d'une route sablonneuse dont la sombre perspective s'allongeait devant nous. Comme il n'y avait rien qui pût attirer mon attention, je tirai le tablier

de la voiture et m'enfonçant sur la banquette pour éviter l'épaisse brume qui tombait, je me laissai aller à une longue suite de rêveries.

Des nègres, des ventes d'esclaves à l'encan, des rizières, et le roi Coton lui-même, ce vieux despote fanfaron, aux bras et aux jambes basanés, avec son visage cuivré et son corps de « matière brute, » traversèrent mon esprit, comme les trains de Géorgie traversent le marécage d'Oconee, et puis mon ami noir finit par m'apparaître. Il m'apparut d'abord petit enfant, au milieu des ruines embrasées de sa case paternelle, dans la solitude, regardant brûler avec la stupéfaction de l'horreur le corps de son père et des siens. Plus tard, il était à genoux près de sa mère mourante dans le parc aux esclaves du cap Lopez, puis encore enfant, on l'enfermait à fond de cale sur l'infâme négrier, son pauvre petit corps dévoré du feu de la fièvre, et son cœur d'enfant soupirant après la mort. Il me semblait ensuite monter à Cuba, sur la plate-forme aux esclaves, et pendant que le cri de « *une fois! deux fois! trois fois!* » retentissait à mes oreilles, on se hâtait de l'emmener, de le pousser vers sa cruelle tâche, lui toujours enfant, au milieu des champs de cannes à sucre, sous un climat brûlant et malsain. Puis je le voyais regagnant le soir sa case solitaire, et à la lueur d'une

pomme de pin, se penchant fatigué sur le *Livre des livres*, assemblant lentement les lettres en mots, et les mots en phrases, afin qu'il pût connaître « *ce que Dieu dit à l'homme noir.* » Puis il m'apparaissait homme fait, beau de corps, noble d'âme, suspendu au poteau, les bras attachés au-dessus de la tête, tout son poids reposant sur le bout de ses orteils, tandis que le fouet cruel tombait sur son dos nu d'où s'échappait le sang. On le flagellait parce qu'il ne voulait pas mettre au monde des êtres aussi malheureux que lui, et faire de son sang une marchandise, afin de remplir les poches d'un démon blanc incarné.

Tandis que ces tableaux passaient devant moi et que je songeais à la rare intelligence du nègre, aux beaux traits de son caractère, au véritable héroïsme qu'il avait montré en risquant, peut-être, sa vie pour me tirer, moi étranger, d'un piége infâme, je sentais mon cœur s'échauffer pour lui, autant que si son sang eût été aussi pur que le mien. Anti-abolitioniste, et plein de sympathie pour le Sud, j'en arrivais malgré moi à déplorer qu'un homme doué d'un si rare talent naturel, d'un pareil caractère et d'une pareille énergie, fût écrasé, attaché à perpétuité à une tige de coton et obligé d'user son âme à faire marcher la roue d'un moulin, et cela

parce que sa peau était d'une nuance plus foncée que la mienne, et que le talon de son soulier était plus long que le mien.

Cette histoire étrange faisait l'objet de mes réflexions, et tandis que je pensais à l'ingénieuse nature qui donne à l'homme précisément la place contraire à celle qu'il devrait occuper, je me rappelai comment « frère Beecher, » un soir, il n'y a pas longtemps, m'avait escamoté le dernier dollar de ma poche en exhibant, *à la Barnum*, sur l'escalier de sa chaire, une négresse d'une laideur remarquable, et en nous exposant le sort affreux qui attendait cette pauvre victime, réduite à passer de la position de bonne d'enfants à quelque occupation moins utile si son auditoire ne faisait pas immédiatement « ce qui était nécessaire. » Puis je pensai combien serait plus beau le spectacle que présenterait mon nouvel ami à la couleur d'ébène; comme ce corps vigoureux ornerait l'escalier de cette chaire; avec quelle éloquence le révérend Beecher pourrait s'étendre sur le crime horrible d'étouffer la lumière d'une pareille intelligence; comme il aurait une belle occasion pour discourir sur ce que le noir pourrait faire pour relever sa race, soit comme aide « de couleur » de « frère Pease » à Five-Points, ou comme collaborateur de Frédéric Douglass dans les conventions abolitio-

nistes, ou, si cette affaire venait à manquer, comment il pourrait, se faisant ménestrel, ruiner les troupes de musiciens blancs[1], et procurer un bon revenu à la « cause de l'affranchissement. » En pensant à l'effet probable de ce dernier appel, il me semblait que c'était déjà une chose faite, et que Scip était libre.

Je revins du royaume des songes par le simple procédé qui consiste à ouvrir les yeux, je me retrouvai voyageant toujours dans ma voiture de Jersey sur la même route difficile et sablonneuse, et trempé par le brouillard de cette affreuse journée de décembre. Après avoir jeté un regard sur ce paysage monotone, je me tournai vers mon conducteur :

— Le colonel m'a assuré, dis-je à Scip, que ta maîtresse voulait te vendre. Sais-tu combien elle demande ?

— Elle demande quinze cents dollars, massa; mais je ne vaux pas cela maintenant. La propriété nègre est diantrement bas.

— Quelle est ta valeur maintenant?

— Peut-être huit cents, peut-être mille dollars, massa.

[1] Aux États-Unis il y a des blancs qui s'affublent en nègres, pour imiter les chants et les danses des noirs, et amuser ainsi le public.

— Ta maîtresse accepterait-elle mille dollars?

— Je ne suis pas sûr, monsieur, mais je crois qu'elle les prendrait. Elle serait contente de se débarrasser de moi. Elle n'aime pas à m'avoir sur la plantation parce qu'elle prétend que les autres noirs ont une trop haute opinion de moi, et elle n'aime pas à m'avoir en ville parce qu'elle a peur que je m'échappe.

— Pourquoi a-t-elle peur que tu t'échappes? Est-ce que tu as jamais essayé?

— Essayer! que le Seigneur vous bénisse, massa, je n'ai jamais songé à pareille chose; je ne m'en irais pas quand même je le pourrais.

— Mais ne le ferais-tu pas, lui demandai-je, pensant qu'il avait des scrupules de conscience à cet endroit, ne le ferais-tu pas, si tu pouvais te racheter et t'en aller honnêtement comme homme libre?

— Me racheter, monsieur! s'écria-t-il tout surpris; acheter ma propre chair et mon propre sang que le Seigneur lui-même m'a donnés! Non, non, massa, j'aimerais à être libre, mais je ne ferai jamais cela!

— Pourquoi? lui demandai-je.

— Parce que ce serait reconnaître que les blancs ont un droit sur les noirs, et parce que, monsieur, si j'étais libre, je ne pourrais pas rester ici.

— Pourquoi rester ici? Tu n'as ni femme ni enfants; pourquoi ne pas aller où l'homme noir est respecté et utile?

— Je suis respecté et utile ici, massa. Je n'ai ni femme ni enfants, c'est ce qui fait, je pense, que tous les noirs semblent être mes enfants.

— Mais ils ne sont pas tes enfants; et tu ne peux pas leur être utile. Dans le Nord tu pourrais t'instruire, et tirer parti de tes talents.

— Monsieur, répondit-il, et ses traits s'animaient d'un enthousiasme étrange, le Seigneur qui m'a fait ce que je suis, m'a placé ici, je dois y rester. Quelquefois, lorsque les choses semblent très-noires et que je me sens presque découragé, je vais à *Lui*, et je lui dis : *Seigneur*, je ne suis pas utile, prenez-moi, que je sorte du milieu où je vis, que je ne sois plus témoin des souffrances et de l'oppression de la pauvre race de couleur; et puis le Seigneur me dit, tout aussi clairement que je vous le dis en ce moment : « Ne perds pas courage, Scipion, le temps viendra[1]; » et maintenant, que le Seigneur soit loué, le temps vient!

[1] Les noirs du Sud, comme toutes les personnes ignorantes, ont un immense fanatisme religieux. Les faits les moins importants ont pour eux une signification cachée; ils croient que Dieu leur parle dans des signes, des songes,

— Quel temps, Scipion?

Il tourna vivement vers moi un œil où se lisait la défiance, mais ses traits ne tardèrent pas à reprendre leur expression habituelle, et il me répondit :

— Je suis sûr, massa, que je puis me fier à vous. Je sens que vous êtes mon ami, mais je ne puis vous en dire davantage.

— C'est inutile, Scip, je devine. Mais laisse-moi te donner un conseil : attends l'homme blanc. Que ton affranchissement ne vienne pas par le sang!

— Il viendra, massa, comme il plaira au Seigneur. Lorsqu'il fut affranchi, *la terre trembla et le voile du temple fut déchiré en deux!*

Nous n'en dîmes pas davantage, et continuâmes notre route en silence, le noir absorbé dans ses réflexions, moi pensant au volcan noir dont j'entendais les échos lointains dans le fond de Dixie.

Nous avions marché près d'une heure, quand une éclaircie dans les arbres nous découvrit un chemin de traverse conduisant à une plantation. Suivant ce

et dans presque tout ce qui survient dans la nature. Cette superstition, qui leur a été transmise par leurs ancêtres, a sur eux un empire absolu. Il est facile de voir quelle immense puissance elle donnerait à quelque esprit supérieur et habile qui saurait s'en servir. Par elle on pourrait les pousser aux actes les plus désespérés; ils seraient persuadés « qu'ils sont conduits par le Seigneur. »

chemin pendant quelques instants, nous arrivâmes à un petit terrain défriché, un misérable champ de blé et de pommes de terre, au milieu duquel s'effondrait un bâtiment de bois, délabré et non peint, quelque chose entre une case et une grange. A la porte était assis, sur une chaise boiteuse et sans dossier, un paquet complet de tiretaine, orné d'énormes boutons de métal, le tout surmonté d'une étrange coiffure qui eût pu passer pour un chapeau ou pour un parapluie. Je ne savais trop si ce que je voyais était un être humain ou un épouvantail pour les oiseaux, lorsqu'au bruit de notre approche le parapluie se leva, une paire d'yeux creux, un nez et une énorme barbe apparurent. M'adressant à cette étrange figure, je lui demandai à combien de distance nous étions de notre destination, et quel était le chemin le plus direct pour nous y rendre.

— Eh ! étranger, fut la réponse, il y a vingt jolis milles pour se rendre chez le colonel ; mais je pense que vous y arriverez si vous suivez le nez de votre animal et si vous êtes bon nageur.

— Pourquoi bon nageur ?

— Parce que les cours d'eau ont grossi et qu'en ce moment ils sont passablement hauts.

— Ce sont là des nouvelles consolantes.

— Oui, pour un homme qui semble pressé, répli-

qua-t-il, regardant mon cheval qui était couvert d'écume.

— Combien y a-t-il d'ici au premier cours d'eau? demandai-je.

— Il peut y avoir six milles, peut-être sept; mais vous aurez une ou deux autres rivières en furie à traverser après celui-là.

Agréable perspective! Il était près de cinq heures, et quoique notre cheval fût une brave bête, il n'aurait pas pu parcourir cette distance sur une bonne route en moins de trois heures, à plus forte raison dans l'état actuel des chemins. La nuit viendrait, il y aurait sans doute de l'orage, car le ciel, qui avait été sombre pendant l'après-midi, faisait de temps en temps entendre un bruit sourd et sinistre, et semblait tout prêt à s'écrouler sur nous. Mais il ne fallait pas songer à retourner sur ses pas, de sorte que, remerciant notre habitant, j'étais sur le point de partir, quand il m'apostropha ainsi :

— Étranger, de quoi parle-t-on en ville?

— De rien autre chose, monsieur, que de guerre et de séparation.

— Damnée séparation!

— Pourquoi cela, mon ami? cette doctrine paraît très-populaire dans ces contrées.

— Oui, populaire pour ces gens de la Caroline du

Sud. Ils se trouveraient mal à l'aise au ciel, quand bien même Gabriel y ferait la cuisine et que le bon Dieu y serait maître d'hôtel.

— Il est difficile de leur plaire, dis-je; je pense que vous n'êtes pas de la Caroline du Sud.

— Non, monsieur, il s'en faut de beaucoup. Ma mère a franchi la ligne pour que je pusse naître en bonne condition.

— Mais pourquoi tenez-vous à l'Union, quand vos voisins prennent le chemin contraire?

— Parce que l'Union nous a toujours conduits sans cahots, comme dans une voiture aux roues nouvellement graissées; et parce que, étranger, mon grand-père était un des braves garçons de Marion[1], et qu'il répandit un peu de son vin *clairet*[2] à Yewtaw pour la vieille cause; je pense qu'il serait troublé dans sa tombe si je faisais volte-face maintenant.

— Mais, mon ami, lui dis-je, on prétend que Lincoln est abolitioniste, et que s'il est élu, il affranchira tous vos noirs.

— Il ne pourrait pas le faire, étranger, sans violer la constitution, et grand-père avait coutume de dire que cette charte lierait le diable lui-même;

[1] Marion était un des généraux les plus pupulaires de la Révolution de 1776. Il était d'origine française.

[2] C'est-à-dire de son sang.

mais quant à moi, j'aimerais à voir les nègres libres.

— A voir les nègres libres! répliquai-je avec un étonnement que je ne cherchais pas à déguiser; mais cela, mon bon monsieur, sent fortement la trahison et l'abolition.

— Appelez-le comme vous voudrez, ce sont là mes sentiments; mais je dis, étranger, que s'il y a quelque chose sur la terre que je méprise profondément, c'est une face de pâte du Nord, et il est évident que vous en êtes une.

— Eh bien! mon ami, vous vous trompez. Je ne suis ni abolitioniste ni face de pâte. Mais pourquoi êtes-vous partisan de l'affranchissement des nègres?

— Parce que les blancs ne s'en trouveraient que mieux. Il faut que je nourrisse et que j'habille mes noirs, et que je paye cent vingt ou cent cinquante dollars tous les ans pour eux; si les nègres étaient libres, ils travailleraient pour la moitié de la somme.

En continuant cette conversation, j'appris que cet homme employait vingt nègres loués à recueillir de la térébenthine; et que le district dans lequel nous entrions était habité par des personnes qui se livraient à la même industrie, et qui presque toutes employant des « travailleurs loués, » partageaient les mêmes sentiments; le colonel G***, chez lequel

je me rendais et qui était riche propriétaire d'es- claves, faisait seul exception. Le lecteur voudr bien se rappeler que tel était l'état des choses au temps dont je parle, au *cœur même* de l'empire d la Séparation.

Disant adieu, assez à regret, à notre ramasseur d térébenthine, je partis sous la pluie.

Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes a premier cours d'eau; mais, heureusement, il avai moins grossi qu'on ne nous l'avait dit; nous par vînmes à le passer sans peine. Espérant pouvoi traverser les autres aussi facilement, nous poussâme en avant, tandis que les ténèbres s'épaississaien autour de nous et que la pluie continuait à tom ber. Nous traversions une forêt épaisse; au souff violent du vent, les grands pins noirs qui s'éle vaient de chaque côté soupiraient et gémissaien comme une légion d'esprits en peine. Parfois nou rencontrions une partie du bois où les collec teurs de térébenthine avaient travaillé ; les ar bres incisés, brillant dans l'obscurité, ressem blaient à une armée de revenants couverts d leurs linceuls et se serrant autour de nous. Le ténèbres, la pluie, le bruit de la forêt faisaien naître en moi des pensées peu agréables; aussi j résolus intérieurement de demander l'hospitalit

au premier être humain, blanc ou noir, que nous rencontrerions.

Nous avions marché près d'une heure depuis qu'il faisait nuit, quand tout à coup les pieds de notre cheval firent jaillir l'eau, et puis il s'enfonça jusqu'à mi-corps dans le courant. Ma première pensée fut que nous étions dans le second torrent ; mais comme le cheval avançait lentement, que l'eau devenait de plus en plus profonde, et s'étendait, de chaque côté aussi loin que nous pouvions voir, il me vint immédiatement à l'esprit que nous nous étions égarés dans l'obscurité et que nous étions lancés dans le Waccamaw.

Me retournant vers le noir, je lui dis vivement :

— Scip, arrête le cheval. Où sommes-nous ?

— Je ne sais pas, massa, je crois que nous sommes dans la rivière.

— Jolie position ! Nous ne pouvons pas retourner. Le cheval attelé ne peut traverser à la nage un pareil courant. Que faire ?

— Savez-vous nager, massa ? me demanda-t-il tranquillement.

— Oui, comme un poisson.

— Eh bien ! nous ferons mieux d'avancer. Le cheval nagera. Mais, massa, vous pourriez ôter vos

bottes et votre pardessus pour être prêt à sauter s'il enfonce.

Je fis ce qu'il me disait, pendant qu'il baissait le tablier, relevait la capote de la voiture, et laissait flotter les rênes après les avoir attachées sur le devant sans les serrer.

— Il faut toujours laisser un cheval libre quand il nage, massa, me dit-il ; si vous le retenez, il est sûr de couler à fond. Puis détachant une partie du harnais, pour que le cheval eût le libre usage de ses jambes, il cria : « Courage ! mon vieux gris, » et nous partîmes.

Le noble animal s'avança lentement et avec précaution, comme s'il eût compris le danger, mais il avait à peine parcouru cinquante pas qu'il perdit pied, et nous nous sentîmes mouillés jusqu'à la ceinture. — Voici le bon moment, mon vieux gris, montre ce que tu sais faire, mon vieux garçon ; que le monsieur te voie nager, mon vieux gaillard. — Telles étaient les paroles que prononçait le noir, en évitant de toucher aux rênes.

Il s'était passé peut-être une minute, peut-être cinq, je ne tenais pas compte du temps, quand le cheval reprit pied et s'arrêta d'épuisement, ayant encore de l'eau presque jusqu'au dos. Le bord opposé était trop éloigné pour qu'on pût le voir dans

l'obscurité. Après s'être reposé quelques instants, le cheval recommença à fendre les eaux de son large poitrail, et ne tarda pas à nous conduire sur la rive. Malheureusement nous n'avions pas abordé en face de notre route, mais au milieu de pins tellement emmêlés de broussailles, qu'un homme, et encore moins un cheval, ne pouvait s'y frayer un passage. Trempés jusqu'aux os, et frissonnant de froid, nous n'avions pas de temps à perdre pour sortir de cette passe, si nous voulions éviter de plus grands dangers que celui auquel nous venions d'échapper. S'élançant donc de la voiture, le noir remonta le courant en longeant la rive pour aller en reconnaissance. Bientôt il revint me dire que nous étions d'une centaine de pas au-dessous de la route. Nous avions été entraînés par la force du courant. La seule chose qui nous restait à faire, c'était de suivre le bord de l'eau ; c'est ce que nous fîmes, et nous ne tardâmes pas à avoir la satisfaction d'arriver à la grand'route. Après avoir arrangé le harnais, nous nous remîmes bientôt en marche, notre cheval s'élançant comme s'il eût senti la nécessité d'un vigoureux exercice pour rétablir la circulation. Nous apprîmes plus tard que ce n'était pas le Waccamaw que nous avions traversé, mais le second « cours d'eau » dont nous avait parlé l'homme au parapluie, cours

qui mesure quinze pieds d'eau dans le milieu d(
son lit.

A demi morts de froid, nous poussâmes en avant, mais pas la moindre lumière qui nous annonçât un(demeure humaine. La nuit devint si épaisse qu(nous ne pouvions même pas distinguer la route, e encore moins le nez de notre cheval, qu'on nous avait engagé à suivre. Maudissant intérieurement l: folie qui m'avait amené dans une pareille solitude je dis au noir :

— Scip, je suis désolé de t'avoir embarqué dan une pareille excursion.

— Oh ! ne vous occupez pas de moi, massa ; j'aim(assez la nuit noire et l'orage.

— Tu aimes la nuit noire et l'orage ! Et pourquoi

— Parce qu'alors les esprits sauvages sortent e parlent dans les arbres. Ils me font me sentir fort là dit-il en frappant sa poitrine de la main.

— La nuit et l'orage, Scip, me font sentir qu j'aime à cultiver un autre genre d'*esprits*. Il y en dans le coffre de la voiture ; si nous nous arrêtion pour voir quelle mine ils ont.

Nous nous arrêtâmes, je tirai un flacon recouvei d'osier qui contenait les « Esprits d'Otard, » et je l présentai au noir.

— Non, massa, dit-il en riant, je ne touche jama:

à ces esprits-là ; ils évoquent le vieux diable lui-même.

De nouveau nous nous remîmes en route, et de nouveau « je conversai avec les esprits, » jusqu'au moment où une exclamation subite de Scipion vint me tirer de la demi-torpeur dans laquelle j'étais tombé. — Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Une lumière, massa, une lumière !

— Où ?

— Là-bas, dans les arbres.

— Ma foi oui, gloire, alléluia, la voilà ! Tout va bien maintenant, Scip.

Nous marchâmes en avant jusqu'à ce que nous fussions arrivés à une éclaircie dans les arbres, et nous ne tardâmes pas à être à la porte d'une habitation. A la lumière qui sortait par les interstices des pièces de bois, j'aperçus un hangar fermé, d'environ vingt pieds carrés.

— Voulez-vous nous donner un abri contre la pluie? demanda Scip à une femme à l'air misérable et à peine couverte de quelques vêtements crottés, qui avança la tête à la porte.

— Qui êtes-vous ? fut la réponse.

— Seulement massa et moi, et le cheval, nous sommes à moitié morts de froid, répliqua Scip ; pouvons-nous nous abriter contre la pluie?

— Eh bien! étrangers, répondit la femme après nous avoir examinés avec autant de soin que le permettait l'obscurité, vous trouverez ici un pauvre domicile, mais je pense que vous pouvez entrer.

CHAPITRE IV

PETITS BLANCS[1].

En entrant dans la maison, nous vîmes, à la lueur d'un monceau de pommes de pin qui petillaient dans le foyer, qu'elle ne contenait qu'une seule pièce. En face de la cheminée, qui occupait en grande partie un des côtés de la chambre, il n'y avait pas de plancher, mais une terre nue que recouvraient des copeaux de pin, des cendres éteintes, du charbon frais, des pots cassés et un épagneul paresseux. Du côté opposé, à l'autre bout, étaient deux lits très-bas où l'on semblait avoir couché de toute éternité sans jamais les avoir faits. Contre le mur, entre les lits et la cheminée, se trouvait une petite table de sapin sur laquelle on voyait une grande écuelle de bois dont sortaient les manches de plusieurs cuillers d'é-

[1] On nomme petits blancs (*poor whites*) dans le Sud les blancs qui, ne possédant ni terres ni esclaves, n'ont pour vivre que le service des planteurs. C'est une classe plébéienne, fort méprisée même des nègres.

tain fort sales. A droite du feu était placé un fauteuil à bascule, évidemment la propriété particulière de la maîtresse du logis, et trois blocs de pin sciés bien unis et destinés à servir de siéges. En face dominait un siége de bois à dossier élevé, ressemblant assez à celui sur lequel « s'asseyait Huddy toute seule, lorsque Zeke mettait son visage à la fenêtre. »

C'est là qu'était assise non pas Huddy, mais sa cousine du Sud, qui, je le parierais, était la plus jolie et la plus sale des deux. Sa tête reposait en partie sur son bras et en partie sur l'extrémité du siége ; un petit pied nu pressait la terre, l'autre, avec cette partie de la personne qu'on suppose exiger des bas, était étendu dans une direction horizontale. Notre entrée ne parut pas le moins du monde déconcerter la belle, car elle resta aussi immobile qu'une statue de marbre, ses grands yeux noirs s'attachant à mon visage comme si elle eût vu pour la première fois quelque animal inconnu. Je demeurai un moment frappé d'admiration. Bien que j'eusse observé son sexe d'une manière étendue dans les deux hémisphères, je n'avais jamais vu une pareille taille, de pareils yeux, des traits aussi irréprochables, et une aussi épaisse chevelure noire et ondulée. Un premier coup d'œil jeté sur une robe

de tiretaine sale, graisseuse et de couleur grisâtre, puis un second sur un visage, qui, mieux considéré, présentait la teinte d'une chandelle de suif, me rappelèrent à moi-même, et me permirent de compléter mon examen.

La maison était construite de pièces de bois brut, séparées par de larges interstices, à travers lesquels pénétrait l'air froid, en courants décidément frais sinon salubres, pendant qu'une ouverture dans le toit offrait un passage à la pluie, et fournissait aux habitants une excellente occasion de se donner le plaisir d'une douche, dont ils semblaient avoir grand besoin. La cheminée qui avait empiété d'une couple de pieds sur la chambre, comme pour se préserver du froid, et qui menaçait de s'écrouler à chaque instant, était faite de bâtons et de terre, tandis que d'épaisses planches non rabotées avaient servi à la construction des fenêtres.

Deux jolies filles, une de dix ans peut-être et l'autre de quatorze, évidemment les sœurs de la beauté sans parure, la femme d'un âge moyen qui nous avait admis, et le chien, le seul individu mâle de la maison, composaient la famille. J'avais vu des cases de nègres, mais ici ces gens étaient blancs, et ces blancs-là étaient de la *Caroline du Sud*. Lorsqu'une pareille contre-partie des serfs de la féoda-

lité existe encore, qui peut dire que les temps de la chevalerie[1] sont passés !

Lorsque je fus assis auprès du feu, et que le conducteur fut sorti pour mener le cheval sous un hangar délabré derrière la maison, la vieille me dit :

— Je pense que vous êtes mouillé. Vous avez reçu la pluie !

— Oui, madame, nous avons été dehors presque toute la journée, et nous nous sommes trouvés dans la rivière plus bas.

— Comment ? Vous voulez dire « le cours d'eau. » Je pense qu'il est très-profond maintenant.

— Oui, il a fallu que notre cheval nageât, répondis-je.

— Vous devriez vous déshabiller et mettre des vêtements secs.

— Merci, madame, c'est ce que je vais faire.

Je pris mon porte-manteau que le noir avait placé près de la porte, je le trouvai trempé, et en l'ouvrant je découvris que tous mes effets avaient été également baptisés.

— Tout est dégouttant d'eau, madame. Il faudra

[1] Le Sud affecte une grande prétention à la chevalerie, et regarde les gens du Nord, les *greasy yankees*, comme des vilains et des hommes grossiers.

que je me sèche près de votre feu. Pouvez-vous me faire une tasse de thé ?

— J'en suis bien fâchée, étranger, mais c'est impossible. Il n'y a rien à boire ni à manger ici.

Je me souvins que notre excellente hôtesse de la veille avait voulu absolument mettre dans le coffre de notre voiture une bonne provision de victuailles, comme ressource en cas de besoin, et que mon flacon d'eau-de-vie était dans mon pardessus de caoutchouc ; j'envoyai Scip les chercher.

Les provisions s'étalèrent sous la forme de poulet froid, de lard, de sandwiches, de patates sucrées, de gâteaux croquants, de pain de maïs, de gaufres beurrées, etc., le tout pouvant suffire à une famille pendant quinze jours, mais complétement saturé d'eau. Mouillées ou sèches cependant, ces provisions étaient une bonne aubaine pour cette famille affamée ; leurs cœurs s'ouvrirent pour moi avec une rapidité étonnante. Le chien se leva et remua la queue, et même notre beauté, notre statue de marbre renonça à demeurer étendue, et m'invita à m'asseoir près d'elle sur le banc.

La vapeur ne tarda pas à se dégager de la bouilloire qu'on avait mise sur le feu ; et l'eau bouillante, mêlée avec un peu d'eau-de-vie, remplaça largement le thé. Lorsque le poulet eut été accommodé de nou-

veau et qu'on eut fait réchauffer les autres comestibles, on apporta la petite table de sapin, et j'appris, ce que j'avais soupçonné auparavant, que la grande écuelle de bois et la demi-douzaine de cuillers d'étain étaient la seule vaisselle que possédât la famille.

Je refusai la place qu'on m'offrait à table, les ustensiles de cuisine n'étant rien moins qu'engageants; je me contentai de mon eau-de-vie et de mon eau; mais oubliant un instant sa couleur, je fis signe à mon noir, qui était aussi trempé et aussi harassé et qui avait plus faim que moi, de prendre la place qu'on m'avait offerte. Le nègre ne semblait pas disposé à le faire; mais la femme, ayant remarqué mon geste, s'écria avec un regard plein de colère :

— Non, monsieur! les noirs ne mangent pas avec nous. J'espère que vous ne vous considérez pas comme un vaurien, vous ne vous croyez pas nègre.

— Je vous demande pardon, madame, je n'avais pas l'intention de vous offenser. Scipion m'a servi fidèlement depuis deux jours, il est très-fatigué et il a grand'faim. Je me suis oublié.

Ces paroles apaisèrent la dame, et elle répondit :

— Les nègres sont bons quand on les laisse à leur place, mais ils ne furent jamais faits pour se trouver dans la société des blancs.

Il pouvait y avoir matière à distinction dans le cas

présent ; il y avait certainement une différence entre les échantillons des deux races que j'avais sous les yeux ; mais comme je ne faisais pas partie de la chevalerie, ce qui me frappa, c'est que la différence était en faveur du noir. Les blancs étaient en haillons, mourant de faim et sans énergie ; le noir, bien vêtu, propre et actif, et aussi supérieur aux autres en intelligence que Jupiter l'est au clocher d'une église. Certainement, sa couleur pouvait lui être reprochée, et, après tout, il était dans le pays de la chevalerie et des propriétaires d'esclaves. Par conséquent la femme avait raison.

Elle reprit bientôt la conversation en me disant :

— Je pense que vous n'êtes pas de ce pays ; d'où venez-vous ?

— De New-York, madame.

— New-York ! Qu'est-ce que cela ?

— C'est une ville du Nord.

— Oh ! oui, j'en ai entendu parler : c'est là que le colonel vend sa térébenthine. C'est tout à fait un grand endroit, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait grand. Un peu plus grand que toute la Caroline du Sud.

— Que dites-vous ? plus grand que la Caroline du Sud ! On n'y est pas mieux, n'est-ce pas ?

— Si, madame.

— Ce n'est pas un endroit aussi grand que Charleston ?

— Vingt fois plus grand que Charleston.

— Miséricorde ! comment les gens peuvent-ils vivre là ?

— Ils y vivent tout aussi bien qu'ici.

— Vous n'avez pas de nègres, n'est-ce pas ?

— Si fait, mais pas de nègres esclaves.

— Vous avez des abolitionistes ? de ces gens qui marchent contre le Sud.

— Oui, quelques-uns.

— Pourquoi marchent-ils contre le Sud ?

— Pour affranchir les esclaves. Quelques-uns pensent qu'un noir vaut un blanc.

— C'est drôle cela. Vous êtes abolitioniste, n'est-ce pas ?

— Non, je suis whig de la vieille roche.

— Qu'est-ce que cela ? c'est la première fois que j'en entends parler.

— Un whig de la vieille roche, madame, est un homme dont les principes politiques sont parfaits, et qui est aussi parfait que ses principes.

C'était là de l'hébreu pour la pauvre femme, qui évidemment ne comprit pas la moitié de cette phrase.

— Ce sont des braves gens, dit-elle d'un ton d'interrogation.

— Oui, mais ils sont tous morts maintenant.

— Morts?

— Oui, morts, sans espoir de résurrection.

— J'ai entendu dire que tous les morts devaient ressusciter. N'avez-vous pas dit que vous étiez l'un d'eux? Vous n'êtes pas encore mort, dit la femme riant de m'avoir mis en défaut.

— Mais je suis maintenant plus d'à demi mort.

— Ah! répondit la femme toujours riant, vous êtes un poulet[1].

— Un poulet! qu'est-ce que cela?

— Une chose qui marche sur deux pattes et qui glousse, fut aussitôt la réponse.

— Ah! chère dame! vous êtes plus habile à la riposte que moi.

Après un moment de silence, pendant lequel la femme chercha évidemment à coordonner dans son esprit les choses singulières qu'elle venait d'apprendre, elle ajouta: — Pourquoi avez-vous élu pour président ce noir *Linkum?*

— Je ne l'ai pas élu. J'ai voté pour Douglas; mais Lincoln n'est pas un noir.

— C'est alors un mulâtre; j'ai entendu dire qu'il l'était, répliqua-t-elle.

[1] Expression d'argot, nous dirions: *un gaillard.*

— Non, il n'est pas mulâtre; il est fendeur d'échalas [1].

— Fendeur d'échalas? Alors il est nègre.

— Non, madame, les blancs dans le Nord fendent des échalas.

— Les femmes blanches aussi, dit la femme avec un mouvement de tête plein de mépris.

— Non, répondis-je; mais les femmes blanches travaillent dans ce pays-là.

— Les femmes blanches travaillent dans ce pays-là!

— Les femmes blanches travaillent dans ce pays-là! dit d'une voix douce la beauté jusque-là muette, montrant une rangée de dents de même couleur que sa peau... jaune. Que font-elles?

— Quelques-unes vendent dans les magasins, d'autres assemblent les caractères d'imprimerie, d'autres tiennent une école, d'autres travaillent dans les fabriques.

— Dites-nous donc! elles s'habillent bien et elles gagnent de l'argent?

— Oui, répondis-je, elles gagnent de l'argent et elles s'habillent comme de belles dames, et sont, en effet, de belles dames. Je connais une jeune femme à

[1] *Railsplitter*. M. Lincoln, a, dit-on, commencé sa carrière en fendant des échalas pour faire les haies sèches qui entourent les propriétés aux États-Unis.

peu près de votre âge qui se fait mille dollars dans l'enseignement ; j'ai entendu parler de beaucoup d'ouvrières qui soutiennent leurs parents et mettent beaucoup d'argent de côté.

— Eh bien ! répliqua la jeune femme en relevant avec un mouvement de dédain la lèvre supérieure, de pareilles dames ne sont pas de belles dames; les belles dames ne travaillent pas ; ici, il n'y a que les nègres qui travaillent. Pour moi, j'aimerais mieux être *respectable* que de travailler pour vivre.

Je ne pus m'empêcher de penser au sourire de pitié de quelques-unes de nos nobles misses yankees, si elles avaient entendu ces paroles et vu la pauvre fille qui les prononçait, avec sa robe déchirée, usée et graisseuse; les jambes et les pieds sales et nus, les bras, le cou et le visage couverts d'une épaisse croûte de boue argileuse attestant un mépris parfait de l'eau. Réprimant mon dégoût involontaire, je repris :

— Dans le Nord, nous regardons le travail comme respectable. Nous ne méprisons pas un homme ni une femme, parce qu'ils gagnent leur pain de chaque jour. Nous travaillons tous.

— Oui, c'est pour cela que vous êtes tous si lâches, dit la vieille femme.

— Lâches ! m'écriai-je, qui vous a dit cela?

— Mon mari[1]; il prétend qu'un de nos *garçons* peut rosser cinq de vos *hommes* yankees.

— Peut-être. Est-ce que votre mari est absent?

— Oui, lui et notre Cal sont partis pour Charleston.

— Cal, c'est votre fils?

— Oui, c'est mon aîné, c'est un fameux garçon aussi; il a vingt et un ans et se nomme John Calhoun Mills. Il est parti pour l'armée avec son père.

— Quoi! tous deux sont partis, et vous ont laissées seules ici?

— Oui, le colonel a dit que tout homme devait marcher, ils ne devaient pas rester en arrière. Le colonel prend soin de nous pendant leur absence.

— Le colonel ne prend pas grand soin de vous, puisqu'il ne vous donne rien à manger.

— Oh! il a fait un tel orage aujourd'hui, que les filles n'ont pu aller chercher les vivres, quoique ce ne soit pas très-loin. Nous sommes sur sa plantation; cette maison lui appartient.

Ces dernières paroles étaient une agréable nouvelle; il me vint à l'idée qu'étant si près du colonel,

[1] *My old man*, mon vieil homme. Aux États-Unis, tout mari est *le vieil homme* pour sa femme, et toute femme, eût-elle dix-huit ans, est *la vieille* pour son mari.

nous pourrions continuer notre route malgré l'orage, et arriver ce soir-là ; aussi dis-je :

— Vraiment? Je me rends chez le colonel. Combien y a-t-il d'ici chez lui ?

— Juste six bons milles. Vous connaissez le colonel?

— Beaucoup. S'il ne demeure qu'à six milles, je crois que nous ferions mieux de continuer notre route ce soir. Qu'en dis-tu, Scip ?

— Nous ferions bien de partir, massa, répondit le noir, qui avait étendu mon châle de voyage dans le coin de la cheminée, et s'était assis dessus pour faire sécher ses vêtements.

— Vous feriez mieux de rester, dit la femme. Il y a un fameux cours d'eau entre cet endroit-ci et la maison du colonel, il n'est pas sûr de le traverser à la nuit.

— S'il en est ainsi, nous ferons mieux de rester, Scip ; ne le crois-tu pas? dis-je au noir.

— Précisément, comme vous le dites, massa ; cependant nous sommes sortis de l'autre cours d'eau, et je ne pense pas que celui-là soit pire.

— Le pont a été emporté, il faudra que vous nagiez, dit la femme. Vous ferez mieux de rester.

— Merci, madame, je pense que c'est ce que nous allons faire, répliquai-je après un moment de ré-

flexion; notre cheval a traversé ce soir un de vos torrents à la nage, je n'ose pas tenter de nouveau la chance.

Ayant ôté mon habit, je m'étais tenu en manches de chemise devant le feu, pendant une grande partie de cette conversation, me retournant de temps en temps pour faciliter le séchage, prenant parfois la gourde qui contenait notre eau et notre eau-de-vie et en buvant une goutte, assisté dans ce dernier exercice par la vieille femme et la fille aînée, qui s'y livraient avec un tout aussi grand plaisir que moi.

— De la bien bonne eau-de-vie, dit la femme. Vous aimez l'eau-de-vie, n'est-ce pas?

— Pas beaucoup, madame. J'en prends ce soir, parce que j'ai été exposé à l'orage, et qu'elle stimule la circulation. Mais voilà Scip qui n'aime pas les liqueurs spiritueuses; aussi aura-t-il des rhumatismes.

— Je n'aime pas ce genre d'esprits, massa; néanmoins je ne souffre jamais de rhumatismes.

— Moi j'en ai d'épouvantables, dit la femme, et ces liqueurs spiritueuses je les prends partout où je peux les trouver.

J'étais assez disposé à le croire, mais je pensais que son principal breuvage était le whiskey.

— Vous avez des rhumatismes, madame, parce que votre maison est ouverte à tous les vents ; un courant d'air est toujours chose malsaine.

— J'avais toujours pensé que c'était sain, répliqua-t-elle. Vous autres yankees, vous avez de singulières idées.

Je regardai à ma montre, je vis qu'il était près de dix heures, et, me sentant très-fatigué, je dis à notre hôtesse :

— Où comptez-vous nous faire coucher?

— Vous pouvez prendre ce lit, dit-elle, m'indiquant celui qui était le plus rapproché du mur ; le noir pourra dormir là (montrant le banc sur lequel elle était assise).

— Mais vous et vos filles, où coucherez-vous? Je ne veux pas vous priver de vos lits.

— Ne vous occupez pas de nous, nous coucherons toutes ensemble. Voulez-vous vous mettre au lit maintenant?

— Oui, je vous remercie ; et sans plus de cérémonie, je me retirai dans la partie la plus reculée de la chambre, et je commençai à me déshabiller. Otant mes bottes, mon gilet et ma cravate, et plaçant ma montre et ma bourse sous l'oreiller, je pensai un moment à ce que pourrait dire certaine dame que j'avais laissée chez moi, lorsqu'elle saurait que j'a-

vais trouvé un logis et un lit chez une veuve en herbe et chez trois jeunes filles. Ma toilette de nuit fut bientôt terminée, et au bout de quelques minutes j'étais plongé dans l'oubli.

Quelques rayons d'une lumière grisâtre commençaient à se glisser entre les interstices des rondins formant la muraille, quand un mouvement au pied du lit me réveilla. Je vis sortir de dessous les draps, à mes pieds, la plus jeune des filles. Elle y avait couché toute la nuit placée en travers. Un remuement dans le lit voisin m'annonça que les autres femmes se préparaient à suivre son exemple; aussi, me tournant la face contre le mur, je feignis de dormir. Leur toilette fut bientôt faite, et elles nous laissèrent moi et Scip maîtres paisibles de la place.

Aussitôt qu'elles furent parties, le noir se leva, et venant à moi me dit :

— Massa, nous ferions bien de nous mettre en route, j'ai fait sécher vos habits, vous pouvez vous équiper et aller déjeuner chez le colonel.

L'orage s'était dissipé, le soleil s'efforçait de se montrer à travers les pins, lorsque Scip amena le cheval à la porte. Me tournant vers la vieille, je lui dis :

— Je vous suis obligé, madame, de l'abri que vous nous avez donné, j'aimerais à vous récompenser

de votre peine. Dites-moi, s'il vous plaît, ce que je vous dois.

— Eh bien! étrangers, généralement nous ne logeons pas; mais considérant que vous êtes deux, et que vous avez eu une bonne nuit, je serai contente si vous me donnez deux dollars.

Cela me parut un peu cher pour une hospitalité plus qu'ordinaire, où j'avais fourni le manger et le boire; cependant, sans dire mot, je présentai un billet de deux dollars. La femme le prit, et le plaçant en face du soleil, elle le regarda attentivement, puis me le rendit en disant : — C'est là une monnaie que je ne connais point; est-ce que vous n'avez pas d'argent?

Je fouillai dans ma poche, j'y trouvai un quart d'aigle que je lui donnai.

— Je n'ai pas l'ombre de monnaie, dit-elle en le prenant.

— Peu importe la monnaie, madame; il me faudra m'arrêter chez vous et vous dire un bonjour à mon retour, répliquai-je gaiement.

— Ha! ha! vous êtes un *gaillard*, dit la femme me donnant en même temps un petit coup dans les côtes.

Craignant que dans sa joie à la vue de l'argent, elle ne se laissât aller à quelque démonstration d'af-

fection plus prononcée, je me hâtai de monter en voiture, et je partis.

Nous étions toujours au milieu des pins, qui s'élevaient autour de nous comme autant de géants, mais nous n'étions plus seuls. Chaque arbre était scarifié pour en obtenir la térébenthine, et la forêt était animée par la présence de nègres et de négresses qui faisaient la dernière récolte ou enlevaient les tronçons et les broussailles pour préparer le travail du printemps. C'était la semaine de Noël; mais, comme je l'appris plus tard, les nègres du colonel étaient habitués à faire des demi-journées à l'époque de cette fête, étant payés de leur travail comme s'ils eussent été libres. Ils s'arrêtaient dans leur tâche au moment où nous passions près d'eux, et nous regardaient avec une curiosité mêlée de stupidité et de crainte, ressemblant beaucoup à celle de la vache lorsqu'un train de chemin de fer passe devant elle. Je n'eus pas besoin de les observer longtemps pour me convaincre que leur état n'était guère supérieur à celui de la brute.

Tout en faisant route, je dis à mon conducteur:

— Que penses-tu, Scip, de notre dernier logis?

— Qu'il est bien pauvre, massa. Les nègres vivent mieux que cela.

— Oui, répondis-je, mais ces gens-là vous mé-

prisent, vous autres noirs; ils paraissent aussi orgueilleux que pauvres.

— Oui, massa, ils sont pauvres parce qu'ils ne travaillent pas, et ils sont orgueilleux parce qu'ils sont blancs. Ils ne veulent pas travailler, parce qu'ils voient les noirs esclaves le faire, et qu'ils pensent qu'il est au-dessous des blancs de faire comme les noirs. C'est l'esclavage qui fait la pauvreté de tout le pays.

— Qui t'a dit cela? lui demandai-je, étonné d'entendre une réflexion si judicieuse sortir de la bouche d'un nègre.

— Personne, Massa; je le vois.

— Y a-t-il beaucoup de ces pauvres blancs dans les environs de Georgetown?

— Non, massa, mais beaucoup ici; dans le pays d'en haut, ils sont tous pauvres, ils ne possèdent rien; il n'en est pas un qui sache lire, et tous mangent de la terre glaise[1].

— Manger de la terre glaise! m'écriai-je; Qu'entends-tu par là?

— N'avez-vous pas vu, massa, comme toutes ces femmes étaient jaunes? C'est parce qu'elles mangent

[1] Il y aussi beaucoup de nègres qui mangent de cette argile blanche, qui, suivant toute apparence, contient de l'arsenic.

de la terre glaise. Les petits enfants commencent avant de pouvoir marcher, ils en mangent jusqu'à leur mort ; ils la mâchent comme du tabac. Cela leur fait grossir l'estomac comme vous l'avez vu, et gâte leur digestion.

— Est-il possible que des êtres humains fassent une pareille chose !

— Non, massa, mais *eux* le font ; ils ne sont bons à rien ; c'est ce que disent les grands messieurs, et c'est vrai ; ils sont bien au-dessous des noirs.

Nous étions arrivés au cours d'eau. Le pont avait été emporté, comme nous l'avait dit la femme, mais les piles étaient encore debout, et sur ces piles avaient été posées des planches qui présentaient un passage sûr aux piétons. Cependant, pour arriver à ces planches, il fallait s'avancer de cinquante pas dans le courant, le torrent ayant débordé de chaque côté du pont. L'eau se retirait, mais comme nous ne pouvions pas, ainsi que l'homme de la fable, attendre qu'elle se fût tout écoulée, nous descendîmes et tînmes conseil sur la meilleure manière d'effectuer notre passage.

Scip proposa de s'avancer dans l'eau jusqu'à la première pile, de s'assurer de la profondeur du courant, et puis si elle n'était pas trop grande pour

le cheval, de le lâcher ; il arriverait sain et sauf à l'autre bord.

Nous adoptâmes le plan du noir, qui, ôtant son pantalon, s'avança dans le cours d'eau pour le sonder.

A ce moment mon attention se porta sur une affiche imprimée, collée sur un des pins qui bordaient la route. J'y lus ce qui suit :

« 250 DOLLARS[1] DE RÉCOMPENSE.

« S'est enfui de la maison du soussigné, lundi 12 novembre, son mulâtre, SAM. Ledit garçon est solidement bâti, sa taille est de cinq pieds neuf pouces ; il a trente et un ans, pèse 170 livres, marche très-droit et d'un pas rapide et pressé. Il porte pour tatouage sur le bras droit, au-dessus du coude, le drapeau américain. Il a une cicatrice de coup de couteau sur le nez ; à la cuisse gauche, une blessure occasionnée par une balle, et sur le dos on voit les marques encore fraîches qu'y a imprimées le fouet. On suppose qu'il est retourné dans le comté de Dinwiddie (Virginie), où il fut élevé, vu qu'il s'est caché dans les marais voisins.

« La récompense ci-dessus sera payée à quiconque le fera enfermer dans l'une des prisons de la Caroline du Nord ou du Sud, ou de la Virginie, ou encore à qui le remettra au soussigné sur sa plantation, située à...

« 2 décembre 1860. »

Cette affiche était signée du nom du planteur chez qui je me rendais.

[1] 1250 francs.

Scip étant revenu et ayant annoncé que le courant était guéable jusqu'au pont, je lui montrai du doigt l'affiche :

Il lut, mais ne fit aucune remarque.

— Que signifient, lui demandai-je cette blessure récente occasionnée par une balle, et ces marques encore fraîches que le fouet a imprimées sur le dos?

— Cela signifie, massa, que le noir s'est enfui, qu'on a tiré sur lui, et puis qu'on l'a fouetté après. Maintenant il s'est enfui de nouveau. Le colonel est bien dur pour ses nègres!

— Ce n'est pas possible? J'ai peine à le croire.

— Cela est, massa; mais il n'est pas tant à blâmer, après tout; les noirs sont horriblement mauvais, du moins le plus grand nombre, dit-on.

Nous arrivâmes au pont. Après avoir traversé les planches sans accident et avoir atteint le bord opposé, je repris la conversation interrompue en lui demandant :

— Pourquoi les nègres du colonel sont-ils si mauvais?

— Parce que la térébenthine a beaucoup rapporté depuis quelques années, et le colonel s'est enrichi promptement. Il emploie tout son argent, à mesure qu'il le gagne, à acheter des noirs, pour en gagner encore davantage; car il a une très-grande

plantation, et il ne lui faut que des noirs pour en faire une mine d'or. Il va dans la Virginie acheter des nègres, et maintenant on n'y en vend pas d'autres que de mauvais, excepté lorsque quelque massa vient à mourir ou à se ruiner. Les nègres de la Virginie ne sont bons à rien ou ils sont d'une mauvaise nature ; et le colonel préfère les nègres d'une mauvaise nature à ceux qui ne sont bons à rien.

— Combien a-t-il de nègres?

— A peu près deux cents, hommes et femmes, je crois, massa.

— Ce n'est pas chose très-agréable pour sa famille que de rester dans un endroit si isolé, entourée d'une mauvaise bande de nègres, et sans voisins blancs.

— La dame et la demoiselle ne sont pas en ce moment sur la plantation.

— Le colonel ne m'en a rien dit. En es-tu sûr?

— Oui, massa; je les ai vues partir sur le bateau de Charleston il y a plus de quinze jours. Elles n'ont pas l'intention de revenir avant que les choses soient plus calmes ; elles craignent de rester sur la plantation.

— Le colonel serait-il en sûreté, s'il éclatait des troubles chez les esclaves?

— Il n'y aurait alors de sûreté nulle part, mon-

sieur; mais le colonel est un homme plein de bravoure. Il vaut mieux que vingt de ses nègres.

— Pourquoi mieux que vingt de ses nègres?

— Parce que ces nègres d'une mauvaise nature sont généralement lâches. Le noir qui est tranquille, respectueux, et qui fait son devoir, est de l'espèce des braves, qui se battront, massa, jusqu'à ce qu'ils soient taillés en pièces.

Arrivés à un tournant de la route, nous vîmes une voiture attelée de deux magnifiques chevaux gris, et conduite par un noir en livrée.

— Eh! là-bas! cria Scip au cocher, lorsque nous fûmes presque en face de la voiture. Êtes-vous au service du colonel?

— Oui, répondit le noir.

Une tête crépue que je reconnus pour celle de Jim, le domestique du colonel, sortit de la portière du véhicule.

— Bonjour, Jim, lui dis-je. Comment te portes-tu? Je suis content de te voir.

— Que le Seigneur me bénisse, massa, est-ce vous? s'écria le nègre étonné, en s'empressant d'ouvrir la portière et venant à moi. D'où venez-vous? Je suis bien content de vous voir; et puis il me serra la main. Pour être juste envers la Caroline du Sud, je dois dire qu'il n'est pas un

homme comme il faut de ce pays qui refuse de donner la main à un noir, à moins que.... ce noir soit libre.

— J'ai pensé qu'il ne fallait pas t'attendre, répondis-je. Comment espérais-tu continuer ton chemin? les cours d'eau sont devenus des fleuves.

— Nous avons fait construire un bateau plat pour celui-ci, il a baissé en ce moment; quant aux autres, nous avons pensé que nous les passerions d'une manière ou d'une autre.

— Jim, c'est Scip, lui dis-je, voyant que les noirs ne faisaient aucune attention l'un à l'autre.

— Comment te portes-tu, Scipion? dit Jim, en lui présentant la main. Un singulier regard d'intelligence s'échangea entre les deux nègres lorsque leurs mains se rencontrèrent; ce fut l'affaire d'un instant; ce regard avait été si faible qu'un observateur attentif eût pu seul le surprendre, mais quelques mots que Scip avait auparavant laissés échapper m'avaient mis sur le qui-vive; j'étais sûr que ce regard avait un sens caché.

— Ne monterez-vous pas dans la voiture, massa? demanda Jim.

— Non, merci, Jim. Je resterai avec Scip. Notre cheval est excédé de fatigue, et tu feras mieux de prendre les devants.

Jim monta sur le siége, et partit au galop pour aller annoncer notre arrivée à la plantation, tandis que Scip et moi nous avancions plus lentement.

— Scip, connaissais-tu déjà Jim? lui demandai-je.

— Je l'avais déjà vu, massa, mais je ne le connaissais pas; je me défie des nègres, quoique celui-ci ne soit pas des plus mauvais!

— Pas des plus mauvais! Eh bien, je te dis que c'est un brave garçon et fidèle, s'il en fut jamais. Il a souvent voyagé dans le Nord avec le colonel, les abolitionistes lui ont conseillé de s'enfuir; il savait qu'il le pouvait, et cependant il n'a pas bougé.

— Je savais qu'il ne le ferait pas, dit le noir, tandis qu'un éclair de plaisir animait ses yeux; cette espèce-là ne s'enfuit pas, elle résiste à la musique!

— Qu'entends-tu par résister à la musique?

— Rien, massa, ces gens-là aiment mieux rester ici.

— Allons, Scip, il y a assez longtemps que tu joues ce jeu-là. Dis-moi ce que signifiait le regard que vous avez échangé lorsque vous vous êtes donné la main.

— Quel regard, massa? Oh! je pense que c'était parce que nous avions entendu parler l'un de l'autre auparavant.

— C'était plus que cela, Scip. Sois franc ; tu sais que tu peux avoir confiance en moi.

— Eh bien, massa, répondit-il avec hésitation, la vieille femme vous a appelé Yankee ; monsieur.... vous devinez.

— Si je devinais, ce serait que ce nom signifie *le mal.*

— Il ne signifie pas *le mal*, monsieur, dit le noir, d'un ton et d'un air dont n'eût pas rougi un ministre d'État ; il signifie *Droit* et *Justice.*

— Il signifie qu'il y a entre vous quelque intelligence secrète.

— Je vous ai dit, massa, reprit-il, en retombant dans sa manière habituelle, que les noirs étaient tous francs-maçons. J'ai donné à Jim l'étreinte et il m'a reconnu. Il eût su mon nom quand même vous ne lui auriez pas dit.

— Comment aurait-il su ton nom?

— Parce que je lui ai donné l'étreinte qui le lui disait.

— Pourquoi t'a-t-il appelé Scipion? Je t'appelais *Scip.*

— C'est l'habitude des noirs. Il n'y a que les blancs qui m'appellent *Scip*. Je ne puis pas en dire davantage, massa ; je violerais mon serment si je le faisais !

— Tu en as dit assez pour me convaincre qu'il y a une ligue secrète entre les noirs, et que tu es un des meneurs. Tu te mettras dans l'embarras. Tu m'as inspiré de l'affection, Scip, je serais fâché de te voir courir quelque danger.

— Je vous remercie, massa, je vous remercie du fond de l'âme, s'écria-t-il, pendant que ses yeux se remplissaient de larmes. Vous êtes bon, massa; cela me fait du bien de causer avec vous. Mais quelle valeur a ma vie? Quelle valeur a la vie d'un esclave? Si vous étiez à ma place, vous feriez comme moi!

Je ne pouvais le nier, je ne répondis pas.

L'auteur sait qu'il consigne ici quelque chose d'important, quelque chose qui pourra être révoqué en doute par les gens accoutumés à ne considérer les noirs que comme des brutes incapables de raisonnement. La masse, sans doute, n'est guère au-dessus de la brute par les habitudes et les instincts, mais un assez grand nombre de noirs peut marcher de pair avec ses maîtres, excepté pour ce qui est de l'instruction acquise dans les livres.

La conversation que je viens de raconter est absolument *vraie*. Elle eut lieu au temps indiqué, et fut écrite, comme d'autres rapportées dans ce livre, vingt-quatre heures après l'événement. Seulement,

pour des raisons faciles à deviner, j'ai déguisé le nom et l'endroit.

Par cette conversation, et d'autres encore, j'acquis la certitude qu'il existe chez les nègres une vaste organisation maçonnique, ayant son étreinte, son mot de passe et son serment. Elle a des chefs de divers degrés, qui sont des hommes capables et pleins de zèle; son objet final, c'est l'*Affranchissement*. Elle est tout aussi vaste et secrète que l'ordre des *Chevaliers du Cercle d'or*, la ligue de famille chez les blancs.

Cette dernière organisation, qui fut établie par John C. Calhoun, William L. Porcher, et par d'autres encore, dès l'année 1835, a pour unique objet la dissolution de l'Union, et la fondation d'un Empire du Sud, Empire est le mot, et non Confédération ni République. C'est par ce mécanisme secret, mais puissant, que les États du Sud ont été jetés dans une révolution, malgré la volonté contraire de la majorité.

Presque tout homme influent dans le Sud (et plus d'un prétendu unioniste dans le Nord) est membre de cette organisation, et jure, sous peine d'être assassiné, de travailler « au moment opportun ou non, par tous les moyens bons ou mauvais, en tout temps et dans toutes les occasions, à atteindre le but qu'elle

se propose. » Les nègres sont liés par un pareil serment, ils n'attendent que l'occasion.

La connaissance de l'état vrai des affaires politiques acquise par les nègres au moyen de cette organisation, est d'une exactitude étonnante; leurs chefs possèdent toutes les qualités requises pour leur mission, si ce n'est peut-être la science militaire, et ils peuvent facilement lutter contre les blancs.

Le jour où le major Anderson évacua le fort Moultrie, et avant que personne connût cet événement qui mit toute la Caroline du Sud en feu, le nègre Scipion m'avait prédit dans le port de Charleston que cette guerre éclaterait; et m'avait annoncé aussi fermement qu'elle finirait par l'affranchissement des esclaves.

L'existence de cette organisation n'est pas positivement connue (car le noir est plus artificieux et plus rusé que tout autre être humain), mais elle est soupçonnée par beaucoup de blancs, dont les plus modérés sont disposés à détourner le coup qui les menace par quelque système d'émancipation graduelle, déclarant libres tous les enfants noirs nés après une certaine date, ou par quelque autre moyen qui calmera et contiendra les esclaves. Ces personnes ne sont qu'une faible minorité et ne possèdent aucune puissance politique. Le Sud se préci-

pite en aveugle vers une catastrophe, auprès de laquelle, si elle n'est pas détournée par l'action de notre gouvernement, pâlira l'histoire des horreurs de Saint-Domingue et de la Révolution française.

Je dis l'action de notre gouvernement, car sur lui repose toute la responsabilité. Ce que le noir demande, c'est la liberté. Donnez-la-lui, il n'aura plus de mobile qui le pousse à l'insurrection. Si l'émancipation est proclamée à la suite de nos armées, l'émancipation pour *tous*, la confiscation des esclaves des rebelles, une compensation pour les esclaves de tout citoyen loyal, les nègres accourront au secours de nos troupes; l'ange vengeur passera audessus des demeures des hommes loyaux et fidèles dont le nombre est encore grand dans le Sud; les foudres de la guerre tomberont seulement où elles doivent tomber, sur les têtes de ses instigateurs. Si nous n'agissons pas ainsi, après que nous aurons réprimé les blancs, nous nous trouverons en face des noirs, et alors nous finirons la guerre comme elle a commencé, mais avec le Sud dévasté par le fer et le feu, le Nord appauvri et écrasé d'une dette éternelle. Notre pays, jadis fier, heureux et glorieux, deviendra la risée du monde civilisé.

L'esclavage est la moelle, les os et le sang même de la rébellion; elle ne sera écrasée que lorsque

nous aurons détruit cette institution maudite. Si on plâtre une misérable paix avant que le coup de grâce ait été porté à l'esclavage, il prendra de nouvelles forces, et chassera à jamais la liberté de notre pays. Suivant l'ordre naturel des choses, il ne peut exister dans le même hémisphère avec la liberté. Que tout homme qui aime son pays soit bien persuadé que cette guerre, dût-elle durer vingt ans, ne finira pas avant que cette source de tous nos maux politiques ait à jamais disparu.

Au bout d'une petite demi-heure, nous étions arrivés à la plantation où le colonel m'attendait sous la piazza. Après les compliments d'usage, il remarqua mes vêtements souillés par la pluie, et me demanda où j'avais passé la nuit; lorsque je le lui eus dit, il partit d'un grand éclat de rire, et pendant plusieurs jours, me plaisanta gaiement sur ce que j'étais descendu à l'hôtel le plus aristocratique de la Caroline du Sud, à *Mills House*.

CHAPITRE V.

SUR LA PLANTATION.

Avant d'entrer chez le colonel, considérons l'aspect extérieur des lieux.

La maison est située à la rencontre de deux routes, et, contrairement à l'usage admis dans la plupart des habitations de planteurs, elle a vue sur le grand chemin. C'est une construction irrégulière, faite à l'aventure, dont les diverses parties ont été réunies sans aucun souci des règles de l'architecture, et cependant il y a dans ses irrégularités mêmes une rude harmonie dont l'effet est agréable. Le principal corps de bâtiment, dont la façade a près de quatre-vingts pieds, n'a qu'un étage et demi, il est surmonté par un large toit faisant saillie, qui, d'une manière ou d'autre, mais assurément naturelle, s'abaisse vers les bords, et forme la couverture d'une piazza de vingt pieds de largeur qui s'étend le long de toute la façade. A l'angle sud-est, le toit est tronqué, et disposé

de manière à former une couverture pour la piazza, qui, dans cet endroit, s'étend pendant soixante verges, le long d'une ligne de constructions irrégulières. Une partie de la vérandah, fermée de ce côté, forme un boulingrin et un fumoir, deux appendices essentiels de la résidence d'un planteur. La construction tout entière est revêtue de planches de pin résineux qui, à une époque plus reculée, furent recouvertes d'une peinture grisâtre. Cette peinture, ayant disparu en beaucoup d'endroits, a permis à la séve de suinter, et de pousser çà et là de grosses pustules ressemblant assez aux verrues que j'ai vues sur les troncs des vieux arbres.

La maison est entourée de grands et vieux pins, dont les troncs hauts et droits, s'élevant à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pieds dans les airs, font paraître, par l'effet du contraste, l'humble hameau encore plus humble. Il y a des siècles qu'ils sont debout avec leur longue chevelure verte qui flotte au gré du vent; mais on a enfoncé le couteau dans leurs veines, et le sang s'échappe à flots.

A l'exception des cases des nègres, qui sont dispersées dans les bois, on ne rencontre pas dans les environs une seule habitation humaine; mais l'endroit tout entier est enveloppé d'une atmosphère d'hospitalité si intime et si séduisante, qu'un étran-

ger ne peut s'imaginer qu'il a pu rencontrer cette hospitalité dans le désert.

L'intérieur de l'habitation est en rapport avec l'extérieur; mais dans les salons, encombrés d'un riche mobilier et de beaux tableaux, il y a une atmosphère de poussière qui rappelle que la Brigitte irlandaise n'est pas florissante dans la Caroline du Sud.

Je fus reçu à la porte principale par une femme grande et de bonne mine à laquelle le colonel me présenta de la manière suivante :

— Monsieur, c'est madame P***, mon intendante; elle tâchera de vous faire oublier l'absence de la maîtresse de la maison.

Après avoir échangé quelques compliments d'usage, on me conduisit à un cabinet de toilette; avec le secours de Jim, d'un rasoir et d'une des chemises du colonel, toutes les miennes ayant été trempées, je ne tardai pas à devenir présentable. Le noir me mena ensuite à la salle à manger, où je trouvai la famille réunie.

Sans parler de l'intendante, elle se composait d'un personnage de haute taille, décharné, aux cheveux roux, avec un front déprimé, les yeux chassieux et un regard sournois; ce n'était rien de moins que le commandeur de la plantation. Il y avait encore un

jeune homme à l'air intelligent, aux bonnes manières, ayant le maintien droit, et ce mélange d'aisance et de dignité qui distinguaient mon hôte. On me le présenta comme le fils de l'intendante.

Madame P***, qui présidait au service du thé, était une femme de trente-cinq ans; mais un riche teint olivâtre qu'animait une nuance d'un rose délicat et que relevait une profusion de cheveux noirs l'eussent fait paraître plus jeune aux yeux d'un observateur indifférent. Sur son visage on remarquait les traces d'une grande beauté, que le temps et peut-être aussi les soucis avaient adoucies sans les effacer; sa conversation indiquait un esprit cultivé. Évidemment elle s'était trouvée mêlée, dans ce pays comme en Europe, à une société distinguée. Un caprice de la fortune l'avait sans doute réduite aux fonctions de serviteur dans la famille d'un planteur, au fond des bois.

Après quelques instants de conversation générale, le colonel nous dit que sa femme et sa fille devaient passer l'hiver à Charleston.

— Est-ce que vous restez sur la plantation? lui demandai-je.

— On a besoin de moi ici, répondit-il; mais le fils de madame est auprès de ma famille.

— Le fils de madame! m'écriai-je tout étonné,

oubliant dans ma surprise que la dame était présente.

— Oui, monsieur, dit-elle, mon fils aîné a vingt ans.

— Veuillez me pardonner, madame; j'oubliais qu'on ne vieillissait jamais dans votre climat.

— Vous vous trompez, monsieur; certes je sens que je suis vieille lorsque je pense que mes fils seront bientôt des hommes.

— Pas encore vieille, Alice, dit le colonel du ton d'une familiarité très-grande; vous ne me semblez pas plus vieille qu'à quinze ans.

— Il y a longtemps que vous vous connaissez, remarquai-je, ne sachant pas exactement ce que je devais dire.

— Oh! oui, répondit mon hôte, nous avons passé notre enfance ensemble.

— Votre pays du Sud, madame, offre un vaste champ aux jeunes gens entreprenants.

— Mon fils aîné habite l'Allemagne, répondit la dame. Il espère faire de ce pays sa patrie. Il eût passé cet automne ses examens à Heidelberg, si les circonstances ne l'eussent rappelé ici.

— Vous êtes séparés par une bien grande distance, lui dis-je.

— Oui, monsieur; son père juge que cela convient, je suppose qu'il a raison. Thomas, qui est encore près de moi, doit accompagner son frère lors-

qu'il retournera à l'étranger; il est possible que je ne les revoie de ma vie.

J'aurais voulu en apprendre davantage, mais comme on n'était pas disposé à en dire plus, et que la conversation ne tarda pas à rouler sur d'autres sujets, je quittai la table sans avoir été satisfait.

Après une heure d'agréable repos passée dans le fumoir avec le colonel, celui-ci m'invita à l'accompagner dans une promenade à cheval sur la plantation. J'y consentis avec plaisir; Jim annonça bientôt que les chevaux étaient prêts. Ce noir, qui suivait constamment son maître lorsque ce dernier s'absentait de chez lui, devait être des nôtres. Au moment de monter à cheval, l'idée de Scip se présenta à moi, je demandai où il était.

— Il va partir, massa, et désire vous dire adieu.

Il me sembla que, de la part de Scip, c'était de la folie que d'entreprendre une route de soixante-dix milles sans s'être reposé; aussi priai-je le colonel de lui permettre de rester jusqu'au lendemain. Il y consentit facilement et envoya Jim auprès de lui. Pendant que nous attendions le noir, je parlai de la fidélité avec laquelle Scip m'avait servi durant le voyage.

— C'est un magnifique nègre, dit le colonel, qui vaut son pesant d'or. Si tout était plus tranquille, je l'achèterais.

— Mais le colonel A*** prétend qu'il est trop intelligent. Il n'aime pas les nègres intelligents.

— Je ne partage pas ses idées, répliqua mon hôte, pourvu qu'ils soient honnêtes, et je confierais à Scip ma fortune sans compter. Regardez, continua-t-il, au moment où le nègre venait à nous ; jamais chair et os furent-ils mieux combinés?

Le nègre était un beau spécimen de la race noire, et il me fut facile de comprendre pourquoi l'œil expérimenté du colonel appréciait ses qualités physiques.

— Scip, lui dis-je, il ne faut pas songer à partir aujourd'hui ; le colonel te permet de rester jusqu'à ce que tu sois reposé.

— Merci, massa, merci bien des fois, mais le vieux m'attendra, il faut que je parte.

— Ne t'occupe pas du vieux, dit le colonel, je m'arrangerai avec lui.

— Merci, colonel, je resterai ici jusqu'à demain matin.

Prenant derrière la maison un chemin qui conduisait dans la forêt, nous atteignîmes bientôt un petit ruisseau, et l'ayant suivi quelques instants, nous arrivâmes à une distillerie de térébenthine, que le colonel me dit être un des trois établissements qui faisaient vivre une famille de près de trois cents in-

dividus. C'est là qu'on préparait pour le marché le produit de la plantation.

La distillerie était entourée d'une grossière construction de planches brutes, ouverte de tous cotés et soutenue par un certain nombre de piliers de pins d'environ trente pieds de hauteur. Le toit ressemblait beaucoup à la couverture des meules de foin dans la Nouvelle-Angleterre.

Trois nègres solides, n'ayant pour tout vêtement qu'un grossier pantalon gris et une chemise rouge, et cela par un temps froid et humide, la tête couverte de bandannas de coton, travaillaient dans la distillerie. Le contre-maître se tenait debout sur une plate-forme élevée de niveau avec le sommet du bâtiment ; mais à notre approche il s'assit très-tranquillement sur un baril de térébenthine qu'un moment auparavant il avait roulé sur l'ouverture de la chaudière. Un autre nègre entretenait en bas le feu avec du petit bois ; un troisième surveillait l'auge que traversait la résine liquide pour se rendre dans le demi-cercle de grossiers barils destinés à la recevoir.

— Eh bien, Junius, que diable fais-tu là? demanda le colonel en s'avançant vers le nègre assis sur le baril de térébenthine.

— Je la retiens, colonel; la vieille avait envie

d'éclater ce matin; j'ai monté ici ce baril pour la retenir.

— Mais, éternel nègre, s'il se déclare une fuite tu seras lancé dans l'éternité en une demi-seconde.

— Je ne le pense pas, massa; le baril et moi nous pouvons la retenir. Nous en courrons le risque.

— C'est possible, dit le colonel en riant, mais je ne le veux pas. La propriété nègre n'est pas chose de grande importance, mais tu es un trop bon noir, Junius, pour qu'on t'envoie au diable pour une charge de térébenthine.

— Merci, massa, mais vous ne connaissez pas la vieille comme moi. Il vous serait impossible de la faire éclater; je l'ai déjà essayée de cette manière.

— Garde-toi de le faire encore, entends-tu; si tu le fais, je ferai de toi un blanc. (C'était là, je m'imagine, une allusion au procédé par lequel on enlève la peau à l'aide du fouet; bien que généralement on pense que le fouet *rougit* et ne *blanchit* pas le nègre.)

Le noir ne parut nullement effrayé; il répondit en montrant ses dents blanches comme l'ivoire avec un ricanement grimacier: — On fera comme vous le dites, massa; vous êtes maître dans ce bâtiment.

Ayant ordonné d'éteindre le feu et défendu de

faire marcher la distillerio avant les réparations nécessaires, le colonel retournait son cheval pour partir, quand il remarqua que le troisième nègre était sans souliers et que ses pieds étaient crevassés et enflés par l'action du froid : — Jacques, lui dit-il, où sont tes souliers?

— Usés, massa.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver?

— Parce que je savais, massa, que vous me gronderiez; vous m'avez dit que j'usais horriblement vite.

— Eh bien oui, c'est un fait; mais va trouver madame, qui t'en donnera une paire; et toi, Junius, tu as été convenable et tu peux demander une robe pour Rosy. Comment va le petit June?

— Bien mal, massa; la dame est venue le voir hier soir et encore ce matin; elle pense qu'il va mourir.

— Je suis fâché de cela, dit le colonel. J'irai le voir. Ne t'afflige pas, Junius, continua-t-il, car les yeux du noir se remplissaient de larmes en parlant de son enfant; nous devons tous mourir.

— Je le sais, massa, mais c'est dur de les voir partir.

— Oui, Junius, mais nous pourrons peut-être le sauver.

— Si vous le pouviez, massa! Oh! si vous le pouviez! et le pauvre noir se couvrit la face de ses grandes mains, et sanglota comme un enfant.

Nous nous rendîmes à une autre distillerie où le colonel m'expliqua les divers procédés employés pour récolter et fabriquer la térébenthine. On incise et on scarifie les arbres au commencement de l'année, pendant la gelée. L'incision se fait en creusant une cavité dans le tronc des arbres au moyen d'une hache de forme particulière; la scarification consiste à fendre l'écorce au-dessus des incisions. La scarification n'a lieu que lorsqu'on a déjà travaillé les arbres une première fois, mais elle est ensuite répétée d'année en année, de sorte que, sur beaucoup de plantations, les arbres présentent les marques de vingt et souvent de trente scarifications, et sont dépouillés de leur écorce jusqu'à une hauteur de trente pieds. La nécessité de cette scarification annuelle provient de ce que l'incision faite au tronc se ferme au bout d'une saison; la séve ne s'en échappe plus; on fait donc chaque printemps une nouvelle blessure. La séve coule le long de la surface scarifiée et se réunit dans les cavités qu'on vide six ou huit fois par an, suivant la longueur de la saison. C'est là l'opération du puisage qui se fait au moyen d'un vase en fer-blanc ou

en fer, construit de manière à s'adapter à la cavité de l'arbre.

La térébenthine tirée de l'arbre nouvellement incisé ou arbre vierge est d'un grand prix, parce qu'elle produit une résine extrêmement claire et blanche qu'on emploie dans la fabrication des savons les plus fins et dans la colophane. Elle se vend près de cinq fois plus cher que la térébenthine ordinaire. Mise en baril, la résine est souvent envoyée au marché à l'état brut, mais le plus souvent on la distille sur la plantation, ceux qui la récoltent ayant généralement le moyen d'avoir une distillerie à eux.

Dans l'opération de la distillation, la térébenthine brute est introduite dans la chaudière par une ouverture qui se trouve à sa partie supérieure, celle sur laquelle nous avons vu Junius tranquillement assis, puis on verse de l'eau dessus, on ferme l'ouverture au moyen d'un couvercle à vis qu'on enduit de terre glaise, on établit dessous un foyer, et lorsque la chaleur atteint plusieurs centaines de degrés Fahrenheit, la fabrication commence. Sous l'action de la chaleur, la partie volatile et la plus précieuse de la térébenthine se vaporise, puis, se condensant, sort par un tuyau placé à la partie supérieure de la distillerie, à l'état d'esprit de téré-

benthine, pendant que la portion la plus pesante sort à l'état de résine par une ouverture inférieure.

Il n'y a pas d'article dans le commerce qui soit plus sujet au déchet et au coulage que la térébenthine. On ne peut conserver les esprits que dans des bidons de fer-blanc, ou dans des barils de chêne préparés et revêtus à l'intérieur d'une couche de colle forte. Quoique les matériaux nécessaires à la fabrication de ces barils existent en abondance dans le Sud, on les tire tous du Nord; aussi la fermeture des ports du Sud est-elle venue arrêter entièrement l'approvisionnement. Le propriétaire qui récolte la résine peut improviser des tonneliers, mais il ne peut pas donner au bois de chêne la préparation nécessaire pour rendre les barils propres à contenir l'esprit. Aussi est-il certain qu'une grande partie de la dernière récolte de térébenthine a dû être perdue. Si l'on songe que le seul État de la Caroline du Nord exporte annuellement pour une valeur de près de vingt millions de ce produit, et qu'il emploie les deux tiers au moins de ses nègres à sa récolte et à sa fabrication, il sera facile de voir combien le Sud paye cher son caprice insensé de séparation[1]. Sans tenir

[1] En effet la térébenthine a triplé de prix en France, au grand bénéfice de nos résiniers des Landes.

compte de la perte réelle, comment le propriétaire qui récolte la térébenthine nourrit-il et occupe-t-il ses nègres? Pressés comme le sont les noirs, par la faim et l'inaction, ces sources fécondes de sédition, qui les maintiendra dans le calme?

— Quel effet la séparation aura-t-elle sur vos affaires? demandai-je au colonel.

— Un effet favorable. J'expédierai directement ma récolte à Liverpool et à Londres, au lieu de la vendre à des agents de New-York.

— Mais, est-ce que la plus grande portion de la récolte de térébenthine n'est pas consommée dans le Nord?

— Oh! oui. Il nous faudra d'une manière ou d'autre avoir affaire aux Yankees, mais nous aurons avec eux le moins de rapports possible.

— Supposons que les Yankees trouvent à redire à ce que vous vous donniez un gouvernement séparé, et qu'ils ferment vos ports?

— Ils ne le feront pas, et s'ils le font, l'Angleterre forcera le blocus.

— Si cela arrivait, nous pourrions donner sur les doigts à John Bull, répondis-je.

— Eh bien! admettons que vous le fassiez; qu'en adviendrait-il?

— Simplement qu'au bout de six mois, l'Angle-

terre n'aurait pas un navire pour transporter votre coton. Une guerre avec elle ruinerait le commerce maritime du Nord. Notre marine chercherait de l'emploi dans la course, et aurait bientôt balayé de l'Océan tous les navires marchands anglais. Nous pourrions nous passer pendant dix ans de faire le commerce avec vous, et de soumettre les séparatistes par la force, simplement pour le plaisir de nous rencontrer pendant un an avec John Bull.

— Mais, mon bon ami, où serait pendant tout ce temps la marine royale anglaise?

— A dormir. Les Anglais n'ont pas un steamer qui puisse attraper une goëlette de Brookhaven. La dernière guerre a prouvé que les vaisseaux de la marine royale n'étaient pas de force à se mesurer avec les corsaires[1].

— Bien! bien! Mais les Yankees ne se battront pas.

— Supposons qu'ils le fassent. Supposons qu'ils ferment vos ports et qu'ils vous laissent avec votre coton et votre térébenthine sur les bras? C'est à peu

[1] La dernière guerre est de 1812. Le monde a marché depuis ce temps-là. Pour ne pas se mêler de la guerre civile aux États-Unis, l'Angleterre a une tout autre raison que la crainte des corsaires américains. Cette querelle, dont elle souffre, n'est pas la sienne ; l'Angleterre augmenterait le mal en voulant le guérir.

près tout ce que vous produisez, — que mangerez-vous ?

— Nous transformerons nos champs de coton en champs de grain et de froment. Naturellement, ceux qui récoltent la térébenthine souffriront.

—Pourquoi, alors, n'êtes-vous pas unioniste ?

— J'ai trois cents bouches à nourrir. Je ne compte que sur la vente de ma récolte pour leur procurer des vivres. Si nos ports sont fermés, il y a impossibilité de vendre ; ces bouches manquent d'aliments, je suis ruiné. Mais plutôt que de me soumettre à la domination des maudits Yankees, je verrais mes nègres mourir de faim et mon enfant mendier !

Tout en causant, nous arrivâmes à la case où se trouvait l'enfant malade.

La case était la contre-partie de Mills House, que nous avons décrite dans le chapitre précédent; elle avait un plancher, il y régnait une propreté et un ordre scrupuleux. Les pièces de bois étaient dépouillées de leur écorce et blanchies à la chaux. Un feu vif et gai brillait dans la cheminée, l'intérieur de cette demeure respirait un air de grossier bien-être. Sur un lit peu élevé, dans le coin le plus reculé de la chambre, était étendu l'enfant malade. C'était un garçon de douze ans, arrivé au der-

nier degré de la phthisie. Près de lui, et penchée comme pour saisir ses paroles qu'on entendait à peine, était assise une négresse, propre et soignée dans ses vêtements. C'était la mère de cet enfant, la compagne du nègre que nous avions vu à la distillerie. Sur le plancher jouait un enfant plus jeune, de cinq ans peut-être ; mais, tandis que le visage de la mère et celui du malade étaient couleur charbon, la peau du bambin avait été blanchie, par un procédé bien connu dans le Sud, de manière à être d'un jaune brillant.

La femme ne fit pas attention à notre entrée, mais le jeune marmot courut au colonel, saisit sans gêne aucune le pan de son habit, et lui dit : — Vieux massa, avez-vous quelque chose pour Dicky ?

— Non, petit négrillon, répondit le colonel caressant sa tête crépue, comme j'eusse pu caresser celle d'un enfant blanc, Dicky n'est pas sage.

— Je le suis, dit le petit noir ; vous êtes un vilain vieux, massa, de ne rien donner à Dicky.

Au bruit de la voix, la femme se tourna vers nous. Elle avait les yeux gonflés, ses traits étaient empreints d'une profonde émotion.

— Oh ! massa, s'écria-t-elle, l'enfant se meurt !

Cela vient simplement de ce qu'il a travaillé dans le marais.—Pas un *homme* ne devrait y travailler ; on devrait laisser un enfant comme celui-là tranquille.

— Penses-tu qu'il meure, Zozy? demanda le colonel en s'approchant du lit.

— Oui, massa, il s'en va à grands pas. Regardez.

L'enfant n'était plus qu'un squelette; la peau plissée de son visage ressemblait à un masque de crêpe noir. Il avait le regard fixe, il mourait.

— Ne reconnais-tu pas massa, mon garçon? dit le colonel en lui prenant tendrement la main dans la sienne.

Les lèvres de l'enfant remuèrent légèrement, mais je n'entendis aucun son. Le colonel pencha un instant l'oreille, puis, se retournant vers moi, me dit :

— Il se meurt, soyez assez bon pour aller à la maison chercher madame P*** ; dites, s'il vous plaît, à Jim de faire venir ici Junius et le vieillard.

Je revins bientôt avec la dame ; déjà étaient arrivés avant nous le père de l'enfant et le vieillard, le prédicateur noir de la plantation. C'était un vieux nègre vénérable, courbé sous le poids des années; sa chevelure rare et crépue était d'une blancheur

de neige. Au moment où nous entrions il était penché sur l'enfant mourant, mais il se retourna bientôt vers mon hôte, et lui dit :

— Massa, le Seigneur, que son nom soit béni, appelle l'enfant, — prierons-nous?

Le colonel fit un signe d'assentiment, et tous, noirs et blancs, nous nous agenouillâmes, tandis que le vieux prédicateur faisait une courte et touchante prière. C'était la simple et humble reconnaissance de la dépendance dans laquelle la créature se trouve par rapport au Créateur, du droit qu'a Dieu de donner et d'ôter toutes choses; la prière était prononcée du ton libre de la conversation, comme si une longue communion avec son Créateur avait mis le vieux nègre sur un pied de familiarité avec lui, et donné au noir le droit de causer avec la Divinité comme un homme cause avec un ami.

En nous relevant mon hôte me dit :

— C'est mon devoir de rester ici, mais je ne vous retiendrai pas. Jim vous montrera la plantation. Je vous retrouverai à la maison lorsque tout sera fini.

La scène à laquelle j'assistais était triste, je m'empressai de profiter de la liberté que me donnait le colonel.

Montant à cheval, Jim et moi nous partîmes pour la case du nègre où était descendu Scip.

Scip n'y était pas, la vieille négresse nous dit qu'il était absent depuis plusieurs heures.

— Je pense qu'il sera absent toute la journée, monsieur, dit Jim, comme nous tournions nos chevaux pour partir.

— Il devrait se reposer pour se préparer à son voyage de demain. Où est-il allé?

— Je ne sais pas, monsieur, je crois qu'il est allé trouver Sam.

— Sam? C'est le fugitif dont le colonel a fait afficher le signalement.

— Oui, monsieur, il y a maintenant plus d'un mois qu'il est parti.

— Comment Scip pourra-t-il le retrouver?

— Je ne sais pas, monsieur. Scipion sait presque tout. Je pense qu'il le découvrira. Il le connaît bien, Sam reviendra s'il lui dit que c'est son devoir.

— Où pensez-vous que soit Sam?

— Peut-être dans le marais.

— Où est le marais?

— A environ dix milles d'ici.

— Oh, oui! On y coupe les bardeaux. Je pense qu'il est facile de découvrir un fugitif là où tant d'hommes sont à l'ouvrage.

— Non, massa, il y a là des endroits où le diable

lui-même ne pourrait pas le trouver, ni les chiens non plus.

— Je pensais que les chiens pur sang pouvaient découvrir un homme n'importe où.

— Pas dans l'eau, massa; ils perdent la piste dans le marais.

— Mais comment un homme peut-il y vivre, comment peut-il se procurer des aliments?

— Les noirs qui travaillent lui en portent assez.

— Alors les autres nègres savent où sont les fugitifs; ne les trahissent-ils pas quelquefois?

— Jamais un noir n'en dénonce un autre. Le colonel a eu un garçon dans ce marais pendant bien des années.

— Est-ce possible! Est-il revenu?

— Non, il y est mort. Quelques-uns des ouvriers le trouvèrent un matin mort dans la hutte où il vivait et l'y enterrèrent.

— Pourquoi Sam s'est-il enfui?

— Parce que le commandeur l'a fait fouetter. Il l'a traité bien durement, massa.

— Qu'avait-il donc fait, Sam?

— Rien, massa

— Eh bien, pourquoi a-t-il été fouetté? Le colonel en a-t-il eu connaissance?

— Oh, oui! Moyse est allé trouver le colonel, et

lui a fait croire que Sam était mauvais. Le colonel ne connaît pas le fin mot de cette histoire.

— Pourquoi ne le lui as-tu pas dit? le colonel a confiance en toi.

— Cela n'aurait servi à rien; le colonel m'eût fait fouetter pour avoir fait un rapport contre un blanc. La parole d'un nègre n'a aucune valeur.

— Quelle est cette histoire de Sam?

— Vous ne répéterez pas ce que je vais vous dire, massa?

— Non, mais je ferai connaître la vérité au colonel.

— Eh bien donc, monsieur, voyez-vous, la femme de Sam est une femme de bonne mine, sa peau est très-blanche, sa mère était mulâtresse et son père blanc. Elle aimait Sam comme toutes les femmes aiment leurs maris (Jim était célibataire; l'étude qu'il avait faite des mœurs des plantations lui inspirait peu de foi dans le sexe), mais la plupart d'entre elles, mariées ou non, pensent qu'elles doivent sourire aux blancs, de sorte que Julie souriait au commandeur; Sam s'en aperçut, cela le rendit jaloux. Il fut un peu insolent, le commandeur le fit attacher et fouetter très-fort. Puis Sam s'enfuit dans le marais, mais il ne savait où aller, les chiens le découvrirent; il se serait cependant sauvé, si le vieux Moyse n'avait

tiré sur lui, ce qui l'empêcha de courir. Ensuite Moyse le fouetta jusqu'à le laisser pour mort, et l'enchaîna après dans la vieille case, ne lui donnant pour ainsi dire rien à manger. Le colonel allait mener Sam à Charleston pour le vendre, mais Sam trouva moyen de se procurer une lime, scia sa chaîne et se rendit pendant la nuit à la distillerie. Quand le commandeur y vint le matin, Sam s'élança sur lui et le tua presque. Il l'eût envoyé là où il n'y a pas de nègres, si Junius ne l'eût retenu. Moi j'y aurais laissé aller le vieux démon.

— Junius est donc l'ami du commandeur?

— Non, monsieur, le commandeur n'a pas d'autre ami que le diable; mais Junius est un bon nègre, il a prétendu que ce n'était pas bien de tuer le vieux Moyse à l'improviste; car alors il n'y aurait pas de chance que le Seigneur lui pardonnât.

— Sam se sauva de nouveau?

— Oh! oui; il n'y avait autour de lui que des noirs, ils n'auraient pas voulu le retenir. Si on l'attrapait, on le pendrait.

— Pourquoi le pendre?

— Parce qu'il a frappé un blanc; c'est la mort pour quiconque fait cela.

— Penses-tu que Scip le ramène?

— Oui ; parce qu'il va faire connaître toute l'histoire au colonel. Le colonel croira Scipion quoiqu'il soit noir. Sam le saura, il reviendra. Il fera chaud pour le vieux Moyse quand le colonel le trouvera.

— La femme de Sam fait-elle encore les yeux doux au commandeur ?

— Non ; elle voit dans quel embarras elle a mis Sam, elle en est bien fâchée. Aujourd'hui elle ne regarde plus un blanc.

Pendant cette conversation, nous avions parcouru la moitié de la partie occidentale de la plantation, et nous nous trouvions de nouveau près de la maison. Mes membres étaient décidément raides et endoloris par suite de la route de la veille ; je résolus donc de descendre de cheval et de me reposer jusqu'à l'heure du dîner.

Je parlai de ma fatigue à Jim, qui me dit :

— Vous avez raison, massa ; entrez dans la maison ; je vous guérirai vos rhumatismes ; j'en sais le moyen.

Après avoir attaché les chevaux à la porte, Jim m'accompagna jusqu'à ma chambre ; il alluma un feu de pommes de pin qui en un instant brilla dans la cheminée, et répandit une teinte de gaieté dans toute la pièce ; puis m'ayant dit qu'il reviendrait

après avoir mis les chevaux à l'écurie, le noir me quitta.

J'ôtai mes bottes, j'approchai le sofa du feu, je m'y étendis dans toute ma longueur. Si jamais homme fut fatigué, assurément c'était moi. Tous mes os, toutes mes articulations avaient perdu la faculté de se mouvoir, des douleurs vives et aiguës parcouraient mes nerfs, comme j'ai vu la foudre se jouer le long des fils télégraphiques. Mon corps tout entier souffrait du mal de dents.

Jim revint, tenant dans une main une carafe « d'Otard, » et dans l'autre un pot d'eau bouillante et une grosse serviette.

— Voici le remède pour les rhumatismes, massa.

— Merci, Jim; un verre me fera du bien. Où astu trouvé cela? lui demandai-je, pensant qu'il était étrange que le colonel laissât une bouteille d'eau-de-vie sous la main des nègres, qui ont tous un faible pour les spiritueux.

— C'est moi qui garde les clefs, il faut que le colonel lui-même s'adresse à moi quand il veut prendre quelque chose pour se réchauffer.

C'était vrai; Jim était chargé de la cave; il était tout à la fois sommelier, barbier, portier, valet de pied et valet de chambre.

— Maintenant, massa, vous êtes bien placé

comme cela, je vais vous remettre à neuf en une seconde.

Il le fit; mais je vidai la bouteille d'eau-de-vie. Je dirai cependant, pour que mes amis des sociétés de tempérance ne soient pas frappés d'horreur, que je pris le liquide par absorption externe. Je recommanderai à tous les rhumatisants l'eau-de-vie chaude à fortes doses, une grosse serviette, et un vigoureux noir du Sud. Si le malade n'est pas guéri dès la première application, ce ne sera pas la faute du nègre. Par sentiment de miséricorde envers la chevalerie, j'espère que notre gouvernement, en sauvant l'Union, se gardera bien d'abolir l'ordre des valets de corps. C'est la seule institution parfaite du Sud, et autant que j'ai pu en juger, à peu près la seule qui vaille la peine d'être conservée.

La cloche du dîner sonna quelques instants après que Jim eut terminé ses frictions, je me mis à table avec un appétit que je n'avais pas senti depuis une semaine. Mon corps tout entier était rajeuni, je ne sais pas si dans ce moment j'eusse refusé de me mesurer avec le lutteur Heenan lui-même.

Je ne trouvai à table que le commandeur et le jeune fils de madame P***; le colonel et la dame étant encore à la case de l'enfant mourant. Le dîner, étrange mélange de viandes, eût fait honneur à nos

meilleurs hôtels du Nord. Du gibier, du jambon, des canards sauvages, de l'hominy, des poulets, du pain de maïs, des plats français et des plats de ménage du Sud, avec des vins et des eaux-de-vie de première qualité, étaient placés ensemble sur la table.

— Celui-ci, massa, dit Jim, est le vrai jus de la treille; il est dans la cave depuis que la maison est finie. Massa m'a dit de vous en donner en vous offrant ses compliments.

En passant la bouteille à mes deux compagnons, je bus à la santé du colonel un vin aussi fin que j'en eusse jamais goûté.

Au déjeuner j'avais éprouvé pour le commandeur une répugnance instinctive; mon aversion n'avait pas été diminuée par le récit du traitement qu'il avait fait subir à Sam; curieux néanmoins de connaître quelle espèce d'homme il pouvait être, je me décidai à le faire parler, et je commençai ainsi:

— Quels sont les sentiments politiques, monsieur, dans cette partie de votre État?

— La plupart des gens de ce pays-ci sont pour l'Union; ils viennent du vieux Nord et sont généralement des gens de rien.

— J'ai entendu dire que la majorité des propriétaires qui récoltent la térébenthine étaient des hommes entreprenants et de bons citoyens, plus

entreprenants même que les planteurs de coton et de riz.

— Oui, ils sont entreprenants, parce qu'ils ne se soucient de rien, si ce n'est de l'argent.

— L'homme qui est absorbé dans l'idée du gain est généralement un citoyen paisible.

— Cela peut être. Mais je pense que l'homme doit avoir une âme qui soit un peu au-dessus des dollars. Ces gens-là sont disposés à tout souffrir des Yankees, pourvu qu'on achète leur marchandise.

— Avez-vous à souffrir des Yankees?

— Beaucoup. Ne nous volent-ils pas nos nègres, n'ont-ils pas élu un abolitioniste pour président?

— J'étais dans le Nord il y a peu de temps, je n'ai rien vu de pareil.

— Il en est pourtant ainsi, monsieur. Je le sais. Nous n'avons pas l'intention de le supporter plus longtemps. Nous les enverrons au diable, s'ils le désirent.

— Mais ne sera-t-il pas nécessaire que vous vous entendiez d'abord entre vous? Avant d'arriver ici, j'ai vu un propriétaire qui recolte la térébenthine, il est partisan de l'abolition. Il pense qu'il y a, pour les maîtres, plus d'argent à gagner en louant qu'en possédant des nègres.

— Oui, c'est ainsi que parlent tous ces individus des comtés du Nord[1] qui sont venus s'établir sans droit autour d'ici. Nous pendrons tous les fils de leurs mères, morbleu.

— Ce n'est pas ainsi qu'on agit; dans un pays libre, chacun a le droit d'avoir son opinion.

— Pas une pareille opinion. Un homme peut penser, mais il ne doit pas avoir de pensées déraisonnables.

[1] Les « comtés du Nord » sont la partie nord-est de la Caroline du Nord, et renferment les villes de Washington et de Newbern. C'est une vieille région à térébenthine, les arbres sont presque épuisés. Les belles forêts vierges de la Caroline du Sud, et d'autres États à coton, ont tenté beaucoup de gens du comté du Nord, depuis dix ans, et ils possèdent presque tous les arbres qui sont travaillés dans la Caroline du Sud, la Géorgie et la Floride. Ils sont généralement propriétaires d'un très-petit nombre d'esclaves, et louent le reste. Le « louage » est une opération annuelle qui a lieu au temps de Noël, époque à laquelle on permet souvent aux esclaves d'aller chez eux. Ils traitent bien les esclaves, leur accordent une ration de viande (porc salé ou bœuf), autant de maïs qu'ils peuvent en manger, et chaque jour une petite mesure de whiskey. Il n'y a pas dans le Sud d'hommes plus industrieux, plus énergiques et plus entreprenants. Quoique moins instruits, ils ont beaucoup de rapports avec nos propriétaires de la Nouvelle-Angleterre; et en effet on les appelle souvent « les yankees de la Caroline du Nord. » C'étaient ces gens-là que le commandeur proposait de pendre. Le lecteur pensera sans doute que « la potence n'est pas assez bonne pour eux. »

— Je ne sais pas, mais si les nègres coûtent maintenant à ces fermiers cent cinquante dollars par an, et ils peuvent les louer, une fois libres, pour soixante-quinze ou cent, il ne me semble pas déraisonnable qu'ils soient partisans de l'abolition.

— Abolition ! Morbleu, monsieur, vous n'êtes pas abolitioniste, j'espère? s'écria mon homme tout excité, et faisant retomber sa main sur la table de manière à faire danser toute la vaisselle.

— Allons, allons, mon ami, répondis-je avec douceur, et aussi calme qu'une mare d'eau sur laquelle a passé une nuit de décembre ; vous allez faire sauter le dîner par terre, et je n'ai pas encore tout à fait fini.

— On dit que vous êtes du Nord, j'aimerais à savoir si vous êtes abolitioniste.

— Mon cher monsieur, vous m'étonnez. Vous ne pouvez pas certainement vous attendre à ce qu'un homme modeste comme moi parle de lui.

— Vous pouvez parler de ce qui vous plaira, mais vous ne pouvez, morbleu, parler ici d'abolition, dit-il, faisant une nouvelle application de sa main sur la table, de telle façon que les assiettes et les soucoupes exécutèrent plusieurs gigues, puis plusieurs écossaises, et enfin roulèrent à terre après quelques gracieuses culbutes.

En ce moment, le colonel et madame P*** entrèrent.

Remarquant sa vaisselle à terre, et la confusion générale, mon hôte demanda tranquillement : — Qui paye les pots cassés ?

Je ne dis rien, mais je partis d'un éclat de rire en voyant la position embarrassée du commandeur. Ce dernier ne dit rien non plus, il semblait désirer qu'il lui fût possible de se sauver à travers une vitre de fenêtre ou dans un trou de souris. Jim cependant, qui se tenait derrière ma chaise, exprima ses éloquentes pensées, à peu près de la manière suivante :

— Moyse a insulté massa K***, colonel, horriblement. Il a juré comme un démon contre lui, et l'a appelé maudit abolitioniste, et cela parce que massa ne voulait pas entrer en fureur et lui répondre. Il a déshonoré votre hospitalité, colonel, plus que ne l'eût fait un nègre.

Le colonel devint pâle de colère, et s'avançant à grands pas vers Moyse, il le saisit à la gorge, hurlant plutôt que prononçant ces mots : — Damnation, comment as-tu osé insulter l'un de mes hôtes chez moi ?

— Je n'avais pas l'intention de l'insulter, dit en tremblant le commandeur, sa voix parcourant une

octave entière et variant avec la pression des doigts du colonel sur sa gorge; mais il a dit qu'il était abolitioniste.

— Qu'importe ce qu'il a pu dire, il est mon hôte, il est libre, morbleu, de dire dans ma maison tout ce que bon lui semble. Fais-lui des excuses, où je t'envoie au diable en une seconde.

Mon drôle, tout rampant, se retourna vers moi et me dit entre les dents quelque chose à peu près semblable à ce qui suit, chaque mot paraissant lui donner un tic douloureux :

— Je ne voulais pas vous offenser, monsieur, j'espère que vous voudrez bien m'excuser.

Ces mots me satisfirent, mais avant que j'eusse pu répondre, le colonel le saisit de nouveau à la gorge et hurla :

— Allons, pas de phrases; lâche, chien maudit, demande pardon à monsieur comme un homme.

Alors mon gaillard dit avec moins de peine qu'auparavant :

— Je vous demande humblement pardon, monsieur, très-humblement, je vous assure.

— Je suis satisfait, monsieur, lui répondis-je. Je ne vous en veux pas.

— Maintenant pars, dit le colonel, et désormais

prends tes repas dans ta case. Je ne reçois à ma table que les gens bien élevés.

Notre homme s'en alla. Aussitôt qu'il eut fermé la porte, le colonel me dit :

— J'espère, mon cher ami, que vous me pardonnez ce qui vient de se passer. Je regrette sincèrement que vous ayez été insulté dans ma maison.

— Ne parlez plus de cela, mon cher monsieur; cet homme est ignorant, et croit réellement que je suis abolitioniste. Son zèle politique l'a échauffé. Je le trouve peu à blâmer, répliquai-je.

— Mais il a menti, massa, dit très-vivement Jim; vous ne lui avez jamais dit que vous étiez abolitioniste.

— Tu sais ce que sont les abolitionistes, Jim, n'est-ce pas? dit le colonel en riant et sans faire attention au manque de convenances qui venait introduire des idées noires dans une conversation blanche.

— Oui, je le sais, dit le noir avec un rire qui ressemblait beaucoup à une grimace.

— Jim, dit son maître, tu es un bon nègre, mais tu parles trop; demande-moi quelque chose aujourd'hui, tu es sûr de l'obtenir; mais va dire à Chloé, la cuisinière, de nous préparer à manger.

Le nègre se retira, et après m'être excusé, j'en fis bientôt autant.

Remonté dans ma chambre, je m'étendis sur le sofa et je ne tardai pas à m'endormir. Il était près de cinq heures lorsqu'un léger bruit dans la pièce me réveilla; je vis le colonel qui, tranquillement assis près du feu, fumait un cigare. Il avait les pieds plus élevés que la tête, et paraissait absorbé dans des réflexions peu agréables.

— Comment va l'enfant malade, colonel? lui demandai-je.

— Tout est fini pour lui, mon ami. Il est mort avec calme; mais sa mort est un grand sujet de peine pour moi; je sens que j'ai eu des torts envers lui.

— Comment cela?

— J'ai été absent pendant tout l'été, et ce maudit Moyse l'a envoyé au marais pour aider aux coupeurs de bardeaux. C'est ce qui l'a tué.

— Ce n'est pas de votre faute, répondis-je.

— Je voudrais le croire.

Le colonel resta avec moi jusqu'à l'heure du souper; il était triste, et plus affecté que je ne l'aurais cru. J'essayai de le distraire, et j'y réussis jusqu'à un certain point.

Pendant le souper, la cuisinière noire vint de la cuisine, bâtiment à un étage, indépendant de la maison et situé en arrière. Avec un visage sur lequel

se peignaient toutes les émotions dont on peut supposer un nègre susceptible : joie, douleur, crainte, étonnement réunis, elle s'écria : — O massa, massa! cher massa! Sam, ô Sam!

— Sam! dit le colonel; eh bien pourquoi, Sam?

— Eh bien, il est — cher, cher Massa, ne lui faites pas, ne lui faites pas de mal — il est revenu!

Si une bombe était tombée dans la salle, elle n'aurait pas produit une plus grande sensation. Chacun se leva de table, et le colonel, se promenant à grands pas, s'écria :

— Est-il fou? Il sera donc éternellement sot! Pourquoi diable est-il revenu?

— Oh! ne lui faites pas de mal, massa, dit la cuisinière noire en se tordant les mains. Sam a été mauvais, très-mauvais, mais il ne le sera plus.

— Cessez tout votre tapage, la mère, dit le colonel, d'un ton qui n'avait rien de dur. Je ferai ce que je jugerai à propos.

— Envoyez-le chercher, David, dit madame P***; écoutons-le. Il ne reviendrait pas s'il n'avait pas l'intention de bien se comporter.

— L'envoyer chercher, Alice! répondit mon hôte. Il est plus orgueilleux que Lucifer, et m'enverrait dire d'aller le trouver. J'irai. Voulez-vous m'accompagner, monsieur K***? Vous entendrez ce

qu'un nègre marron pense de l'esclavage : Sam a le don de la parole, il en use sans tenir compte de personne.

Il faisait nuit lorsque nous quittâmes la maison pour gagner le quartier des nègres. La pleine lune se montrait à moitié au-dessus de l'horizon, les pins noirs projetaient leur ombre autour du petit amas de cases répandues dans les bois. Dans l'obscurité je pus distinguer un homme qui marchait d'un pas rapide à quelques centaines de pas devant nous.

— N'est-ce pas Moyse? demandai-je au colonel.

— Je le crois; c'est sa démarche. Il a recu aujourd'hui une leçon qui lui profitera.

— Je n'aime pas le regard de cet homme, dis-je avec indifférence.

— C'est un démon sournois, dit le colonel; mais il m'est très-précieux. Je n'ai jamais eu de commandeur qui obtînt autant des travailleurs.

— Est-il sévère avec eux?

— Je le crois; mais le nègre est comme le chien, il faut le fouetter pour qu'il vous aime.

— Je pense que le fouet n'a pas inspiré à vos nègres un grand attachement pour Moyse.

— Est-ce que vous avez entendu quelques-uns d'entre eux parler de lui?

— Oui, quoique, naturellement, je n'aie pas cherché à amener leurs commérages.

— Oh ! oui, je le sais; leur bavardage ne connaît pas de bornes; il faut que les nègres causent. Qu'avez-vous entendu ?

— Que dans l'affaire de Sam tout le blâme doit retomber sur Moyse, et que vous ne connaissez pas toute l'histoire.

— Quelle est cette histoire? me demanda-t-il, s'arrêtant tout à coup au milieu du chemin; racontez-la-moi avant que je voie Sam.

Je lui répétai ce que Jim m'avait dit. Il m'écouta avec attention, puis il s'écria en riant :

— Est-ce là tout ! Que le bon Dieu vous bénisse, il ne l'a pas séduite. On ne séduit pas ces femmes-là, pour elles c'est chose ordinaire. C'est l'orgueil de Sam qui a causé cette triste affaire. Son père était l'homme le plus orgueilleux de la Virginie, Sam lui ressemble autant qu'un noir peut ressembler à un blanc.

— Peu importe le sang, une pareille injure justifie la vengeance.

— Bah ! mon bon ami, vous ne connaissez pas ces gens-là. Je parierais ma plantation contre un verre de wiskey, qu'il n'y a pas dans toute la Caroline du Sud une femme ayant une goutte de sang noir

dans les veines qui soit vertueuse. Elles préfèrent les blancs; leurs maris le savent, et s'y résignent comme à une chose toute naturelle.

Nous étions arrivés à la case du nègre. C'était une des plus éloignées; elle était enfoncée dans le bois, un énorme pin avait grandi près de la porte. Un feu brillant éclairait l'intérieur, et à travers les interstices des pièces de bois, nous vîmes, en approchant, une scène qui nous arrêta malgré nous à quelques pas de la maison. Le mulâtre, dont les vêtements déchirés étaient souillés de la boue du marais, se tenait près du feu. Sur une petite table de sapin, près de lui, on voyait un grand couteau à découper que l'éclat de la flamme faisait briller, comme s'il eût été récemment aiguisé. Sa femme était assise derrière lui, près du lit, et pleurait. Elle était de deux ou trois nuances plus blanche que l'homme, elle avait cette chevelure brune, ce nez droit et plat, et ces yeux d'un gris moucheté qui distinguent le métis. Un enfant de deux ans, chancelant sur ses jambes, était aux pieds de l'homme dont il caressait les genoux.

En approchant de la maison, nous entendîmes la voix du commandeur.

— Sors, noir coquin.

— Entre, chien blanc, si tu l'oses, répondait le

nègre, posant la main sur le couteau à découper.

— Sors, te dis-je ; je ne te le demanderai pas une seconde fois.

— Je n'ai rien à démêler avec toi. Va-t'en et envoie ton maître ici, répondait le mulâtre, détournant la tête avec un geste de grand seigneur, qui indiquait un vrai descendant de Pocahontas[1]. Par ce mouvement, il présenta le côté gauche à la porte en dehors de laquelle se tenait le commandeur caché par un arbre.

— Allez-vous-en, Moyse, dit le colonel, s'avançant avec moi vers la porte, je vais lui parler.

Avant que les lèvres du colonel eussent achevé ces mots, une flamme partit de l'endroit où se tenait le commandeur. Il y eut un cri perçant et sauvage, un bond convulsif, et Sam tomba mort; le sang s'échappait à flots de son côté. L'enfant tomba aussi, sa chemise fut teinte du sang de son père. Moyse, à la distance de dix pieds, avait déchargé les deux canons d'un fusil de chasse dans le cœur du nègre.

— Fils de l'enfer, cria le colonel en s'élançant sur le commandeur qu'il terrassa, et auquel il enleva son

[1] La jeune Indienne Pocahontas, fille du roi Powhattan, accueillit les premiers émigrants de Virginie, et épousa un colon du nom de Rolfe. Ses descendants figurent encore parmi les grands propriétaires de Virginie.

fusil. Il leva l'arme la crosse en l'air pour lui briser la tête ; un instant de plus, et Moyse allait retrouver Sam dans l'éternité, si un bras musculeux n'eût saisi celui du colonel, et, s'enlaçant autour de son corps, ne lui eût lié les membres de manière à ce que tout mouvement lui fût impossible. La femme, que l'émotion avait rendue à demi folle, ouvrit la porte au moment où son mari tomba ; la lumière nous montra les traits du nouveau venu. Sa voix qui retentit dans les airs, comme un cor de chasse au milieu des ténèbres, l'avait déjà trahi. C'était Scip. Repoussant du pied le commandeur étendu à terre, il s'écria :

— Pars, démon blanc, pars, si tu veux conserver la vie !

— Lâche-moi, coquin de noir, s'écria le colonel, ne se connaissant plus dans sa fureur.

— Lorsqu'il ne sera plus possible de l'atteindre, sans cela vous le tueriez, répondit le nègre, avec autant de calme que s'il faisait la chose du monde la plus ordinaire.

— Je te tuerai, chien de noir, si tu ne me lâches pas, s'écria de nouveau le colonel, se débattant avec violence sous l'étreinte du nègre, et écumant de rage.

— Je ne vous lâcherai pas, colonel, avant que vous ayez consenti à ne pas faire cela.

Le colonel était vigoureux, athlétique, et à la fleur de l'âge sa fureur doublait sa force ordinaire; mais Scip le tenait comme j'aurais pu tenir un enfant.

— Ici, Jim, cria le colonel à son valet de chambre, qui venait de sortir du milieu des arbres, fais lever la plantation, tire un coup de fusil à ce damné nègre.

— Il n'y en a pas un qui voudrait le toucher, massa. Il m'enverrait au diable d'un coup de poing.

— Chien d'ingrat, murmura son maître. Monsieur K***, est-ce que vous souffrirez qu'un misérable esclave me retienne les mains?

— Le noir a une bonne intention, mon ami; il vous épargne un meurtre. Dites qu'il n'a rien à craindre, je vous promets qu'il sera parti dans une heure.

Le colonel fit encore un effort inutile pour s'affranchir de l'étreinte de fer du nègre, puis, renonçant à une nouvelle lutte, et tâchant de respirer, il dit : — Tu n'as rien à craindre *maintenant*, mais si au lever du soleil on te trouve à dix milles, par.... tu es un homme mort.

Le nègre lâcha prise, et, sans dire un mot, s'en alla à pas lents.

— Jim, coquin, dit le colonel à ce courageux noir

qui se tenait à l'écart, fais lever tous les nègres de la plantation, amène Moyse, ou je te fouetterai à te laisser pour mort.

— Je le ferai, colonel; j'attraperai le vieux diable, s'il se trouve de ce côté-ci de l'enfer.

Ces paroles furent répétées par une vingtaine de noirs, qui, attirés par le bruit, s'étaient réunis à une certaine distance de la case. Ils partirent avec Jim, pour faire lever les autres ouvriers de la plantation et commencer la chasse.

— Si ce maudit noir ne m'avait pas tenu, j'aurais Moyse en ce moment, me dit le colonel encore pâle d'émotion.

— La justice en fera son affaire, mon ami. Le nègre vous a épargné un meurtre.

— Que la justice aille au diable; elle est quelque chose de trop bon pour un pareil chien; il faut que ce damné nègre ait osé me retenir! morbleu, il s'en repentira.

Il se retourna, épuisé par cette lutte, et, d'un pas faible et mal assuré, il entra dans la case. S'agenouillant près du cadavre du nègre, il essaya de le lever, mais il n'avait plus de force. Il me fit signe de l'aider, nous plaçâmes le corps sur le lit. Après avoir déchiré les vêtements, nous essuyâmes le sang qui coulait encore, et nous vîmes l'horrible

blessure qui avait envoyé le nègre rendre ses comptes. C'était un spectacle navrant; je me préparai à sortir.

La négresse, qui pleurait et se tordait les mains, s'approcha alors, et d'une voix presque étouffée par les sanglots, dit :

— Massa, massa, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui l'ai tué!

— Je le sais, maudite.... sors de ma présence.

— Oh! massa, s'écria la femme tombant à genoux et fondant en larmes, je suis si fâchée; pardonnez-moi!

— Va au diable, c'est là ta place, dit le colonel, frappant du pied cette femme à genoux, et la renversant sur le sol.

Ne désirant pas en voir ni en entendre davantage, je laissai le maître avec l'esclave.

CHAPITRE VI.

LA FAMILLE DU PLANTEUR.

Après avoir fait un quart de mille dans les bois, j'arrivai à la case de la vieille négresse où logeait Scip. Je frappai à la porte, et je fus reçu par la vieille femme. Scip, presque endormi, était couché dans un coin sur une pile de couvertures.

— Es-tu fou ? lui dis-je. Le colonel est furieux, et jure qu'il te tuera. Il faut que tu partes immédiatement.

— Non, non, massa ; n'ayez pas peur; je le connais. Il est homme à tenir sa parole, quand même il irait de sa vie. Je partirai avant le lever du soleil; jusque-là je n'ai rien à craindre.

— Croyez-vous que massa Davy voudrait manquer à sa parole, monsieur? dit la vieille négresse, redressant son corps courbé, et parlant du ton de l'indignation et de la dignité blessée ; peut-être que c'est ainsi que vous agissez, vous autres messieurs du Nord. On ne le fait jamais ici.

— Excusez-moi, la mère ; je sais que votre maître

est un homme d'honneur ; mais il est très-excité et très-irrité contre Scip.

— N'importe, monsieur; massa Davy n'a jamais fait une bassesse depuis qu'il est au monde.

— Massa a la plus haute idée du colonel, la mère ; mais il pense que dans ce moment le colonel n'est pas tout à fait lui-même, c'est ce qui lui inspire quelque crainte, dit Scip sous forme d'excuse.

— Eh bien, quand il ne serait pas tout à fait lui-même ? tu es en sûreté ici, répliqua la vieille, en laissant tomber ses membres décrépits dans un fauteuil, et en se balançant de l'air que prennent parfois les vieilles dames blanches.

— Est-ce que vous ne prierez pas massa de s'asseoir ? dit Scip ; il a été bon pour moi.

La négresse m'offrit un siége ; mais il me fallut pendant quelques minutes m'efforcer de me rendre assez agréable pour qu'elle laissât de côté la dignité glaciale dont elle usait envers moi. Pendant ce temps-là j'avais jeté un coup d'œil autour de moi.

Bien que l'extérieur de la case ressemblât à celui de toutes les autres, l'intérieur présentait une rude et grotesque élégance qui dépassait tout ce que j'avais jamais vu dans une hutte de nègre. Les interstices des pièces de bois étaient remplis de terre glaise ; l'unique fenêtre, bien que sans vitres, et

ornée de l'inévitable volet, était garnie d'un rideau de damas de laine vert qui abritait du vent et de la pluie. Un tapis usé, mais propre et bien balayé, couvrait en partie le plancher; sur le lit était étendue une courte-pointe de morceaux rapportés. En face de la porte, on voyait un antique bureau à poignées de cuivre; une table, de mode ancienne avec une couverture de drap passé, occupait le milieu de la pièce. Dans un coin près de la cheminée on apercevait un buffet étrangement bâti; il était fait d'étroites bandes de pin rouge, réunies par des mortaises, et huilées de manière à faire ressortir l'admirable grain du bois. Sur ce buffet étaient rangés des verres cassés et fêlés avec de la vaisselle de toutes formes et de toute qualité. Le fauteuil à bascule dans lequel la vieille négresse passait la plus grande partie de son temps était d'acajou, rembourré et recouvert en perse; le fauteuil ordinaire que j'occupais, quoique vieux et rapiécé en plusieurs endroits, s'était évidemment jadis trouvé dans de bonnes sociétés.

La maîtresse de ce mobilier de seconde main était parée des débris d'une toilette mise à la réforme, dont les couleurs éclatantes contrastaient singulièrement avec sa peau d'un noir de jais et son corps courbé et décrépit. Sa robe très-courte était d'une

étoffe de laine écarlate et jaune, l'énorme turban qui ornait sa tête et cachait les quelques boucles de sa chevelure grise avait été jadis une taie d'oreiller usée dans la famille. La sibylle avait plus de soixante-dix ans ; elle était si maigre, que si elle n'eût pas été douée du mouvement et de la parole, on eût pu la prendre pour un faisceau de baleines auquel on aurait donné la forme humaine, et qu'on eût recouvert d'une couche de gutta-percha. Il était évident que ses services dans l'intérieur de la famille y avaient été appréciés ; les soins généreux et bienfaisants d'un maître reconnaissant apportaient ces adoucissements et ces consolations au peu d'années qu'elle avait encore à vivre.

Il ne me fallut pas longtemps pour voir que Scip était bien sur les tablettes de la vieille négresse ; le respect qu'il me témoignait dissipa le sentiment de mécontentement que mes doutes sur « massa Davy » avaient excité, et fit que la vieille m'ouvrit tout à la fois et son cœur et sa bouche. Elle était horriblement bavarde ; une fois lancée, elle allait comme si elle eût été poussée par un mécanisme ou qu'elle eût trouvé le secret du mouvement perpétuel ; mais elle était un sujet d'étude intéressant. Le sincère attachement qu'elle montrait pour son maître et pour la famille me fit apprécier sous un nouveau point de

vue l'action de « l'institution particulière, » et m convainquit que l'esclavage même, envisagé sous cer tains aspects, n'est pas si noir qu'on le représente

Lorsque nous fûmes assis, je dis à Scip :

— Qu'est-ce qui a pu t'engager à porter la mair sur le colonel? Il y aurait peine de mort pour toi, tu le sais, s'il tenait à l'exécution de la loi.

— Je le sais, massa, je le sais; mais je devais le faire. Ce Moyse est le diable en personne, mais il est certain que les gens des environs eussent fait un mauvais parti au colonel, s'il l'eût tué. Ils n'aiment pas le colonel; ils prétendent qu'il est séparatiste enragé.

— Tu as donc été l'objet de quelque bon traitement de la part du colonel dans une circonstance quelconque?

— Non, non, monsieur, ce n'est pas cela, quoique je le connaisse depuis longtemps; je l'ai toujours connu depuis le moment où mon vieux massa vint me chercher à la Havane, mais ce n'est pas cela.

— Eh bien! pourquoi l'as-tu fait?

Le noir hésita un instant, regarda la vieille négresse, et puis dit :

— Massa, lorsque je vins pour la première fois à Charleston, pauvre petite créature, sans un seul ami

dans le monde, cette bonne vieille me servit de mère. Elle a élevé le colonel; elle l'aime comme s'il était son enfant, je savais que cela la tuerait s'il se mettait dans l'embarras.

La vieille se leva de son siége, saisit Scip dans ses bras et balbutia ces paroles entrecoupées de sanglots :

— Tu es mon enfant; je t'aime mieux que massa Davy, mieux que tout au monde.

Cette scène, si les acteurs n'eussent pas été noirs, eût été digne d'un peintre.

— Vous avez élevé le colonel, bonne mère, lui dis-je, quand elle eut retrouvé son calme. Avez-vous toujours vécu près de lui?

— Oui, monsieur, toujours; je l'ai élevé, et puis ses enfants, — tous.

— Tous les enfants? Je pensais que le colonel n'en avait qu'un, — miss Clara.

— Eh bien! oui, massa, mais les garçons.

— Quels garçons? Je n'ai jamais entendu dire qu'il eût des fils.

— Vous n'avez jamais entendu parler du jeune massa Davy et du jeune massa Tommy? Est-ce que vous n'avez pas vu massa Tommy, monsieur?

— Tommy! On m'avait dit qu'il était le fils de madame P***.

— C'est bien cela ; massa Davy l'a eue longtemps avant qu'il eût épousé madame.

La vérité m'apparut avec la vitesse de l'éclair; mais était-ce possible? Me trouvais-je dans la Caroline du Sud ou dans l'Utah?

— Qu'est-ce donc que madame P*** ? demandai-je.

La vieille hésita un moment, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit; Scip répondit tranquillement :

— Juste ce qu'est la bonne mère, — *l'esclave du colonel!*

— Son *esclave!* ce n'est pas possible; elle est blanche!

— Non, massa, elle est noire, et l'esclave du colonel!

Pour ne pas fatiguer le lecteur par une longue répétition d'une conversation nègre, je raconterai en quelques mots ce que je recueillis dans un entretien d'une heure avec les deux noirs.

Madame P*** était la fille de l'ex-gouverneur de la Virginie, qui l'avait eue d'une quarteronne. Elle était née d'esclave, mais elle avait été reconnue par son père, et élevée dans la famille avec les enfants légitimes. A l'âge de dix ans, elle perdit son père, et comme le bien de ce dernier ne suffisait pas pour

acquitter les dettes, la terre et les nègres furent vendus à l'encan. La fille, n'ayant jamais été affranchie, fut saisie et vendue avec le reste de la propriété. Le colonel, qui venait d'atteindre sa majorité et qui avait une belle fortune, l'acheta et la conduisit à Charleston, chez sa mère. On lui donna une gouvernante, et, après un ou deux ans, on la conduisit dans le Nord pour y recevoir de l'éducation. Là, le colonel lui fit de fréquentes visites; mais lorsqu'elle eut quinze ans, son état devint tel, qu'elle fut forcée de s'en retourner dans le Sud. Il la conduisit sur la plantation, où elle ne tarda pas à mettre au monde son fils aîné David, « la bonne mère Lucie » exerçant ses fonctions dans cette circonstance. Lorsque l'enfant eut deux ans, madame P*** le confia aux soins de la négresse et accompagna le colonel dans un voyage en Europe, où ils restèrent un an. Plus tard, elle passa une autre année dans une pension du Nord; et puis, retournant à la plantation, elle y fut installée comme maîtresse, et elle y avait depuis cette époque présidé à toutes les affaires domestiques. Elle se montrait pleine de douceur et de bonté envers les nègres qui lui étaient très-attachés; le colonel devait une grande partie de sa fortune à son excellente administration de la plantation.

Six ans après la naissance du « jeune massa Davy, »

le colonel épousa sa femme actuelle, cette dame n'ignorant pas son union de la main gauche avec madame P***, et consentant à ce que « la femme esclave » restât sur la plantation pour la diriger. La femme légitime passait la plus grande partie de l'année à Charleston; lorsqu'elle était à l'habitation, elle s'occupait peu des affaires domestiques. Pendant une de ses visites à la plantation, douze ans auparavant, elle avait mis au monde miss Clara, sa fille, et une semaine s'était à peine écoulée, que sous le même toit, madame P*** donna au colonel un fils, le jeune Thomas dont j'ai déjà parlé. Comme la mère était esclave; les enfants l'étaient aussi de naissance, mais leur père les avait affranchis. L'un d'eux devait aller faire ses études en Allemagne, il avait été décidé que les deux frères passeraient leur vie dans ce pays. la tache de leur sang étant un obstacle insurmontable à ce qu'ils acquissent une position sociale dans le Sud.

En finissant son histoire, la vieille dit :

— Massa Davy est très-bon pour maîtresse Davy, monsieur, mais il aime *la* madame; et il ne peut s'en empêcher, parce qu'elle est aussi bonne que les anges [1].

[1] C'est chose fréquente que de voir les hommes bien élevés du Sud former de ces unions de la main gauche, et avoir

Je regardai à ma ma montre, il était près de dix heures, je me levai pour m'en aller. A ce moment, la vieille négresse me dit :

— Ne partez pas, massa, avant d'avoir goûté du vin de la bonne mère ; vous êtes amis vous et Scip, et je sais que, si vous êtes du Nord, vous n'êtes pas assez fier pour ne pas boire avec des noirs.

Curieux de connaître quel vin l'esclave d'une plantation se donnait le plaisir de boire, j'acceptai l'invitation. Elle alla au buffet et en apporta

deux familles d'enfants de couleur différente, mais ce n'est pas souvent que les deux familles occupent le même domicile. Le seul cas du même genre dont j'aie eu personnellement connaissance est celui du président bien connu de la banque de Saint-M.... à Columbus. Cet homme, qui occupait le premier rang dans Wall-Street, vécut pendant quinze ans sous le même toit avec deux « épouses. » L'une femme blanche accomplie, et mère de plusieurs enfants, faisait les honneurs de sa table, et allait avec lui dans la meilleure société ; l'autre une quarteronne d'une rare beauté, et également mère de plusieurs enfants, remplissait les fonctions plus humbles de bonne de ses propres enfants et des enfants légitimes.

Causant, il n'y a pas longtemps, avec une personne très-connue dans le Sud, je lui parlai de tout ceci, avec tous les commentaires que dut faire, comme on le supposera facilement, un homme élevé dans les idées de la Nouvelle-Angleterre. Cette personne m'assura qu'elle connaissait vingt cas pareils, et prit la défense de cet usage, comme étant infiniment plus moral et plus respectable que *les relations ordinaires* qui existent entre maîtres et esclaves.

une carafe de verre taillé et trois verres fêlés qu'elle plaça sur la table. Remplissant les verres jusqu'au bord, elle en passa un à Scip, et puis un à moi, et tenant le troisième à la main, elle reprit son siége. Lui souhaitant de nombreuses et heureuses années, et à Scip un agréable voyage, je vidai mon verre. C'était du Scuppernong, le jus pur de la grappe.

— Bonne mère, lui dis-je, je n'ai jamais bu de meilleur vin.

— Oh! oui, massa, c'est du vrai. C'est moi-même qui ai fait pousser la vigne.

— Vous l'avez fait pousser?

— Oui, monsieur, et massa Davy fait le vin. Il le fait tous les ans pour sa vieille bonne.

— Le colonel est très-bon. Récoltez-vous autre chose?

— Oui, j'ai des choux et des pommes de terre, un peu de grain, un peu de tout.

— Mais qui fait votre ouvrage? Certainement vous ne pouvez le faire vous-même?

— La madame s'occupe de cela, monsieur; elle est bien bonne pour la vieille mère.

Serrant la main aux deux noirs, je quittai la case, pleinement convaincu que tout le bonheur de ce monde ne se trouve pas dans les salons dorés.

La porte de l'habitation était verrouillée et barricadée; mais ayant frappé pour qu'on m'ouvrît, j'entendis la voix du colonel demandant : — Qui est là? Une fois reconnu, on m'accorda l'entrée; et le colonel me conduisit dans la bibliothèque.

Cette pièce était plus élégamment meublée que les salons. Trois de ses côtés étaient garnis de livres, et sur la table du milieu étaient jetés pêle-mêle des journaux, des brochures et des manuscrits. Madame P*** était assise dans un fauteuil près du feu et lisait. Le colonel paraissait aussi calme que si rien ne fût venu troubler la routine habituelle de la plantation. L'horrible excitation à laquelle il avait été en proie n'avait laissé chez lui aucune trace visible; si je n'avais pas été témoin de la dernière tragédie, j'aurais eu peine à croire qu'il avait joué un rôle dans une scène qui avait coûté la vie à un être humain, il n'y avait pas plus de deux heures.

— Où diable êtes-vous allé, mon cher ami? me demanda-t-il, comme nous prenions des siéges.

— A la case de la vieille Lucie, avec Scip, répondis-je.

— Vraiment! Je pensais que le noir était parti.

— Non, il ne partira que demain matin.

— Je vous l'avais dit, David, dit madame P***;

envoyez-le chercher, réconciliez-vous avec lui avant son départ.

— Non, Alice, cela n'est pas possible. Je ne lui en veux pas, mais cela n'est pas possible. Toute la plantation le saurait dans une heure.

— Qu'importe? nos gens ne vous en aimeraient que davantage.

— Non, non. Je ne lui désire aucun mal, mais je ne puis le faire.

— Il m'a dit *pourquoi* il s'était interposé entre vous et Moyse, observai-je.

— Pourquoi?

— Il prétend qu'il y a bien des années la vieille Lucie lui a servi de mère; qu'elle vous est très-attachée, et qu'elle mourrait s'il vous arrivait quelque malheur; il ajoute que vos voisins vous en veulent, et qu'ils eussent demandé l'exécution des lois si vous aviez tué Moyse.

— C'est vrai, David, dit la dame; c'est une action dont on vous aurait demandé compte.

— Sottise! Quelle influence cette écume du comté du Nord aurait-elle pu employer contre moi?

— Peut-être aucune. Mais c'est égal; Scipion a bien agi, vous devriez lui dire que vous lui pardonnez.

Le colonel agita une petite sonnette, une négresse se présenta.

— Susanne, dit-il, va chez mère Lucie, dis à Scip de venir ici. Fais-le entrer par la porte de devant, et fais attention à ce que personne ne sache qu'il est venu.

Susanne revint peu d'instants après avec Scip. Quand le nègre entra, rien dans ses manières n'annonçait la crainte ni l'embarras. Il nous souhaita le bonsoir en s'inclinant profondément.

— Bonsoir, Scip, dit le colonel se levant et tendant la main au noir ; soyons bons amis. Madame m'a dit qu'il fallait te pardonner, je le fais.

— Mère Lucie prétend que madame est un ange, monsieur, et c'est vrai, *c'est vrai*, monsieur, répliqua le nègre tout ému.

La dame se leva également, et prit la main de Scip, en lui disant :

— Non-seulement je vous pardonne ce que vous avez fait, mais *je vous en remercie*. Je ne l'oublierai jamais.

— Vous êtes trop bonne, madame ; vous êtes trop bonne de parler ainsi, répondit le nègre, les yeux humides de larmes ; je n'avais aucune mauvaise intention ; je ne voulais pas manquer de respect au colonel.

— Je le sais, Scip; nous n'en parlerons plus. Adieu, dit le colonel.

Nous serrant la main à tous, le noir se retira.

Celui qui ne sait pas que l'homme bien élevé du Sud considère le noir comme lui étant aussi inférieur que le cheval qu'il conduit, ou le chien auquel il donne un coup de pied, ne pourra jamais se faire une idée de l'immense sacrifice d'orgueil que fit le colonel en se réconciliant avec Scip. C'était le sacrifice de sa main droite. Cette circonstance me montra toute l'influence qu'exerçait sur lui la femme de couleur. Chose étrange qu'elle, une esclave, rejetée de la société à cause de son sang et de sa vie, méprisée, sans doute, par le monde entier, excepté par son maître et quelques noirs ignorants, pût ainsi dominer un homme orgueilleux, volontaire et emporté, et le dominer quand il s'agissait de ce qui était bien.

Le nègre parti, je dis au colonel : — Ma visite à la vieille Lucie a été pleine d'intérêt pour moi. Encore quelques exemples pareils d'une vieillesse gaie et contente, je pourrai finir par avoir une meilleure opinion de l'esclavage.

— De pareils exemples, monsieur, ne sont pas rares. Ils prouvent le caractère paternel de notre

institution! Nous sommes *forcés* de prendre soin de nos serviteurs dans leur vieillesse.

— Mais vos autres vieux esclaves jouissent-ils du même bien-être que mère Lucie?

— Non; ils n'en ont pas besoin. Elle a été habituée à vivre dans ma maison, et à être mieux nourrie que les ouvriers de la plantation, elle demande donc à être mieux traitée.

— L'entretien de cette classe de gens n'est-il pas un lourd impôt qui pèse sur vous?

— Oui, il est lourd. Nous avons à le déduire du travail des ouvriers valides.

— Quelle est la proportion ordinaire des malades et des infirmes sur votre plantation?

— En comptant les femmes enceintes, je crois qu'elle est de vingt pour cent.

— Et à combien vous revient l'entretien de chaque travailleur?

— Les enfants compris, il me revient à environ soixante-quinze dollars par an. Quelquefois il me revient à moins. Il faut que j'achète toutes mes provisions.

— Dans quelle proportion sont vos esclaves valides?

— A peu près dans la proportion de soixante pour cent. En comptant tout, vieux et jeunes, femmes,

hommes et enfants, j'ai deux cent soixante-dix individus. J'ai en ce moment cent cinquante ouvriers valides. Vous comprenez que nous les classons : quelques-uns font seulement une demi-tâche, d'autres trois quarts de tâche. J'ai plus de cent cinquante travailleurs, hommes et femmes, mais ils ne me font que ce nombre de tâches entières.

— Que rapporte le travail d'un ouvrier valide?

— Au prix actuel de la térébenthine, je calcule que ce rapport est de deux cents dollars par an.

— Votre récolte vous rapporte donc à peu près trente et un mille dollars, et l'entretien de vos nègres vous en coûte vingt mille.

— Oui.

— S'il en est ainsi, mon ami, permettez-moi de vous donner un conseil; vendez votre plantation, affranchissez vos noirs, et partez pour le Nord.

— Pourquoi cela, mon cher ami? demanda le colonel en riant.

— Parce que vous gagneriez à cette opération.

— Je ne fus jamais fort en arithmétique; établissez les chiffres, ajouta-t-il, riant toujours, pendant que madame P***, qui avait mis son livre de côté, écoutait attentivement.

— Eh bien! vous avez deux cent soixante-dix

nègres, que vous estimez, dirons-nous, avec vos mulets, vos distilleries et votre propriété mobilière, à deux cent mille dollars; et vingt mille acres de terre, valant à peu près trois dollars et demi l'acre; en tout, deux cent soixante-dix mille dollars. Cent cinquante-quatre ouvriers valides vous rapportent chaque année un profit de onze mille dollars, qui, sans parler des frais d'entretien de vos bestiaux, de l'usure de vos mulets et de vos machines, et de la perte annuelle de vos esclaves par la mort, est un intérêt de quatre pour cent pour votre capital. Or, avec le seul prix de votre propriété, disons soixante-dix mille dollars, placé d'une manière sûre dans le Nord, vous pourriez réaliser un intérêt de huit pour cent, et vivre à l'aise; et c'est, je pense, si vous avez beaucoup de fugitifs, ou beaucoup de morts, tout ce que vous réalisez maintenant. Et si vous placiez ces soixante-dix mille dollars dans un commerce régulier, en y ajoutant, comme vous le faites maintenant, votre temps et votre travail, vous retireriez un profit beaucoup plus grand que vous ne le faites aujourd'hui de votre capital tout-entier.

— Jamais je n'avais considéré la chose sous ce point de vue. Mais je vous ai dit mes profits tels qu'ils sont aujourd'hui; il y a des années où je fais

davantage ; il y a six ans j'ai fait vingt-cinq mille dollars.

— Oui ; et dans six ans vous pourrez ne rien faire.

— C'est vrai. Mais je vivrais plus chèrement dans le Nord.

— Vous êtes dans l'erreur. Par exemple, combien payez-vous pour votre blé, votre porc et votre foin?

— Il faut que je fasse venir mon blé par mer de Washington (Caroline du Nord) ; il me coûte cher quand il arrive ici, environ un dollar vingt-cinq cents, la mesure.

— A New-York vous pourriez l'acheter en ce moment soixante à soixante-dix cents. Combien vous coûte votre foin ?

— Trente-cinq dollars. Je le paye vingt à New-York, la différence est pour le fret, l'embarquement et le débarquement.

— Votre porc vous coûte deux ou trois dollars, je pense, pour fret et pour embarquement et débarquement.

— Oui ; à peu près.

— Eh bien, sur ces articles vous pourriez économiser près de cent pour cent ; et ce sont vos principaux articles de consommation.

— C'est incontestable ; mais il est une autre chose tout aussi certaine : l'entretien d'un de

mes noirs coûte moins que celui d'un de vos ouvriers.

— Cela peut être vrai, mais prouve seulement que nos ouvriers vivent mieux que vos esclaves.

— Je n'en suis pas sûr ; mais je suis sûr que nos esclaves sont plus contents que la majorité des ouvriers du Nord.

— Cela ne prouve rien. Vos noirs n'ont pas d'espérance, pas de chance de parvenir ; ils se soumettent, je crois, avec peu de plaisir, à une nécessité de fer. Si l'ouvrier du Nord est pauvre, il peut être mécontent ; mais le mécontentement chez lui engendre l'effort et le pousse à améliorer sa position. L'esclavage est un luxe coûteux. Vous autres richards du Sud, vous voulez vous donner ce luxe, il faut que vous le payiez.

— Nous ne nous en plaignons pas. Sérieusement, mon bon ami, je sens que j'accomplis le dessein du Tout-Puissant en possédant mes nègres. Je crois qu'il a créé les noirs pour servir les blancs.

— Je crois, répliquai-je, que tout ce que Dieu a voulu fonctionne parfaitement ; certes on ne peut pas dire cela de votre institution. Elle maintient, dans la pauvreté la plus grande le producteur, qui, dans toute société est le citoyen véritablement pré-

cieux, tandis qu'elle permet que les oisifs se couvrent d'un linge fin et qu'ils fassent chaque jour une chère somptueuse.

— Elle fait plus encore, monsieur, dit madame P***, avec animation ; elle abrutit et dégrade le maître et l'esclave; elle sépare le mari et la femme, le père et l'enfant ; elle sacrifie des femmes vertueuses à la passion d'hommes brutaux; elle interdit à des millions d'individus la connaissance de leur devoir et de leur destinée. Un Dieu bon et juste n'a pu vouloir une pareille chose, il faudra qu'elle ait un terme.

Si la foudre fût tombée au milieu de la chambre je n'aurais pas été plus saisi que je le fus en entendant tout à coup un semblable langage dans la maison d'un planteur, tenu en sa présence, et par son esclave. Le colonel ne témoigna ni surprise ni désapprobation. Il était évident que ce n'était pas chose nouvelle pour lui.

— Il est rare, madame, lui dis-je, d'entendre une dame du Sud, élevée au milieu des esclaves, énoncer de pareils sentiments.

Avant qu'elle eût pu répondre, le colonel dit en riant :

— Bon Dieu! madame est enragée abolitioniste, de cinquante pour cent pire que Garrison ou Wen-

dell Phillips. Si elle était dans le Nord, elle mettrait un pantalon, et haranguerait tous les États libres; n'est-ce pas, Alice?

— Je le crois, répondit la dame en souriant; mais je craindrais d'avoir peu de succès. Depuis dix ans j'essaye de vous convertir, M. K*** peut juger du résultat.

Il était tard; et la tête pleine de nègres travailleurs et d'esclaves blanches, je me retirai dans ma chambre.

Le lendemain était un dimanche. On était à la fin le décembre, et cependant l'air était aussi doux et e soleil aussi chaud que dans notre octobre du Nord. l avait été décidé à déjeuner que nous assisterions ous au service à l'église méthodiste, située à environ uit milles; mais comme les exercices religieux ne levaient commencer que dans quelques heures, je ortis après le repas avec le colonel, pour visiter es écuries de la plantation. Massa Tommy nous ccompagna, sans y être invité; et dans les rapports du colonel avec lui je remarquai autant de iberté et de familiarité qu'avec un fils reconnu. Les manières et la conversation de ce jeune homme montraient qu'on avait pris un soin tout pariculier de son éducation, et prouvaient que, bien que la mère eût été placée dans une condition de

vie étrange, elle possédait quelques-unes des belles qualités qui distinguent les meilleures de son sexe.

Les écuries, groupe de bâtiments à un étage, à environ cent verges de la maison, étaient bien éclairées et bien aérées et présentaient tous les perfectionnements modernes. Elles étaient mieux construites, plus chaudes, plus commodes, et en tout plus confortables que les cases occupées par le bétail humain de la plantation. Je le fis observer au colonel, en ajoutant que quelqu'un qui ne saurait pas ce qui en est pourrait en tirer la conclusion qu'il faisait plus de cas de ses chevaux que de ses esclaves.

— Cela peut être vrai, dit-il en riant. Deux de mes chevaux valent mieux que huit de mes esclaves pris au hasard; et en même temps il appela mon attention sur deux magnifiques pur sang, dont l'un avait parcouru un mille au trot sur l'hippodrome de Charleston en deux minutes trente-deux secondes. L'établissement d'un homme riche dans le Sud n'est pas au complet s'il ne possède un ou deux de ces accessoires inutiles. J'eus une conversation avec mon hôte sur leur valeur comparée à celle de la machine à vapeur, je le forçai d'admettre que des deux le cheval de fer est le meilleur, parce qu'il exécute plus de travail, mange moins, est doué de plus

de vitesse, et n'est pas sujet à l'éparvin ni aux palpitations ; mais il coupa court à mes raisonnements par ces mots : — Après tout, je préfère les pur sang. Vous autres Yankees vous n'avez qu'une manière d'apprécier les choses — l'utilité.

Une promenade au quartier des nègres, qui suivit notre visite aux écuries, me présenta la vie des planteurs sous quelques nouveaux aspects. Un grand nombre de travailleurs étaient encore à la poursuite de Moyse, mais il en restait assez pour prouver que le dimanche est le jour le plus heureux du calendrier noir. Des groupes de tout âge et de toute couleur étaient réunis devant plusieurs cases, quelques-uns chantant, quelques-uns dansant, d'autres causant tranquillement ensemble, mais tous s'amusant d'aussi bon cœur que de jeunes animaux lâchés dans un pâturage. Ils nous saluèrent, le colonel et moi, avec respect, mais chacun d'eux avait une parole bonne et amicale pour « massa Tommy, » qui semblait être leur favori. Le jeune homme prenait en bonne part leur accueil, tout en conservant cette dignité de manières dont il n'avait pas conscience et qui disait clairement qu'il ignorait que *lui* aussi faisait partie de cette race méprisée et dégradée.

Le colonel me décrivait en quelques mots le caractère et les traits distinctifs de tous ceux que nous

rencontrions. Les titres de quelques-uns m'amusèrent beaucoup. A chaque pas, nous trouvions des individus dont les noms sont répétés dans chaque demeure de tout pays civilisé [1]. Jules César, un peu plus gros que lorsqu'il traversa le Tibre à la nage, et ayant le teint un peu bronzé par sa longue exposition au soleil du Sud, fumait tranquillement sa pipe assis sur une pile de bois; tandis que près de lui, Washington, ayant ôté son uniforme, et portant un modeste vêtement d'un gris rougeâtre, la chevelure éclaircie et blanchie par le temps, et le visage décharné, témoignant d'un grand âge, regardait, transporté d'admiration, un groupe de danseurs réunis devant la case de la vieille Lucie.

Dans ce groupe, une trentaine d'hommes et de femmes faisaient trembler la terre et résonner les bois de leur gaieté sans bornes. Marc-Antoine agitait des castagnettes, Néron jouait du violon comme si Rome brûlait, et Annibal pinçait du banjo comme si la destinée de Carthage était attachée à ses cordes. Napoléon, aussi jeune et aussi maigre que lorsqu'il

[1] Entre les choses dont l'esclavage a privé le noir, il faut compter un nom. L'esclave n'a pas de désignation de famille. C'est peut-être pour cela qu'on choisit ordinairement quelque appellation pompeuse, comme la seule qu'il lui soit permis de s'approprier.

traversa le pont de Lodi, le visage encore tout noir de la fumée du combat, faisait trémousser ses jambes; et Wesley employait ses talons d'une manière qui prouvait qu'ils n'appartenaient pas à l'église méthodiste. Les personnages qui occupaient le centre du groupe étaient Caton et Victoria. Le visage de la dame ressemblait à une nuée chargée d'électricité; son corps, s'il eût été blanchi à la chaux, eût éclipsé « l'esclave grecque[1]. » Elle était posée sur des ressorts, « elle flottait dans la danse » comme une plume au gré de la tempête. La bouche de Caton ressemblait à la gueule d'un crocodile; comme nous approchions, il chantait une chanson, mais il s'arrêta en nous voyant; alors le colonel, lançant une poignée de monnaie au milieu des groupes, leur cria : — Continuez, mes garçons; faites un peu de musique pour ce monsieur; et toi, Vic, montre la légèreté de tes talons comme une belle que tu es.

Une mêlée générale eut lieu, à laquelle le sentiment des bienséances empêcha Vic de prendre part; aussi n'eut-elle rien. Voyant cela, je lui lançai une pièce d'argent qu'elle attrapa. Me donnant un sourire de remercîment, elle cria : — Maintenant, nègres, faites place; en avant la musique. Je vais danser pour monsieur.

[1] Célèbre statue du sculpteur américain Powells.

Elle dansa ; et quelle danse ! Bien que ce ne fût chose nouvelle ni pour le colonel ni pour Tommy, nous éclatâmes tous de rire.

Au bout de quelques minutes, tous les nègres de la plantation, attirés par la présence du colonel et par la mienne, se réunirent autour des danseurs; une voix perçante cria à mes côtés : — Paresseux, bons à rien, est-ce que vous ne pouvez pas aller chercher des chaises pour massa Davy et le monsieur étranger?

— Est-ce toi, la mère? dit le colonel. Comment te portes-tu?

— Assez bien, massa Davy, et vous?

— Pas mal, la mère. Assieds-toi. Et le colonel lui présenta une des chaises qu'on avait apportées pour nous, avec autant de bonté que si elle eût été une femme blanche.

Les exercices recommencèrent, la vieille négresse y prit autant d'intérêt que les plus jeunes. Une chanson de Caton suivit la danse, et puis environ vingt dames et messieurs noirs se réunirent deux par deux, dans un exercice moitié promenade et moitié danse, que le colonel me dit être le chant et la danse bien connus de Lucie Long. C'était une scène impossible à décrire. Chez l'humanité, blanche ou noire, jamais je n'avais vu gaieté si bruyante,

plaisir si complet. Les négrillons de quatre ou cinq ans se précipitaient dans le cercle et se donnaient un tel mouvement, que je craignais qu'ils ne laissassent leurs jambes dans la danse ; les noirs chantaient de manière à agiter les branches des vieux pins au-dessus de nos têtes, comme si les arbres même eussent été animés du sentiment musical. Ce fut au milieu de toute cette joie, que le colonel me dit d'un ton triomphant :

— Eh bien, mon ami, que pensez-vous maintenant de l'esclavage ?

— A peu près ce que je pensais hier. Je ne vois rien qui puisse changer mes idées.

— Quoi, est-ce que ces gens ne sont pas heureux ? est-ce qu'ils ne s'amusent pas parfaitement ?

— Oui ; juste comme s'amusent en ce moment les cochons de la mère ; ne les entendez-vous pas qui accompagnent la musique de leur chant ? Je parierais qu'ils sont les plus heureux.

— Vous vous trompez. C'est en ce moment que se manifestent les plus nobles facultés des noirs.

— Je ne vois pas cela, répondis-je. A portée du son de leurs voix, deux de leurs camarades sont étendus morts, victimes de la barbarie de l'esclavage, et cependant ils font du dimanche, par leur gaieté

sauvage, un jour hideux, tandis que demain ils peuvent partager le sort de Sam.

En dépit de sa courtoisie et de son éducation, un nuage assombrit les traits du colonel. Il se leva pour partir, et dit avec impatience :

— Ce damné de Garrison[1] vous a infecté de ses sentiments. Comment le Nord et le Sud peuvent-ils demeurer unis quand des hommes modérés comme vous et moi diffèrent autant d'opinion?

— Mais vous, repris-je en riant, vous n'êtes pas un homme modéré. Vous et Garrison vous êtes de la même bande, vous êtes tous deux exagérés; vous avez votre marotte, et lui la sienne, voilà toute la différence.

— Je serais fâché, répliqua-t-il, reprenant son ton ordinaire, de penser que je ressemble à Garrison. Je le considère comme un scélérat que réclame la potence.

— Vous avez tort de le juger ainsi; ses intentions sont bonnes. Mais vous êtes deux fanatiques, deux briques faites de la même matière; nous autres conservateurs, comme le mortier, nous vous servons de lien tout en vous séparant.

— Quant à moi je ne souffrirai pas de lien. Si je

[1] Le plus connu des chefs du parti abolitioniste.

ne peux pas me soustraire autrement à cette maudite Union, j'émigrerai à Cuba.

Je me mis à rire, et puis, regardant tout à coup devant moi, j'aperçus Jim debout, le chapeau à la main, attendant pour parler au colonel, mais n'osant pas interrompre une conversation entre deux blancs.

— Eh bien, Jim ! lui dis-je, est-ce que tu es revenu ?

— Oui, monsieur, répondit Jim, riant comme s'il avait quelque communication agréable à faire.

— Où est Moyse ? demanda le colonel.

— Attrapé, massa ; je l'ai mis sous clef.

— Attrapé, répétèrent une demi-douzaine de nègres qui se trouvaient assez près pour entendre. Ces mots, « Le vieux Moyse est attrapé, » coururent dans la foule ; la musique cessa, et deux cents gosiers noirs poussèrent une acclamation qui fit trembler les vieux arbres.

— Fouettez-le, massa Davy, dit la vieille bonne. Donnez-lui ce qu'il a donné au pauvre Sam ; mais ayez bien soin de vous tenir en deçà de la loi.

— Ne crains rien, la mère, dit le colonel, je lui donnerai ce qu'il mérite.

Nous dirons dans un autre chapitre comment le colonel tint sa parole.

CHAPITRE VII.

DISCIPLINE DE LA PLANTATION.

La « vieille case » à laquelle Jim avait fait allusion comme lieu du châtiment infligé par le commandeur à Sam, était un bâtiment à un seul étage dans le voisinage des écuries. Bien que tombant en ruine, elle avait plus l'aspect d'une habitation humaine que les autres cases de la plantation. Son épaisse porte était ornée d'un antique marteau ; à ses quatre fenêtres on remarquait çà et là une vitre cassée, reliques qui avaient survécu à des jours meilleurs. Elle était construite d'énormes pièces de bois brut, échancrées aux extrémités. L'écorce, qui s'était crevassée sous l'action du soleil, avait donné passage à la pluie et facilité la vermoulure, si bien que quelques parties s'étaient entièrement écroulées. L'un des coins avait tellement subi les ravages du temps, que fondations, murailles et toit tombés en pourriture laissaient une ouverture assez large pour une voiture à quatre chevaux. Les énormes cheminées qui avaient embelli le sommet des pignons s'étaient

écroulées, laissant seulement après elles un assemblage de pièces de charpente et de terre glaise pour dire qu'elles avaient existé, et deux immenses trous pour montrer quelle noble figure elles avaient jadis faite dans le monde. Un étroit espace devant la case eût pu être une pelouse, si l'herbe eût voulu y pousser ; quelques acres de terre défrichées auraient pu passer pour un jardin, si elles n'avaient été entièrement couvertes de jeunes pins et de chaume. Cet édifice primitif avait été jadis « l'habitation » de cette immense plantation, et avant que la production de la térébenthine fût devenue à la mode dans cette contrée, son rude propriétaire vivait du produit de quelques acres qui l'entouraient, jouissant d'une indépendance plus vraie que le propriétaire aristocratique actuel qui, ne récoltant qu'une seule chose et achetant toutes ses provisions, est forcé d'avoir recours aux Yankees ou aux Anglais pour subvenir à ses besoins.

Une seule pièce de quarante pieds carrés composait l'intérieur de la case. Elle avait autrefois contenu plusieurs chambres, dont il restait encore des traces, mais les cloisons avaient été enlevées afin de l'approprier à sa nouvelle destination. Quelle était cette destination? c'est ce qu'il ne me fallut pas long temps pour deviner.

Au milieu du sol, un espace d'environ quinze pieds carrés était couvert d'un épais plancher de pin, solidement cloué aux traverses. Au centre de ce plancher était fortement boulonné un bloc de chêne, auquel était attachée une crampe de fer portant une chaîne garnie d'une paire d'entraves. Au-dessus on voyait une étrange charpente en chêne ressemblant assez à ce que j'ai vu dans les fermes yankees pour sécher le fruit. Deux perches en noyer, posées horizontalement, à une distance de quatre pieds environ l'une de l'autre, l'inférieure à plus de huit pieds du sol, se rattachaient aux poutres par de fortes pièces de bois. Cette étrange charpente servait à la flagellation; on y apercevait suspendus plusieurs fouets solides à courts manches de noyer, à longues et triples lanières. J'en pris un pour l'examiner de près; on avait gravé dans le bois, à l'aide d'un fer rouge, les mots « Persuasion morale » en grosses lettres. Comme je mettais en doute la justesse de l'étiquette, le colonel soutint très-sérieusement que le fouet était la seule « persuasion morale » qu'un noir fût capable de comprendre.

Lorsque le châtiment du fouet est infligé à l'un des nègres du colonel, après lui avoir mis les entraves aux pieds et lié les bras au-dessus de la tête,

on le soulève, à l'aide d'une corde solide, jusqu'à l'une des perches horizontales ; puis on lui met le dos à nu jusqu'à la ceinture, et, debout sur ses doigts de pieds, chacun de ses muscles soumis à la plus forte tension dont il soit susceptible, il reçoit les coups de fouet.

Un châtiment plus sévère, mais auquel on a plus rarement recours, c'est la « vis à pression. » Dans ce châtiment, on passe un nœud coulant autour du pouce et de l'index du nègre ; on lance ensuite la corde par-dessus la traverse supérieure, et l'on hisse le coupable jusqu'au moment où il ne touche plus le sol que du bout de ses pieds. Dans cette position, tout le poids du corps est soutenu par le pouce et par l'index. Cette torture est accompagnée de souffrances atroces ; les hommes les plus robustes ne peuvent la supporter que quelques instants. Le colonel me dit naïvement qu'il avait cessé d'employer ce genre de punition parce que plusieurs de ses *femmes* avaient presque perdu l'usage de leur main et avaient été mises dans l'incapacité de travailler aux champs. Mes damnés conducteurs [1], ajouta-t-il, n'ont ni circonspection ni humanité ; s'ils ont une pique contre un nègre, ils le traitent sans pitié.

[1] Ceux qui fouettent les nègres et les surveillent aux champs.

Le commandeur était prisonnier dans l'ancien bâtiment que je viens de décrire. Tout ouverte par en haut, par en bas et par les côtés, la vieille case semblait une prison peu sûre; mais Jim s'était assuré de son locataire actuel *en le mettant sous clef.*

— Où l'avez-vous attrapé? demanda le colonel lorsque, suivis de tous les noirs de la plantation, nous nous dirigions vers l'ancien bâtiment.

— Dans le marais, massa. Nous avons mis Sandy et les chiens après lui, ils l'ont terrassé, mais il s'est battu comme le diable.

— Personne n'est blessé?

— Si, colonel; il a donné un coup de couteau à Yaller Jake, et si je ne lui avais pas donné un solide coup, vous auriez ce matin un autre nègre de moins, vous pouvez en être sûr.

— Comment tout cela s'est-il passé? raconte-le-moi, dit son maître pendant que nous nous arrêtions et que les noirs se réunissaient autour de nous.

— Eh bien! voyez-vous, massa, nous avions le chapeau du vieux diable qu'il avait laissé tomber lorsque vous l'avez terrassé; nous sommes allés chez Sandy pour avoir les chiens; ils ont senti le chapeau et sont partis aussitôt pour le marais. Vingt d'entre nous se sont mis à les suivre. Il avait une bonne avance sur nous, et courait comme un

daim ; mais les chiens l'ont atteint à peu près à l'endroit où il avait tiré sur le pauvre Sam. Il s'est battu avec eux et a donné d'horribles coups de couteau à Landy ; mais le vieux César l'a saisi et a taillé son déjeuner dans ses jambes. Il est parvenu, cependant, d'une manière ou d'autre, à se débarrasser du vieux chien et à grimper sur un arbre. Il nous a fallu plus d'une heure avant de pouvoir l'attraper; mais il était là, les chiens aboyaient comme s'ils avaient su quel vieux diable il est. J'avais pris un des fusils, — vous n'étiez pas à la maison, massa, je n'avais donc pu vous en demander permission.

— N'importe; continue, dit le colonel.

— J'avais donc le fusil, et je lui ai dit que s'il ne descendait pas je lui donnerais quelque chose qui lui pèserait sur l'estomac. Il a réfléchi longtemps, mais il est descendu. — En ce moment, le noir montra une rangée d'ivoire qui eût été un beau capital pour un dentiste de grande ville.

— Quand il a été descendu, continua-t-il, Jake a voulu l'attacher; mais le vieux crocodile, plus rapide que l'éclair, lui a donné un coup de couteau.

— La blessure de Jake est-elle grave? dit le colonel en l'interrompant.

— Non, massa; le couteau a glissé sur le bras et

a touché les côtes, mais la madame l'a pansé, elle prétend qu'il sera promptement guéri.

— Eh bien! ensuite? demanda le colonel.

— Quand le vieux diable a vu qu'il n'avait pas tué Jake, il s'est préparé à lui plonger de nouveau son couteau dans le corps; mais à ce moment même j'ai laissé tomber le fusil sur sa noix de coco[1], et il ne nous a plus donné de peine. Ce n'était pas chose facile que de le tirer du marais, parce qu'il était comme un homme mort; il a fallu le porter pendant tout le chemin; mais il est là maintenant, massa (montrant l'ancienne case), et nous lui avons mis les bracelets.

— Où est Jake? demanda le colonel.

— Je ne sais pas, massa; je pense qu'il est chez lui.

— Que l'un de vous, garçons, aille le chercher et l'amène à la case, dit le colonel.

Un nègre partit pour s'acquitter de cette commission, pendant que nous nous dirigions vers le quartier du commandeur.

Le commandeur gisait sur le sol, avec des vêtements en lambeaux, ses gros cheveux roux mêlés et souillés de sang, son visage maigre et laid d'une pâleur mortelle. On voyait penchée sur lui la négresse

[1] C'est-à-dire : sur sa tête.

Susanne, qui lui essuyait le sang dont sa face était couverte, et lui bandait une horrible blessure qu'il avait au front; tandis qu'à genoux madame P*** lui pansait ses jambes encore saignantes!

— Est-*elle* ici? dis-je involontairement, en apercevant le groupe.

— C'est sa nature, dit le colonel avec un sourire de satisfaction. Si Moyse était le diable en personne, elle lui ferait du bien si elle le pouvait; jamais on ne trouvera dans le monde une femme pareille.

Et cependant, cette femme, avec tous les instincts qui font de ses sœurs des anges au service de l'homme, vivait chaque jour dans la violation de la plus sainte de toutes les lois, — parce qu'elle était esclave. M. Caleb Cushing ou Charles O'Connor pourrait-il nous dire pourquoi le Tout-Puissant a inventé un système qui oblige ses créatures à enfreindre les lois qu'il a faites?

— Ne perdez pas votre temps, Alice, dit le colonel avec douceur; il ne vaut pas la corde qui le pendra.

— Il mourra si on ne le soigne, dit-elle.

— Eh bien! qu'il meure, et qu'il soit damné, reprit le colonel en s'avançant près du commandeur étendu, et se penchant pour s'assurer par lui-même de son état.

Pendant ce temps, plus de deux cents noirs s'étaient réunis et encombraient toutes les ouvertures du vieux bâtiment. Toutes les émotions imaginables, excepté celle de la pitié, étaient peintes sur leurs sombres visages. Ces figures noires, sur lesquelles j'avais vu une demi-heure auparavant s'épanouir la gaieté et la joie insouciante, avaient maintenant leurs regards fixés sur le commandeur terrassé, avec la rage furieuse de la bête qui s'élance sur sa proie.

— Lève-toi, damné chien, dit le colonel, soulevant et frappant du pied l'homme couvert de sang.

Ce misérable se souleva sur un coude en jetant autour de lui un regard stupide et vide. Ses yeux errèrent un moment du colonel à la foule de visages noirs qui assiégeait la porte; puis ce qu'il avait éprouvé récemment venant à traverser son esprit avec la rapidité de l'éclair, il cria tout égaré et s'attachant à la robe de la quarteronne qui était près de lui: —Éloignez-les, ces maudits chiens, éloignez-les, dit-il, ils me tueront! ils me tueront!

Je vis promptement qu'il était en proie au délire. Le coup qu'il avait reçu à la tête avait dérangé sa raison, et fait de l'homme fort moins qu'un enfant.

— On ne te tuera pas encore, dit le colonel. Tu as

un compte à régler avec moi avant de compter avec le diable.

En ce moment, la foule s'écarta, et Jake, entra le bras en écharpe.

— Approche, Jake, dit le colonel; cet homme a voulu te tuer; que faut-il en faire?

— Un noir ne peut pas le dire, massa, dit le nègre, évidemment peu accoutumé à la justice primitive que le colonel allait inaugurer; il a fait pire que cela à Sam, massa, — il devrait être pendu pour l'avoir tué.

— Cela me regarde; il faut d'abord régler ce qui te concerne, répondit le colonel.

Le noir regarda d'un air indécis son maître, et puis le commandeur qui était retombé sur le sol. Le peu d'humanité qu'il y avait en lui luttait évidemment contre sa haine pour Moyse et son désir de vengeance, lorsque la vieille cria du milieu de la foule : — Donnez-lui cinquante coups de fouet, massa Davy, et puis lavez-le [1]. Allons, sois homme, Jake, et parle.

Jake hésitait encore, et lorsqu'il se décida enfin à parler, les yeux de la quarteronne rencontrèrent

[1] Allusion à l'habitude de laver le dos déchiré et saignant des esclaves avec une forte solution de sel et d'eau.

les siens, et comme par une puissance magique enchaînèrent les paroles sur sa langue.

— En dites-vous autant, garçons, dit le colonel, se tournant vers les autres nègres, lui donnera-t-on cinquante coups de fouet?

— Oui, massa, cinquante coups, donnez au vieux diable cinquante coups de fouet, s'écrièrent cinquante voix.

— Ils lui seront donnés, dit le maître avec calme.

L'acclamation furieuse qui suivit, plus semblable aux hurlements des démons qu'au cri des hommes, parut rappeler Moyse au sentiment de sa position. Se relevant sur ses pieds, ses yeux hagards parcoururent tout ce qui l'entourait; puis, tombant à genoux devant la quarteronne et saisissant les plis de sa robe, il s'écria : — Sauvez-moi, bonne dame, sauvez-moi ! au nom de la miséricorde que vous attendez, sauvez-moi !

Tous les muscles du visage de madame P*** demeurèrent immobiles; mais, se tournant vers la foule, elle dit avec douceur : — Cinquante coups le tueraient. *Jake* ne demande pas cela, son maître lui laisse la liberté de décider, et *il* ne voudrait pas qu'on fouettât un mourant, — n'est-ce pas, Jake?

— Non, madame, non, si vous ne le voulez pas,

répondit le nègre, avec un sentiment de contrariété prononcé.

— Mais il a fait fouetter Sam, madame, lorsque Sam était plus près de la mort que lui, dit Jim, à qui sa position de domestique donnait une plus grande liberté de parler.

— Parce qu'il a été cruel envers Sam, devez-vous l'être envers lui? Pouvez-vous vous attendre à ce que je vous soigne quand vous serez malade, si vous frappez un mourant? Est-ce que Pompée vous dit qu'une pareille chose vous est permise?

— Non, bonne madame dit-le vieux prédicateur, sortant avec la liberté d'un ancien serviteur de la foule noire, et se plaçant à côté de moi dans l'espace laissé vide pour les blancs; le vieillard ne dit pas cela, madame; il dit que le Seigneur veut qu'on pardonne à ses ennemis, — qu'on aime ceux qui nous persécutent. Puis, se tournant vers le colonel, il ajouta, en passant doucement la main dans ses cheveux blancs et crépus, et en rejetant son long talon en arrière : — Si massa me le permet, je vais leur parler.

— Va, dit le colonel, avec une contrariété marquée. C'est un jugement nègre; si tu veux protéger ce damné chien, tu le peux.

— Je ne veux pas le protéger, massa, mais je suis bien vieux, il me faudra bientôt quitter ce monde, je ne veux pas que le Seigneur, dont le saint nom soit béni, me demande, lorsque j'arriverai là-haut, pourquoi j'ai permis à ces pauvres noirs ignorants d'assassiner un homme sous mes yeux. Je vous ai porté, massa, avant que vous pussiez marcher, j'ai travaillé pour vous jusqu'au moment où la force m'a manqué; je ne veux pas dire au Seigneur que *mon* massa a laissé de sang-froid tuer un homme, son frère.

— Il n'est pas mon frère, vieux sot; prêche à tes nègres et ne viens pas me prêcher, dit le colonel, étouffant son mécontentement, et se retirant à grands pas sans ajouter un mot.

Çà et là dans cette masse sombre quelques visages montraient des signes de compassion; mais le plus grand nombre de cet étrange jury, si on lui eût posé la question, eût opiné pour la mort.

Aussitôt que le colonel fut sorti, le vieux prédicateur se tourna vers les nègres et dit : — Mes enfants, voudriez-vous qu'on fouettât cet homme, si faible, si mourant qu'il est, s'il était noir?

— Non, pas s'il était noir — car alors il ne serait pas un vieux diable, répondirent Jim, et à peu près une douzaine de nègres.

— Les blancs ne sont pas pires que les noirs, nous nous ressemblons tous, nous sommes tous de pauvres pécheurs. Le Seigneur n'a pas fait le fouet pour le blanc plus que pour le noir. — Il pense que le blanc vaut tout autant que le noir (bonne doctrine du Sud, suivant moi). Le dernier des blancs ne frappe jamais un homme à terre.

— En voilà assez, vieillard, dit un gros et fort nègre (l'un des conducteurs), s'avançant sans tenir compte de la présence de madame P*** ni de la mienne. Vous n'avez plus besoin de prêcher; le colonel a dit qu'il fallait fouetter le vieux Moyse, nous allons, morbleu, le faire.

Je sentis mes doigts se fermer sur la paume de ma main, et une seconde plus tard ils auraient pu couper le profil du nègre, si madame P*** ne se fût écriée : — Arrière, insolent! dis encore un mot et je te fais fouetter sur-le-champ.

— Le colonel est mon massa, madame. — *Il* dit qu'il faut fouetter le vieux Moyse, et certainement je vais le faire.

J'ai vu l'orage sur mer, — j'ai vu la tempête arracher les grands arbres, — j'ai vu la foudre tomber au milieu de la nuit, — mais je n'ai jamais rien vu d'aussi grand, d'aussi terrible, que le regard et la voix de cette femme lorsqu'elle cria : — Jim, prenez

cet homme, — donnez-lui cinquante coups de fouet à l'instant.

Une douzaine de noirs s'étaient jetés sur lui plus vite que la pensée, et une seconde après il était les pieds et les mains liés, placé sous l'instrument de la flagellation. Puis se tournant vers les autres nègres, cette noble femme dit : — Que quelques-uns de vous portent Moyse à l'habitation, et vous, Jim, occupez-vous de cet homme, — si cinquante coups de fouet ne lui donnent pas de repentir, donnez-lui-en cinquante de plus.

Les nègres réunis acceptèrent en silence ce changement subit de programme, mais plus d'un noir visage lança un sombre regard à la quarteronne au moment où, s'appuyant sur mon bras, elle suivait Junius et les autres nègres qui transportaient Moyse à l'habitation. Il était évident que sous ces masques noirs brûlait un feu dont le moindre souffle eût pu faire éclater les flammes.

Nous entrâmes dans la maison par la porte de derrière, nous plaçâmes Moyse dans une petite chambre du rez-de-chaussée. On le déposa sur un lit, ses sens et sa raison ne tardèrent pas à revenir quand on lui eut administré quelques stimulants. Il ouvrit les yeux, le sentiment véritable de sa position sembla tout à coup se présenter à son esprit, car il

se tourna vers madame P***, et d'une voix faible et à moitié étouffée par l'émotion il dit : — Puisse le Dieu qui est au ciel vous bénir, madame ; Dieu vous bénira pour avoir montré tant de bonté à un homme aussi méchant que moi. Je ne le mérite pas, mais vous ne me quitterez pas... vous ne me quitterez pas... ils me tueront si vous me quittez !

— N'ayez aucune crainte, dit la madame, on vous jugera suivant toutes les règles de la justice. Vous n'avez rien à redouter ici.

— Merci, merci ! soupira le commandeur en se soulevant sur un bras et saisissant la main de la dame qu'il essaya d'approcher de ses lèvres.

— Ne parlez pas davantage, dit avec douceur madame P*** ; il vous faut du calme et du repos, ou vous ne vous rétablirez pas.

— Est-ce que je ne me rétablirai pas? Oh ! je ne puis mourir... je ne puis mourir maintenant !

La dame lui répondit quelques paroles consolantes ; puis, après lui avoir donné un narcotique et avoir arrangé son lit de manière à ce qu'il pût y reposer plus à l'aise, elle quitta la chambre avec moi.

Comme nous entrions dans le vestibule, je vis, par la principale porte qui était ouverte, les chevaux harnachés et tout prêts à partir pour le meeting (as-

semblée religieuse) et le colonel se promenant de long en large dans la piazza et fumant un cigare. Il nous aperçut et s'arrêta devant la porte.

— Vous avez donc fait apporter dans ma maison ce misérable bourreau? dit-il à madame P*** d'un ton de mécontentement.

— Comment aurais-je pu faire autrement? Les nègres sont furieux et le tueraient partout ailleurs, répondit la dame avec une certaine assurance personnelle qui montrait qu'elle connaissait l'empire qu'elle exerçait sur le colonel.

— Pourquoi intervenir entre eux et lui? Ne vous a-t-il pas assez insultée pour que vous ne vous en occupiez pas? Pouvez-vous si facilement oublier qu'il vous a reproché de... Il n'acheva pas la phrase, mais ce que j'avais appris la veille de la vieille bonne m'en donna le sens. Le visage et le cou de la quarteronne se couvrirent d'un rouge pourpré, le feu jaillit de ses yeux et elle parut respirer avec peine. Cette émotion, cependant, ne dura qu'un instant, elle dit avec calme : — Permettez-moi de régler cette affaire comme je l'entendrai. Il *vous* a bien servi; vous n'avez rien à lui reprocher que la loi ne puisse punir.

— Vous êtes, morbleu! la femme la plus indéfinissable que j'aie jamais connue, s'écria le colonel

se promenant à grands pas dans la piazza, le sentiment de la colère faisant place sur son visage à un mélange de surprise et d'admiration. En ce moment la conversation fut interrompue par Jim, qui se présenta le chapeau à la main.

— Eh bien ! Jim, qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda son maître.

— Nous avons donné à Sam vingt coups de fouet, madame ; mais il supplie si fort, et prétend qu'il est si fâché, que je lui ai dit que j'irais vous trouver avant de lui en donner d'autres.

— Eh bien ! s'il est fâché de ce qu'il a fait, cela suffit ; mais dites-lui qu'il en aura cinquante une autre fois, dit la dame.

— Quel est ce Sam ? demanda le colonel.

— Le grand Sam, le conducteur, répondit Jim.

— Pourquoi l'a-t-on fouetté ?

— Il m'a dit que *vous* étiez son maître et a voulu absolument fouetter Moyse, dit la dame.

— A-t-il osé se conduire de la sorte ? Qu'on lui en donne cent, Jim, et pas un de moins, cria le colonel furieux.

— Oui, massa, dit Jim en se préparant à sortir.

La dame lança au nègre un regard d'intelligence et secoua la tête sans prononcer un mot, le nègre partit.

— Allons, Alice, il est l'heure du *meeting*, et il faut que je m'arrête chez Sandy en nous y rendant.

— Je pense que je n'irai pas, dit madame P***.

— Vous restez sans doute pour soigner Moyse? dit le colonel avec un rire moqueur.

— Oui, répondit la dame ; il a une blessure grave, l'inflammation est à craindre.

— Eh bien, faites ce que vous voudrez. Venez, monsieur K***, nous irons ensemble, vous verrez quelques gens du pays.

Nous fûmes bientôt prêts. On amena les chevaux à la porte, et comme nous montions en voiture, je vis Jim prendre sa place accoutumée sur le siége.

— Qui s'occupe de Sam ? demanda le colonel.

— Personne, colonel, la madame a dit de le laisser partir.

— Comment as-tu osé me désobéir ? Ne t'avais-je pas dit de lui donner cent coups de fouet ?

— Oui, massa, mais la madame m'a dit autre chose.

— Eh bien, une autre fois tu feras attention à ce que je dirai... entends-tu ? dit son maître.

— Oui, massa, répondit le nègre avec un gros rire, je le fais toujours.

— Tu ne le fais jamais, damné nègre ; il y a longtemps que j'aurais dû te faire fouetter.

Jim ne dit rien, et se mit à rire, en homme qui n'a aucune espèce de crainte. J'appris de lui plus tard qu'il n'avait jamais été fouetté, et que tous les nègres de la plantation obéissaient à la dame lorsque ses ordres étaient en opposition avec ceux du maître, ce qui, du reste, arrivait rarement. Ils savaient que s'ils agissaient autrement le colonel les ferait fouetter.

Comme nous allions au pas, le colonel me dit :

— Eh bien! vous voyez que les gens les meilleurs sont parfois obligés de faire fouetter leurs noirs.

— Oui, j'aurais fait donner à ce drôle cent coups de fouet, au moins. Je crois que cela eût produit un mauvais effet sur les autres si madame P*** ne l'eût pas fait fouetter.

— Mais elle se montre généralement contraire à l'application de ce châtiment. Je ne me rappelle pas qu'elle l'ait ordonné une seule fois depuis dix ans. Et cependant, quoique j'aie la plus mauvaise troupe de nègres du district, ils lui obéissent tous comme des enfants.

— Pourquoi?

— Elle possède une espèce de magnétisme qui oblige tout le monde à l'aimer ; et puis elle les soigne lorsqu'ils sont malades, et fait mille petites choses

pour contribuer à leur bien-être; voilà ce qui les attache à elle. C'est une femme extraordinaire.

— A qui sont ces nègres, colonel? demandai-je, en passant devant une douzaine de noirs qui travaillaient dans le voisinage de la route. Quelques-uns chauffaient un four à goudron, d'autres débitaient en bois à brûler les pins qu'un tourbillon récent avait abattus.

— Ce sont de mes nègres, mais ils travaillent aujourd'hui pour leur compte. Je permets à ceux qui le veulent de travailler le dimanche. Je leur fournis « la matière brute, » et je les paye pour leur travail, comme je le ferais avec un blanc.

— Ne vaudrait-il pas mieux les envoyer écouter le vieux prédicateur; ne pourrait-il pas leur apprendre quelque chose?

— Pas grand'chose; le vieux Pompée ne lit jamais rien que la Bible, et il ne la comprend pas; en outre, on ne peut rien leur enseigner. Il est impossible de faire un sifflet avec une corde de tabac; il est aussi impossible de faire d'un nègre un blanc.

La voiture s'arrêta tout à coup, et nous mîmes la tête à la portière pour en découvrir la cause. La route que nous avions suivie n'était qu'une trouée à travers les pins. Nulle clôture ne la séparait du bois, et comme elle était peu fréquentée, la voie était à

peine visible. En plusieurs endroits le chemin avait une largeur de cent pieds; mais ailleurs, de grands arbres avaient poussé des deux côtés, et laissé à peine le passage d'une seule voiture. Dans une de ces parties étroites, juste en face de nous, avait versé un véhicule de forme étrange, dont on voyait le chargement dispersé sur la route. Nous n'avions pas d'autre alternative que d'attendre qu'on eût débarrassé la route, nous descendîmes tous pour aller en reconnaissance.

Le véhicule, un peu plus grand qu'une charrette de dimension ordinaire, était monté sur des roues qui probablement avaient servi jadis à un camion de Boston, avant de commencer leurs voyages dans l'Empire de la séparation. Sa caisse de planches de pin et ses brancards, deux grossières perches de chêne, étaient évidemment un produit du Sud. Ce n'était ni un cheval, ni un mulet, ni même un crocodile qui y était attelé à l'aide d'un harnais de cordes, avec une bride de construction primitive, c'était une génisse de trois ans.

La clavette de bois de l'essieu avait cédé, et le poids d'une demi-douzaine de barils de térébenthine avait fait perdre l'équilibre à la caisse, dont la charge avait roulé dans toutes les directions.

L'aspect du propriétaire de ce singulier véhicule

était en rapport avec son équipage. Son habit, qui était beaucoup trop court de ceinture et beaucoup trop long des basques, était de tiretaine commune d'un gris rougeâtre; sa culotte, qui ne dépassait pas les genoux, était de la même étoffe. A partir du genou, il se contentait de porter le vêtement qu'on prétend avoir été à la mode dans le Paradis terrestre, avant qu'Adam eût adopté les feuilles de figuier. Son chapeau était orné d'un bord plus large qu'une plate-forme destinée aux orateurs politiques, la couleur de sa peau tenait le milieu entre celle du jus de tabac et celle d'une chandelle de suif.

— Eh bien! colonel, comment cela va-t-il? dit l'étranger, au moment où nous descendions de voiture.

— Très-bien, Édouard ; et vous?

— Assez bien, colonel ; j'ai eu les fièvres dernièrement, joliment fort, mais je suis en bonne voie de guérison.

— Vous êtes là dans une triste position, à ce que je vois. Jim peut-il vous donner un coup de main?

— Ce serait possible. Comment vas-tu, Jim?

— Assez bien, mon vieux. Mais allons, donnez-vous du mouvement ; il faut que nous continuions notre route, dit Jim avec un manque de politesse qui

montrait qu'il regardait le blanc comme étant en somme trop peu de chose pour qu'il le traitât avec beaucoup de cérémonie.

Avec l'aide de Jim, une nouvelle clavette fut bientôt fabriquée, la térébenthine chargée sur la charrette, et le véhicule mis en état de marcher.

— Où transportez-vous votre térébenthine? demanda le colonel.

— Chez Sam Bell, au Boro.

— Combien vous la paye-t-il?

— Eh bien! j'en ai quatre barils de molle et deux de dure. Je pense qu'en somme il me payera trois dollars le baril.

— Tel quel?

— Non, pour deux cent quatre-vingts livres.

— Eh bien! moi je vous en offre deux dollars et demi au poids.

— Je ne puis accepter, colonel; il me faut trois dollars.

— Quoi! vous allez faire soixante milles avec cet attelage, et perdre cinq ou six jours, pour cinquante cents sur six barils, — trois dollars!

— Je n'ai pas de temps à perdre, colonel, mais il me faut trois dollars le baril.

— Cet individu est un échantillon de nos gens du pays, dit le colonel, comme nous remontions en voi-

ture. Vous en verrez encore quelques autres avant notre retour à la plantation.

— Décidément, il fait d'une jeune vache un usage original, observai-je.

— Non ; nous nous servons de la vache comme du bœuf pour le travail. Nos races ne valent rien comme laitières, nous en tirons le meilleur parti possible. Je n'ai jamais eu de lait de vache sur ma plantation.

— Comment ! J'aurais juré qu'il y en avait dans mon café ce matin.

— Je ne vous chargerai pas de m'acheter de l'eau-de-vie, si vous n'avez pas le goût plus fin. C'était du lait de chèvre.

— D'où tirez-vous donc votre beurre ?

— Du Nord. Il y a plus de dix ans que mes agents de New-York m'en envoient.

Nous ne tardâmes pas à arriver chez Sandy, le chasseur de nègres, et nous nous arrêtâmes pour que le colonel pût s'informer de l'état de santé de la famille, des enfants, et des chiens. — Ces derniers étaient les moins nombreux ; mais s'il m'est permis de juger d'après les apparences, ils n'étaient pas les moins estimés.

CHAPITRE VIII

LE CHASSEUR DE NÈGRES.

J'entrai avec mon hôte dans la case du chasseur de nègres. Pour ce qui est de l'aspect extérieur, cette case était un peu supérieure à « Mills House, » que j'ai décrite dans un précédent chapitre ; mais, intérieurement, il eût été difficile de dire si elle ressemblait plus à un chenil qu'à une étable à cochons. On y marchait sur la terre, planchéiée en quelques endroits et parsemée de bûches, d'ustensiles de cuisine sales, et de deux ou trois misérables tabourets. Ajoutez un canapé de sapin, taillé dans une pièce de bois brut avec un dossier plain, un grand braque, deux chiens plus jeunes, et neuf enfants de l'espèce à tête blonde, à demi vêtus. En face de la cheminée, trois lits offraient le coucher à une douzaine d'êtres humains de dimensions assorties, et placés en queue d'aronde avec leurs têtes et leurs pieds alternant. Dans le coin opposé était un petit lit encore plus bas

que les autres, mais dont les matelas plus fins disaient clairement qu'il était la propriété particulière des plus jeunes de la famille. Au milieu de la saleté et du désordre, la tendresse d'une mère pour les plus petits de ses enfants établissait une chambre privilégiée pour un petit individu d'environ quinze mois, couleur safran, non lavé, non peigné et non vêtu, et pour — la chienne « Lady. » Cette dernière, de couleur noisette foncée, tenait du chien d'arrêt et du braque, c'était une des plus belles bêtes que j'eusse jamais vues. Elle avait le cou et la poitrine entourés d'un morceau de ouate, tachée de sang, et exhalant une forte odeur de mauvais whiskey; tout dans son aspect montrait de quel genre terrible avait été sa rencontre avec le commandeur.

Les neuf jeunes démocrates qui étaient nonchalamment étendus dans la chambre dans diverses attitudes, se levèrent à notre entrée, et aprés un bonjour familier adressé au colonel, se pressèrent autour de moi et me considérèrent la bouche béante et les yeux distendus, comme si j'avais été quelque monstre tombé d'une autre sphère. Les deux aînés étaient du genre masculin, comme le prouvaient leurs vêtements, vêtements de seconde main, de l'inévitable gris rougeâtre, beaucoup trop grands

pour eux et usés aux coudes et aux genoux, — quant au sexe des autres, j'étais assez embarrassé de le déterminer, car ils portaient tous une simple robe qui, comme celle de leur mère, descendait du cou aux genoux. Il n'était pas un des habitants de cette case qui pût se glorifier d'être possesseur d'une paire de bas, le père et la mère seuls s'étaient donné le luxe d'une chaussure, gros et forts brodequins de cuir non tanné, de la même couleur que les jambes qui y étaient encaissées.

— Eh bien, Sandy, comment se porte Lady? demanda le colonel en s'approchant du chien blessé.

— Je crois qu'elle est en partance, colonel; le damné Yankee devrait être pendu pour cela.

Cette découverte que le commandeur était un de mes compatriotes me surprit grandement; je n'avais rien remarqué ni dans sa parole ni dans ses manières qui eût pu l'indiquer, mais je me consolai par la réflexion que le Connecticut l'avait vu naître et grandir, car c'est le pays qui a la spécialité de fabriquer pour le marché du Sud tous les articles de mauvais aloi.

— Il sera pendu, le scélérat. Mais êtes-vous sûr que la chienne en mourra.

— Je n'en suis pas sûr, colonel; elle peut se tenir sur ses pattes, et peut-être que la circulation se

maintiendra. Ce serait une perte de cent cinquant dollars.

— Au diable l'argent, je ferai face à cela. Allez la maison demander de l'onguent à madame, ell pourra sauver la chienne.

— J'y cours, colonel, répondit le mangeur d terre glaise, prenant son chapeau à larges bords ac croché à une patère de bois. Nous frayant un chemi à travers les tas d'ordures et la foule d'enfants q encombraient la chambre, le colonel et moi not retournâmes à la voiture.

— Les chiens doivent être rares dans cette contré remarquai-je, au moment où nous reprenions n places.

— Oui, les braques bien dressés sont rares pa tout. Ce chien vaut cent cinquante dollars.

— La chasse aux nègres est donc aujourd'hui u commerce actif?

— Pas plus actif que d'ordinaire. Nous avons to jours plus ou moins de marrons.

— Est-ce que le plus grand nombre se réfug dans les marais?

— Oui, neuf sur dix, quoique de temps en tem quelques-uns partent sur des navires marchands. est presque impossible qu'un nègre étranger se ren d'ici par terre jusqu'aux États libres.

— Alors pourquoi vous autres de la Caroline poussez-vous de telles clameurs à propos de la violation de la loi sur les esclaves fugitifs?

— Par la même raison que les chiens se querellent pour un os. Nous serions malheureux si nous ne pouvions pas gronder contre les Yankees, répondit le colonel en riant.

— Lorsque vous dites *nous*, vous entendez par là les cent quatre-vingt mille riches qui possèdent les cinq sixièmes de vos esclaves[1]?

— Oui, c'est d'eux que je veux parler, et des trois millions de petits blancs, cette vermine ignorante, affamée, paresseuse que vous venez de voir. *Ils* sont la vraie base de notre oligarchie du Sud, comme vous l'appelez, continua mon hôte, toujours en riant.

— Je croyais que les nègres étaient les serfs de votre système féodal?

[1] La statistique ci-dessus est exacte. Ce faible nombre de propriétaires d'esclaves soutient le système de l'esclavage, et a été cause de cette terrible rébellion. Ils sont tous, presque sans exception, rebelles et séparatistes. Nous pourrons couvrir le Sud d'armées, tenir une garnison sur chaque plantation, et ne pas étouffer cette insurrection, à moins que nous ne détruisions la puissance de cette caste. Leur richesse fait leur puissance; cette richesse, ce sont leurs esclaves. Affranchissez les nègres, la rébellion s'en ira par morceaux en un seul jour. Ne le faites pas, elle durera jusqu'au jour du jugement.

La puissance de la classe dominante détruite, et un par-

— Les nègres et les petits blancs en sont les serfs, mais la canaille blanche en est le véritable soutien. Ce sont ses votes qui donnent à la faible minorité des propriétaires d'esclaves toute sa puissance. Vous prétendez que nous gouvernons l'Union. C'est vrai, nous le faisons par les votes de ces gens-là qui sont aussi inférieurs à nos nègres que les nègres le sont à d'honnêtes blancs. Qui donc, en réfléchissant que ce pays a été gouverné pendant cinquante ans par une pareille écume, n'enverra pas au diable les institutions républicaines ?

— Cela ne fait pas l'éloge de *vos* institutions. Un système qui réduit au niveau des esclaves près de la moitié d'une population blanche ne saurait se soutenir dans notre pays. La dernière élection prouve que la puissance de votre canaille blanche n'existe plus.

tage plus égal de la propriété foncière établi dans le Sud on y verra naître un nouvel ordre de choses. Là où maintenant, avec les grandes plantations, pas une acre sur dix n'est cultivée, surgira un système de petites fermes ; le pays tout entier sera livré à la culture. Les six cent mille hommes qui y sont allés pour combattre, verront la fertilité surprenante d'un sol où la semence jetée se métamorphose sans travail en riches moissons, et beaucoup d'entre eux s'y établiront, si l'esclavage est écrasé. Ainsi se trouvera introduit dans le Sud une nouvel élément, élément qui en fera promptement une portion loyale, prospère et *intelligente* de l'Union.

— Oui, c'est un fait. Si les États restaient unis, l'Ouest gouvernerait l'Union. C'est ce que nous voyons, aussi sommes-nous décidés à nous séparer. C'est le seul moyen de garder nos nègres.

— Il faudra que l'Ouest consente à ce projet. Quant à moi, je pense que si vous suivez cette politique, tous vos esclaves seront affranchis.

— Je ne vois pas comment. Quand bien même on parviendrait à nous soumettre, ce qui est impossible, quand bien même on nous retiendrait de force dans l'Union, le gouvernement ne peut pas, d'après la constitution, intervenir dans les États en ce qui touche l'esclavage.

— J'admets cela, mais il peut confisquer la propriété des traîtres. Si ce mouvement continue, vous commettrez contre le gouvernement des actes patents de trahison. Pour se défendre et vous punir, il vous ôtera le moyen de faire le mal à l'avenir.

— Les républicains et les abolitionistes pourraient le faire s'ils en avaient le pouvoir, mais la moitié du Nord est pour nous, et ne se battra pas contre nous.

— Soit; mais si je dirigeais les choses, je saurais vous soumettre sans combat.

— Comment vous y prendriez-vous? En prêchant l'abolition là où les nègres eux-mêmes vous houspil-

leraient. Il n'y a pas dans toute la Caroline du S
un esclave qui ne fusillât immédiatement Garris
ou Greeley.

— C'est possible, parce que vous les tenez d
l'ignorance. Fondez une école gratuite sur chaq
chemin de traverse, et instruisez les petits blan
que deviendra l'esclavage? Si ces gens-là étai
au niveau des fermiers de la Nouvelle-Angleter
l'esclavage durerait-il une heure? Les petits bla
ne verraient-ils pas qu'il est un obstacle à leur p
grès et ne l'écraseraient-ils pas sous leurs v
comme un fléau?

— Oui, cela se pourrait; mais il n'y a pas d'éc
sur nos chemins de traverse, et, Dieu merci, c
génération n'en verra pas.

— Tant pis; mais ce qui ne peut demeu
florissant dans le voisinage d'une école ne saur
selon le cours ordinaire des choses, dépasser
siècle. Sa fin ne doit pas tarder.

— Je ne crains rien pour l'avenir de l'esclava
si le Sud sort de l'Union.

— En d'autres termes, vous exclurez de chez v
écoles et science, pour conserver l'esclavage.
abolitionistes prétendent que c'est un reste de
barbarie, et vous avouez qu'il ne saurait exister
l'on répand l'instruction chez le peuple.

— Évidemment. Si Sandy, par exemple, savait qu'il est autant que moi, et il le sentirait s'il était instruit, pensez-vous qu'il voterait comme je le lui dirais, qu'il irait partout où bon me semblerait et qu'il se contenterait de vivre de mes charités? Non, monsieur! instruisez un homme, et, quelque pauvre qu'il soit, il agira par lui-même.

— Les écoles gratuites détruiraient donc l'esclavage?

— Oui certes. Le petit nombre ne saurait gouverner là où le grand nombre connaît ses droits. Si les petits blancs étaient persuadés que l'esclavage fait leur pauvreté, ne tomberait-il pas bientôt sous leurs votes? Mais le Sud et le monde lui-même sont encore bien loin de là. Lorsque nous y serons arrivés, nous n'aurons plus besoin ni de lois, ni d'esclavage, le millenium sera venu.

— Je suis enchanté que vous pensiez qu'il n'y aura pas d'esclavage pendant le millenium, repris-je en riant; mais comment se fait-il que vous souteniez que le nègre est par sa nature inférieur au blanc, tout en admettant que la canaille blanche est bien au-dessous des esclaves noirs?

— Toute la différence est dans l'instruction. Nous instruisons suffisamment le nègre pour qu'il puisse nous être utile; mais le petit blanc ne sait rien; il

ne sait ni lire ni écrire, et ce n'est pas tout; il n'a été habitué à aucune occupation utile. Ce Sandy, qui est un véritable échantillon de sa classe, vit comme l'Indien, de chasse, de pêche et de vol, avec intermèdes de chasse aux nègres. Toute sa fortune se compose de deux chiens courants et de leurs petits; sa maison, et même la mangeoire de bois qui sert aux repas de ses malheureux enfants, m'appartiennent. S'il n'attrapait pas un fugitif une fois en passant, il ne verrait pas un dollar dans toute une année.

— Il vous faut alors soutenir cet homme et sa famille ?

— Oui ; ce que je ne lui donne pas, il me le vole ; une demi-douzaine d'autres me pillent de la même manière.

— Pourquoi ne les faites-vous pas travailler ?

— On ne peut pas les faire travailler. J'en ai loué de temps en temps, espérant en faire quelque chose, mais jamais je n'ai pu en faire travailler un plus d'une demi-journée. Il est dans leur nature de flâner et de voler.

— Pourquoi alors les conserver autour de vous ?

— Leur présence est utile pour maintenir les noirs dans la subordination ; ils me rapportent ce qu'ils me coûtent, puisque je dirige leurs votes.

— On prétend que les nègres sont parfaitement contents?

— Je ne prétends pas cela; je soutiens seulement qu'ils ne sont pas faits pour la liberté. Je pourrais citer cent exemples où la liberté a été leur perte.

— Je n'en connais pas un seul. Il me semble étrange qu'un homme qui peut en faire vivre un autre ne puisse pas en faire autant quand il s'agit de lui-même.

— Oh! non, ce n'est nullement étrange. L'esclave a des bras, et lorsque son maître lui prête un cerveau, il travaille passablement; mais pour subvenir à ses besoins il lui faut des bras et un cerveau, et il n'a que des bras. Je vais vous citer un exemple: A Wilmington, dans la Caroline du Nord, vivait, il y a quelques années, un nègre nommé Jack Campbell. Il était esclave, et avant que la rivière fût assez creusée pour que les forts navires pussent arriver jusqu'à la ville, il travaillait à débarquer une partie des cargaisons sur les quais. Il payait son temps à son maître et travaillait à son compte. Tout le monde le connaissait, il jouissait d'une telle réputation de probité, de sobriété et d'exactitude, que sa parole était considérée par les négociants comme aussi bonne que celle du premier commerçant de la place. Eh bien, la femme et les enfants de Jack étaient

libres, et il finit par se mettre dans la tête d'être libre aussi. Il s'arrangea avec son maître pour acheter sa liberté dans un temps donné, moyennant une somme de huit cents dollars; il devait déposer ses gains entre les mains d'un certain négociant jusqu'à ce qu'il eût amassé la somme convenue. Au bout de trois ans il avait presque mis de côté sept cents dollars, lorsque son maître fit faillite. Comme l'esclave n'a pas le droit de propriété, les gains de Jack appartenaient, en vertu de la loi, à son maître, ils furent saisis par les créanciers du Nord. Pesez bien ces mots : *créanciers du Nord*. Jack aussi fut vendu. Son nouveau maître consentit également à ce qu'il se rachetât au taux fixé. Rien ne pouvait le décourager; il recommença à travailler. Nuit et jour il était à l'ouvrage, tout le monde était surpris de voir tant d'énergie et de persévérance chez un nègre. Enfin, après quatre autres années de fatigue, il atteignit son but et reçut son acte d'affranchissement. Il avait travaillé sept ans pour obtenir sa liberté; aussi longtemps que Jacob pour obtenir Rachel, et, comme le vieux patriarche, il avait fini par voir son espérance trompée. J'étais présent lorsqu'il reçut l'acte de son affranchissement des mains de son maître, un M. William H. Lippitt, qui réside encore à Wilmington. Jamais je n'oublierai l'extase,

la folie qu'il montra dans cette occasion. Il chantait, il dansait, il riait, il pleurait; la chose alla si loin que ma conscience me reprocha de garder mes nègres, lorsque la liberté pouvait les rendre si heureux. Eh bien, il partit ce jour-là et traita quelques amis; puis, pendant trois jours, il resta couché dans le ruisseau, sourd aux prières de sa femme et de ses enfants. Il protestait qu'il était libre avec force jurements, et qu'il ferait ce que bon lui semblerait. Il avait été auparavant membre actif de son église, mais une fois sa liberté obtenue, il renonça à sa congrégation, et passa ses dimanches et ses soirées au cabaret. Il négligea son travail, il perdit la confiance publique, il déclina par degrés, et finit, au bout de cinq ans, par descendre misérablement au tombeau. Tel fut l'effet que la liberté produisit sur lui, cet effet serait le même pour tous ceux de sa race.

— Il est clair, répliquai-je, qu'il n'a pu porter le poids de la liberté, mais cela ne prouve pas qu'il ne l'eût pas enduré s'il n'eût jamais été esclave. Sa joie exagérée en obtenant son affranchissement, après tant et de si longs efforts pour y parvenir, a été la cause de ses excès et de sa perte. Selon vous, ni le noir ni le petit blanc n'ont la capacité de subvenir à leurs besoins. Le Tout-Puissant vous a, par consé-

quent, imposé un triple fardeau ; vous avez non-seulement à pourvoir à vos propres besoins et à ceux d vos enfants, mais encore à ceux des deux races qu vous sont inférieures, celle des noirs et celle de mangeurs de terre glaise.

— C'est un fait incontestable, j'ai souvent pens que je changerais volontiers de place avec mon domestique Jim, si ce n'était l'odeur et la couleur.

Le colonel fit cette dernière remarque d'un ai demi-sérieux, demi-comique ; à ce moment, la voitur s'arrêta, et Jim, ouvrant la portière, dit :

— Nous sommes arrivés, massa, et on fait la prière

CHAPITRE IX

L'ÉGLISE DE CAMPAGNE.

Si nous n'eussions pas été absorbés dans notre conversation, nous nous serions aperçus, avant notre arrivée à la porte de l'église, que le service était commencé, car le prédicateur criait de toute la force de ses poumons. Il croyait, évidemment, ou que le Seigneur était bien loin, ou qu'il était sourd. Ne voulant pas troubler la congrégation dans ses dévotions, nous flânâmes devant la porte jusqu'à ce que la prière fût terminée: j'en profitai pour jeter un coup d'œil autour de moi.

La « maison d'assemblée, » construite de grosses pièces de bois non équarries, était de la hauteur d'un étage et demi, et assez grande pour que deux cents personnes pussent y être assises à l'aise. Elle était couverte en bardeaux, avec un toit en saillie de quatre pieds; son pignon, formant façade, était surmonté d'une tour. La tour était construite de pièces de bois, et contenait une cloche pour « appeler à la

maison de prière ceux qui sont égarés, » quoique, malheureusement, tous ceux qui se trouvent dans cette condition dans les environs habitassent hors de la portée de sa voix. L'édifice était situé dans un carrefour à distance égale de deux petits hameaux, tous deux ayant une population trop faible pour supporter seuls les frais d'une église et d'un pasteur. On avait éclairci les arbres du voisinage, de manière que les voitures pussent s'avancer sous bois et trouver sous les branches un abri contre la pluie et le soleil. Vingt véhicules de tout genre et de toutes formes, depuis le magnifique barouche du colonel jusqu'à la grossière charrette tirée par un unique quadrupède bicorne, remplissaient la clairière. Il y avait, dans tout ce qui m'entourait, une simplicité rustique qui me charmait. La rude architecture de l'église, les grands et vieux pins qui de tous côtés la dominaient de la magnificence de leur feuillage, la douce brise qui faisait entendre un hymne du matin dans les bois ondoyants et verts, tout élevait l'âme vers Celui dont la demeure est l'éternité, mais qui daigne visiter les enfants des hommes.

Le prédicateur écorchait un des psaumes de Watt lorsque nous entrâmes dans l'église; mais il s'arrêta tout à coup en nous apercevant, et, nous faisant un

profond salut, attendit que nous fussions assis. Cet acte et l'air flatteur dont il l'accompagna me dégoûtèrent; aussi, me retournant vers le colonel, je lui dis en riant :

— Est-ce que la chevalerie exige tant d'obséquiosité de la part du clergé de campagne? Est-ce avec des saluts que vous entendez être conduits au ciel?

Le colonel me répondit à voix basse, mais assez haut, selon moi, pour que le prédicateur pût l'entendre, car nous étions près de lui :

— C'est un Yankee renégat, ce qu'il y a de plus vil au monde.

Je me tus, et je me joignis au service aussi sérieusement que les étranges exercices gymnastiques du prédicateur pouvaient me le permettre; car il était tout aussi grotesque que le clown d'un cirque.

A l'exception du banc fermé du colonel, et de quelques autres dans le voisinage de la chaire, tous les siéges étaient de grossières banquettes sans dossier, et si rapprochées que les genoux de ceux qui les occupaient se trouvaient fort gênés. L'église était pleine, et l'assemblée attentive. Toutes les classes y étaient représentées; le domestique noir près de la porte, le petit blanc un peu plus haut, le petit fermier qui récolte la térébenthine encore un peu plus haut, et le riche planteur, de la classe à laquelle ap-

partenait le colonel, sur « les siéges les plus él
de la synagogue, » et très-rapproché du prédi
teur.

« L'homme de la prière » était grand, maigr
décharné, à formes angulaires, avec un visage min
effilé et taillé en lame de couteau, de petits yeux
foncés, et une longue chevelure flottante, rejetée
arrière et retombant sur le collet d'un habit n
râpé. Il ressemblait à un épouvantail en ruine.
face pâle et blême, sa voix fêlée et poussive, étai
en étrange et comique harmonie avec son disco
Son texte était : « Parlez aux enfants d'Israël,
qu'ils marchent en avant. » Et appelant la réuni
mélée de petits blancs et de petits planteurs qu
avait devant lui : « le peuple choisi de Dieu, »
l'engageait à entrer dans la voie insensée que l'Ét
avait prise. C'était une harangue politique, un véri-
table discours d'orateur en plein vent; mais ses fré-
quentes allusions aux auditeurs comme enfants lé-
gitimes d'Abraham, et véritables héritiers de toute
les promesses, me frappèrent comme étant dépla-
cées dans un district rural de la Caroline du Sud
quelque justes qu'elles eussent pu être dans un
des grandes villes où l'auditoire est composé de né-
gociants et de commerçants, qui presque tous son
des Juifs.

Le service fini, l'assemblée sortit lentement de glise. Des groupes s'étaient formés devant « la ison de réunion, » et avaient engagé une discusn générale sur les affaires du jour, lorsque le onel et moi parûmes à la porte. Ceux qui appartaient à la classe la plus élevée accueillirent mon te avec beaucoup de cordialité; mais je remarquai e les petits planteurs, qui formaient la majorité recevaient avec une froideur marquée. Ces gensétaient « ceux du comté du Nord, » pour lesquels commandeur avait demandé la pendaison. Si ce st que leurs vêtements étaient plus étranges et s mal faits, et que leurs visages en général aient moins de finesse, ils ne différaient pas beauup extérieurement de nos citoyens campagnards l'on peut voir réunis par un beau dimanche devant portes d'une église de village dans la Nouvellengleterre.

Un d'eux qui, appuyé contre un arbre, allumait anquillement sa pipe, était un beau type de ceux ui composaient les groupes, et comme il joua un rôle dans la scène qui suivit, je vais en faire le portrait. Il était grand et mince, de formes nerveuses et thlétiques, avec un dandinement gauche dans la démarche. Ses cheveux, qu'il portait presque aussi ongs qu'une femme, étaient gros et noirs; son

visage fortement marqué était de la même couleur que deux petits ruisseaux de jus de tabac qui s'échappaient des coins de sa bouche. Il y avait dans ses manières une aisance et un calme, et dans toute sa personne une insouciance et un sans-gêne, qui prouvaient qu'il avait mesuré ses forces, et qu'il était habitué à traiter cavalièrement le monde. Il portait un habit de drap fin dont la coupe n'était plus à la mode depuis bien des années, mais son gilet et son pantalon de la grosse étoffe rougeâtre indigène, étaient larges et mal faits, comme si leur propriétaire ne s'occupait pas de pareilles bagatelles. Son chapeau, aussi laid que celui d'Horace Greeley, était à larges bords, et retombait sur sa figure comme une tente sur une devanture de boutique. Comme je m'approchais de lui, il me tendit la main avec un agréable : — Comment vous portez-vous, étranger?

— Très-bien, répondis-je, en lui serrant la main; et vous, comment vous portez-vous?

— Parfaitement, parfaitement bien, merci. Vous êtes ..... Il fut arrêté dans le reste de sa phrase par une joyeuse exclamation de Jim, qui, monté sur le siége de la voiture qu'on avait placée dans la clairière en face de la maison de réunion, agitait au-dessus de sa tête un journal ouvert, et criait en apercevant le colonel :

— De grandes nouvelles, massa, de grandes nouvelles de Charleston !

Tandis que nous étions à l'église, le noir, était allé au bureau de poste, à environ quatre milles de là, pour y prendre le courrier du colonel, qui se composait de lettres de ses agents de New-York et de Charleston, du *Courrier* et du *Mercure* de Charleston et du *Journal du Commerce* de New-York. Cette dernière feuille, à l'époque dont nous nous occupons, était très-répandue dans le Sud, sa piété et sa politique étant alors calculées avec une précision mathématique pour les latitudes séparatistes.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Jim ? lui cria son maître.

Le noir avait d'une manière ou d'autre appris à lire ; mais, tenant le journal loin de lui, et prenant une attitude théâtrale, il cria en faisant de grands gestes :

— Massa, messieurs et mesdames, le vieux fort devant Charleston a été évacué par le major Anderson et les soldats ; ils sont partis dans l'obscurité de la nuit et se sont rendus à Sumter, où on ne peut pas les prendre ; le gouverneur a fait une proclamation engageant tous ceux qui n'aiment pas les Yankees abolitionistes à les chasser ; et le journal dit que des masses de soldats sont venues de Géorgie

et d'Alabama et des confins du Sud, pour les aider. Voici ce que dit le *Courrier*, continua-t-il, en agitant le journal :

— Descends, damné nègre, dit le colonel, en riant et en montant sur le siége à côté de lui.

Le colonel lut alors le journal aux personnes réunies. Son auditoire accueillit les nouvelles avec une grande variété de manifestations; la majorité, suivant moi, les accueillait comme moi, avec un sincère regret.

— C'est maintenant le moment de soutenir l'État, mes amis, dit mon hôte en finissant sa lecture. J'espère que tous ceux qui sont ici présents sont prêts à remplir leur devoir envers la vieille Caroline du Sud.

— Oui, monsieur! si elle remplit son devoir envers l'Union. Nous marcherons à la mort pour elle tant qu'elle sera dans son droit, mais autrement nous ne ferons point un pas, dit l'indigène aux longues jambes, dont j'ai déjà fait faire la connaissance au lecteur.

— Et qu'avez-vous à dire de la Caroline du Sud? que *vous* doit-elle? demanda le colonel, lançant à celui qui avait parlé un regard plein de fierté et de colère.

— Beaucoup plus qu'elle ne pourra me payer, si

vous autres, maudits aristocrates, la précipitez en enfer comme vous le faites. Elle me doit, à moi et à dix nègres tels que vous en avez rarement vu, des moyens d'existence ; nous avons à travailler dur pour les obtenir d'elle *aujourd'hui*, sans parler de l'avenir.

— Ne me parle pas, chien impudent, dit mon hôte, tournant le dos à son voisin, et dirigeant son attention vers le reste de la réunion.

— Colonel, répondit l'indigène, si vous voulez descendre, et jeter de côté votre ferraille à poudre, je vous donnerai la plus jolie volée que vous ayez jamais reçue.

Le colonel ne tint aucun compte de ces paroles; celui qui venait de parler monta sur les marches de l'église et harangua les indigènes dans une suite de déclamations grossières et passionnées, où mon hôte, les aristocrates et les séparatistes avaient à peu près la même part d'injures. Voyant que l'indigène qui, à ce qu'il paraît, était très-populaire comme orateur en plein vent, entraînait son auditoire, le colonel descendit du siége, et, me faisant signe de le suivre, monta en voiture. Puis tournant les chevaux vers la maison, nous partîmes bon train.

— Ce gaillard-là ne m'a pas l'air d'être très-partisan de la séparation, colonel, remarquai-je après quelques instants.

— Non, répondit-il, c'est un vantard de la Caroline du Nord, l'un des plus laids échantillons de l'humanité que l'on puisse rencontrer. Il y en a autant que de puces dans cette partie de l'État, et presque tous sont des traîtres.

— Traîtres envers l'État, mais fidèles à l'Union. Autant que je puis en juger, il en est de même des classes moyennes dans tout le Sud.

— Cela peut être, mais elles marchent généralement avec nous, et je pense qu'elles le feront maintenant que le grand moment approche. Les commerçants et les ouvriers des villes le feront certainement; il n'y a que ces planteurs demi-indépendants qui restent toujours en arrière. A propos, continua mon hôte en riant, que pensez-vous du sermon?

— Je l'ai trouvé assez faible. J'aurais préféré la harangue en plein air, si l'on ne s'y était pas laissé aller à trop de personnalités contre vous.

— Certes, elle était la meilleure des deux, répondit-il en riant; mais le pauvre vieux diable ne peut pas donner grand'chose de bon, il n'est pas assez payé.

— Combien lui donne-t-on donc?

— Seulement cent dollars.

— C'est bien peu de chose. Comment peut-il vivre?

— Il instruit la fille de mon voisin, le capitaine Zandall, qui croit aux prières, et lui donne sa table. Zandall pense que c'est assez, le reste de la paroisse n'est pas en état de le payer, et moi *je ne le veux pas*.

— Pourquoi ne le voulez-vous pas?

— Parce que c'est un vieil hypocrite. Il croit de tout son cœur à l'Union, à ce que prétend Zandall qui est sincère unioniste, et cependant il ne me voit jamais à l'église sans prêcher un fougueux sermon séparatiste.

— Il veut vous maintenir dans la foi, répliquai-je.

Nous fîmes encore quelques milles sur une route sablonneuse, et puis nous arrivâmes à l'habitation, où le dîner nous attendait. Ayant rencontré sur la porte massa Tommy qui était resté à la maison avec sa mère, le colonel lui demanda des nouvelles du commandeur.

— Il paraît assez bien, monsieur; je crois que ma mère est sa dupe.

— Je le parierais, Tommy; mais toi et moi nous ne serons pas ses dupes, mon garçon, dit son père en lui donnant avec affection une tape sur le dos.

Après le dîner, j'allai avec mon hôte à la chambre du blessé. Sa tête était entourée d'un appareil, et il faisait entendre des plaintes propres à exciter la

pitié, comme s'il eût éprouvé une grande souffrance; mais je pensai que le teint de son visage était trop frais pour être naturel chez un homme qui avait perdu tant de sang, et avait été aussi grièvement blessé qu'il affectait de l'avoir été.

Le colonel fit part de nos soupçons à madame P***, et proposa qu'on lui mît les fers.

— Ne faites pas cela ; ce serait de la barbarie, dit la dame; ce teint est l'effet de la fièvre. Si vous craignez qu'il ait l'intention de fuir, faites-le garder.

Le colonel consentit à cet arrangement, mais avec une répugnance marquée, et puis il se retira dans sa chambre pour faire la sieste, pendant que j'allumais un cigare et que je me rendais au quartier des nègres.

Après avoir traversé les bois et être arrivé au lieu où j'avais été témoin des plaisirs du matin, je trouvai une centaine de noirs réunis autour de Jim, sur la petite place qui faisait face à la case de la vieille Lucie. Il venait évidemment de leur annoncer les nouvelles. S'arrêtant à mon approche, il s'écria :

— Voici massa K***, il vous dira que je vous dis la vérité. Puis, se tournant vers moi, il me dit : — Massa, ces noirs prétendent que massa Anderson est un abolitioniste, et qu'il n'y a que les abolitionistes qui

se battent pour l'Union; est-ce vrai, monsieur?

— Je ne le pense pas, Jim; je crois que le Nord tout entier se battrait pour l'Union si c'était nécessaire.

— Est-ce vrai, massa? demandèrent avec empressement une douzaine de noirs; est-ce qu'il y a beaucoup de gens dans le Nord, plus qu'ici?

— Oui, sots que vous êtes, ne vous l'ai-je pas dit? ajouta Jim, comme j'hésitais à répondre, ne me souciant pas de prêcher, en l'absence du colonel, la trahison à ses esclaves. Ne vous ai-je pas dit, continua-t-il, que dans la grande ville de New-York il y a plus de gens que dans toute la Caroline? J'y suis allé, je le sais; et massa K*** vous dira que la plupart plaignent beaucoup le noir.

— Non, il ne le dira pas, répliquai-je, et de plus, Jim, tu ne devrais pas parler ainsi devant moi; je pourrais tout dire à ton maître.

— Vous ne le ferez pas; je sais que vous ne le ferez pas, massa. Scipion nous a dit qu'il *vous* confierait même sa vie.

— C'est possible; c'est vrai que je ne voudrais pas te faire de mal. En disant ces mots, je me retirai, quoique ma curiosité grandement excitée eût bien voulu en entendre davantage.

J'entrai dans les bois, et au bout d'une demi-

heure j'étais près d'une des distilleries de térébenthine. M'asseyant sur un baril de résine, j'achevai tranquillement mon cigare, et j'étais sur le point d'en allumer un autre, lorsque Jim parut.

— Je vous demande pardon, massa, dit le nègre en s'inclinant, je voudrais vous demander une ou deux choses, si vous le permettez. Croyez-vous qu'ils se battront à Charleston?

— Oui, à en juger par le ton des journaux de Charleston que tu as lus aujourd'hui, je crois qu'ils se battront.

— Et croyez-vous que le reste du Sud se joigne à la Caroline du Sud, si elle commence?

— Oui, Jim, je suis porté à le croire.

— Je vous ai entendu dire à massa que s'il y avait la guerre, elle affranchirait tous les nègres, le croyez-vous, monsieur?

— Tu m'as entendu dire cela; comment l'as-tu entendu? m'écriai-je tout surpris.

— La glace du devant de la voiture était baissée, j'ai entendu tout ce que vous avez dit.

— Tu l'avais baissée exprès?

— C'est possible, massa. A quoi sert d'avoir des oreilles, si ce n'est pour écouter?

— Pas à grand'chose, je pense; et tu as dit aux autres nègres tout ce que tu avais entendu?

— Je le crois, massa, dit le noir d'un air très-réservé.

— Voilà l'avantage d'avoir une langue, n'est-ce pas? répondis-je en riant.

— Précisément, massa.

— Eh bien, Jim, je pense que les esclaves finiront par être affranchis ; mais cela coûtera aux blancs plus de sang que ne valent tous les nègres du monde. Crois-tu que les noirs combattraient pour conquérir leur liberté ?

— Combattre ! monsieur, s'écria le nègre, se redressant de toute sa hauteur, pendant que son visage perdait son air de bonté naturelle, pour prendre une expression qui le faisait ressembler à un démon incarné ; *combattre*, monsieur ; que l'occasion se présente, et vous verrez !

— Quoi ! êtes-vous mécontents? Tu as été dans le Nord, tu sais que les noirs sont plus heureux que la majorité des pauvres ouvriers que tu as vus dans cette contrée.

— Vous me dites cela à *moi*, massa ; vous ne le dites pas au *colonel*. Nous ne sommes pas aussi heureux que le pauvre du Nord ! Vous le savez bien, monsieur. Il a sa femme et ses enfants, et son foyer. Qu'avons-nous, monsieur? Pas de femme, pas d'enfants, pas de foyer ; tout appar-

tient au blanc. Croyez-vous que nous ne nous battrions pas pour être libres? Il serra les dents, son visage reprit l'expression qu'il avait quelques instants auparavant.

— Allons, Jim, cela peut être vrai de tes frères, mais ne s'applique pas à toi. Ton maître est plein d'indulgence et de bonté pour toi.

— Il est bon pour moi, monsieur, et il doit l'être, dit le nègre, ses yeux reprenant leur expression sauvage. Il hésita; puis s'avançant d'un pas, il se plaça face à face avec moi, et murmura ces mots, chaque syllabe semblant tirée du fond de son cœur : Je vous dis qu'il doit l'être, monsieur, *car je suis le fils de son propre père !*

— Son frère ! m'écriai-je en me levant avec stupéfaction. C'est impossible !

— C'est vrai, monsieur, aussi vrai qu'il y a un enfer! Son père eut des relations avec ma mère; quand il en fut las, il la vendit dans le Sud. *J'étais alors même trop jeune pour la connaître !*

— C'est horrible, par trop horrible! dis-je.

— C'est l'esclavage, monsieur! Ne devons-nous pas être contents? reprit le nègre avec un affreux sourire. Puis tirant de sa poche un grand couteau à ressort, il le brandit au-dessus de sa tête et ajouta : — Si j'avais ici toute la race blanche, sous ce couteau,

je leur arracherais la vie à tous, — d'un seul coup, — pour être *libre!*

— Cependant tu as refusé de t'enfuir lorsque, dans le Nord, les abolitionistes t'y exhortaient. Pourquoi n'es-tu pas parti?

— Parce que j'avais promis, massa.

— Promis au colonel, avant de partir?

— Non, monsieur; il ne m'a jamais rien demandé; mais je ne peux vous en dire davantage. Peut-être que Scipion le fera, si vous le lui demandez.

— Je comprends; tu fais partie de cette ligue dont Scipion est un des chefs. Tu te mettras dans l'embarras, repris-je d'un ton vif et décidé qui le fit tressaillir.

— Vous avez dit cela à Scipion, monsieur; que vous a-t-il répondu?

— Qu'il ne tenait pas à la vie.

— Je n'y tiens pas davantage, monsieur, dit le nègre tournant sur son talon avec un geste plein de fierté et presque de défi, et se préparant à sortir.

— Un moment, Jim. Tu es imprudent; ne dis jamais ces choses-là à personne; promets-le-moi.

— Vous êtes bien bon, massa, bien bon. Scipion prétend que vous êtes discret, il ne se trompe jamais. Je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit; mais ces nouvelles, monsieur, je ne sais comment, ont fait

monter tout cela là (posant sa main sur sa poitrine), il fallait que cela sortît.

Comme il parlait, ses yeux se remplirent de larmes; puis, sans ajouter un mot, il disparut au milieu des arbres.

J'étais étourdi par cette étrange révélation; mais plus j'y réfléchissais, plus la chose me semblait probable. Je me rappelai qu'il y avait entre le colonel et le nègre une certaine ressemblance à laquelle je n'avais pas fait attention. Quoique l'un fût un homme bien élevé du Sud, fier de son ancienne race, et l'autre un pauvre esclave africain, ils avaient, tous deux, certains caractères qui indiquaient une commune origine. La ressemblance n'était pas dans les traits, car le visage de Jim était un échantillon des plus vrais du type nègre; sa peau était d'une teinte si foncée qu'il paraissait impossible qu'il pût être le fils d'un blanc (j'appris plus tard que sa mère était une noire de la couleur la plus prononcée); c'était dans les formes, dans l'aspect général que cette ressemblance existait. Ils avaient le même corps, ferme et musculeux, la même démarche, noble et élastique, le même mélange extraordinaire de bonté, d'aisance et de dignité, auquel j'ai déjà fait allusion comme caractérisant le colonel. Dans le transport de colère sauvage qui avait ac-

compagné la révélation que le nègre m'avait faite, j'avais reconnu le caractère fier et impétueux de mon hôte.

Étrange destinée ! Deux frères, l'un, le propriétaire de trois cents esclaves et le personnage le plus important de son district ; l'autre, un esclave, et si pauvre que tout le pain qu'il mangeait et les vêtements qu'il portait appartenaient à autrui !

Je passai le reste de l'après-midi dans ma chambre, et ne me retrouvai avec mon hôte qu'à l'heure du thé. Jim occupait sa place accoutumée, derrière la chaise du colonel, qui était plus gai qu'à l'ordinaire, bien que je crusse m'apercevoir que madame P*** paraissait triste et distraite.

Dans la conversation, à laquelle le colonel et moi prîmes principalement part, on s'occupa de mille sujets ; mais vers la fin du repas la dame m'adressant la parole me dit :

— On enterre ce soir Sam et le jeune Junius ; si vous n'avez jamais vu les funérailles d'un nègre, peut-être vous conviendrait-il d'assister à cet enterrement ?

— Je serai trop heureux de vous accompagner, madame, si vous y allez, répondis-je.

— Merci, dit la dame.

— Bah ! Alice, vous n'irez pas dans les bois par une soirée si froide? dit le colonel.

— Si ; je pense que c'est un devoir. Nos gens s'y attendent.

CHAPITRE X

L'ENTERREMENT DES NÈGRES.

Il faisait déjà nuit lorsque nous partîmes pour le cimetière. La lune s'était levée, mais les nuages qui s'étaient amoncelés au coucher du soleil en couvraient le disque et répandaient rapidement leur ombre noire et épaisse sur les cases de nègres. Près de deux fosses nouvellement creusées étaient rassemblés environ deux cents hommes et femmes aussi noirs que la nuit qui les enveloppait. Lorsque nous entrâmes dans le cercle, le vieux prédicateur nous montra des siéges qui avaient été réservés pour nous; la foule noire se recula de quelques pas, comme si, en face même de la mort, elle n'oubliait pas la différence qui existait entre sa race et la nôtre.

Dispersées çà et là au milieu des arbres, des torches de pin jetaient une lumière étrange sur cette réunion de tombeaux, montrant les longues bières de grossier sapin qui contenaient les restes des deux

nègres, et éclairant trente ou quarante tertres rougeâtres sous lesquels dormaient les noirs qui les avaient devancés.

Les simples planches placées à la tête de ces humbles fosses n'étalaient pas une fausse biographie ou une poésie insipide.

SAM, AGÉ DE 22 ANS ; — POMPÉE ;
ÉLIZA DE JAKE ; — MÈRE SUSANNE ;
TOM DE LA MÈRE LUCIE ; — JOSEPH ;

et d'autres inscriptions du même genre, gravées en grossiers caractères sur les planches brutes, voilà toutes les annales qu'on avait inscrites dans ce triste lieu. Ses rudes habitants avaient disparu sans laisser de trace ; leur naissance, leur âge, leur vie, tout était inconnu... inconnu, mais non pas oublié ! Ne sont-ils pas écrits là-haut dans le livre de *son* souvenir... et lorsqu'*il* comptera ses joyaux, quelques-uns d'entre eux ne pourront-ils pas se trouver là ?

Le costume grotesque, les regards tout à la fois tristes et sérieux des noirs, la lueur rouge et vacillante du pin enflammé, les surfaces blanches des arbres incisés, brillant dans les ténèbres comme autant de spectres couverts de leurs linceuls et réunis pour un carnaval de morts, tout cela formait une scène étrange, bizarre ; la plus étrange et la plus bizarre que j'eusse jamais vue.

Les couvercles des grossiers cercueils n'étaient pas encore cloués, et lorsque nous arrivâmes, les noirs, l'un après l'autre, venaient regarder une dernière fois le visage des morts. Bientôt, Junius, tenant par la main sa femme en pleurs, s'approcha de la plus petite des deux bières qui contenait tout ce qui restait de leur premier-né. La mère, s'agenouillant, baisa, à plusieurs reprises, les lèvres glacées de son enfant. A ses sanglots on eût dit que son cœur allait se briser ; le corps vigoureux du père éprouva une secousse convulsive lorsqu'il voulut réprimer l'immense douleur qui l'étouffait, et qu'il s'éloigna de son fils pour toujours. Ce fut à ce moment que le vieux Pompée dit :

— Ne t'afflige pas, Junius, il est là où les méchants cessent de tourmenter ; là, où ceux qui sont fatigués se reposent.

— Je le sais, je le sais, père ; je sais que le Seigneur a été très-bon de le prendre ; mais pourquoi a-t-il pris l'enfant et laissé le vieillard ?

— Le petit plant qui pousse à l'ombre peut mourir pendant qu'il est jeune ; le grand arbre qui pousse au soleil doit vivre jusqu'à ce qu'il tombe en pourriture.

Ces paroles étaient la seule goutte qui manquât pour faire déborder l'immense douleur dont le cœur

du nègre était gonflé. Poussant un cri lugubre, il serra sa femme dans ses bras et fondit en larmes.

— Venez, maintenant, mes enfants, dit le vieux prédicateur en s'agenouillant, prions.

Toute l'assemblée s'agenouilla sur la terre glacée pendant que le vieillard priait, et jamais prière plus sincère, plus touchante ne s'éleva des lèvres de l'homme vers ce Dieu « qui a fait du même sang toutes les nations qui habitent la face de la terre. » Quoique couvert de haillons et dans un âge plein de faiblesse, à la merci d'un maître cruel, ce vieil esclave était plus riche que ce maître. Sa foi simple qui, perçait les ténèbres, et voyait la lumière du jour inconnu, avait plus de prix que toute la richesse et toute la gloire du monde. Je ne sais pourquoi, mais comme je regardais à la lueur faible et rougeâtre qui tombait sur ce corps courbé, et entourait d'une étrange auréole ce visage levé vers le Seigneur, je songeai à Étienne regardant les cieux et les voyant ouverts avec « le fils de l'Homme assis à la droite du trône de Dieu. »

Le vieux prédicateur, qui était à genoux, se releva ; puis, se tournant lentement vers la foule noire qui l'entourait, il dit :

— Mes chers frères et mes chères sœurs, le Seigneur a dit que « la poussière retournerait à la terre,

d'où elle est venue, et l'esprit à Celui qui le donna, » et maintenant, suivant ce texte, nous allons, mes amis, mettre cette poussière (montrant les deux cercueils) dans la terre d'où elle est sortie, et où elle restera jusqu'à ce que le Seigneur, dont le saint nom soit béni, ait fait entendre la grande trompette de la résurrection. Les âmes de nos frères qui sont là, le Seigneur les a déjà reçues dans son sein. Je dis : « nos frères, » mes enfants, parce que tous ceux que le Seigneur a faits sont vos frères et les miens, qu'ils soient bons ou méchants, blancs ou noirs.

Ce jeune enfant qui est parti et qui a laissé son pauvre père et sa pauvre mère accablés de douleur, est *assurément* allé vers le Seigneur. Il n'a jamais fait de mal, il a toujours obéi à son massa, il n'a jamais dit de mauvaise parole ni raisonné; non pas même lorsque le méchant et cruel commandeur l'a chargé d'un fardeau si lourd qu'il l'a tué. Oui, mes frères et mes sœurs, il est allé vers le Seigneur; allé là où l'on ne travaille pas dans les marais; là où les petits enfants, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, ne tirent pas de l'eau les gros bardeaux. Là-haut il n'y a pas de marais; là-haut il n'y a pas de bardeaux, on n'en a pas besoin; car là les maisons ne sont pas bâties par des ouvriers; elles sont bâties par le Seigneur et données aux bons nègres, toutes prêtes, et

pour rien. Le Seigneur ne dit pas, comme le fait massa, « Pompée, voici des pièces de bois et des bardeaux » (ce sont toujours de mauvais bardeaux, de ceux qui ne peuvent pas se vendre ; mais massa dit : « Ils sont assez bons pour des nègres, si le toit est percé »). Le Seigneur ne dit pas : « Travaille, Pompée, et bâtis ta maison; travaille toujours. » Mais le Seigneur, le Seigneur dont le saint nom soit béni, dit, lorsque nous montons là-haut : « Pompée, voici la maison que je n'ai pas cessé de bâtir pour toi depuis le commencement du monde. Elle est finie maintenant, tu peux y entrer; ta chambre est prête, la vieille Sarah et les enfants que je t'ai pris, il y a bien longtemps, et que tu as regrettés et pleurés, comme si tu ne devais plus les revoir, ils sont là aussi, ils t'attendent. Ils ont préparé la maison exprès pour toi pendant ces longues années, ils l'ont rendue jolie et commode. » Oui, mes amis, gloire à Lui! voilà ce que notre massa Céleste dit, et lequel de vous ne voudrait pas avoir un massa comme celui-là? Un massa qui ne vous impose pas de tâches pénibles, qui vous donne à manger votre content, et vous laisse du temps pour vous reposer et pour chanter et pour jouer. Un massa qui ne garde pas de commandeur yankee pour vous suivre partout avec son grand fouet à la mèche allongée, mais

qui vous conduit lui-même dans de verts pâturages et près des eaux paisibles ; et lorsque vous êtes faible et fatigué et que vous ne pouvez aller plus loin, qui vous prend dans ses bras et vous porte sur son sein ! Quel est le pauvre noir qui ne voudrait pas avoir un pareil massa ? Quel est celui de nous, même quand il aurait à travailler aussi péniblement que nous le faisons maintenant, qui ne se croirait pas le nègre le plus heureux du monde, s'il pouvait avoir une pareille maison pour y demeurer ? Ces maisons n'ont pas été faites par la main des hommes, elles sont éternelles dans les cieux !

Mais gloire, gloire au Seigneur ! mes enfants, nous avons tous ce massa, si nous voulons seulement le connaître ; il bâtit là-haut ces maisons pour tous ceux de nous qui essayent d'être bons et de s'aimer les uns les autres. Nous pouvons tous avoir la belle maison si nous essayons.

Souvenez-vous aussi, mes frères, que notre grand massa est riche, très-riche, et qu'il peut faire tout ce qu'il promet. Quand nous avons fait des heures de travail en plus pour gagner quelque petite chose pour soulager l'enfant malade, il ne dit pas : « Je sais, Pompée, que tu as fait le travail, et je suis convenu de te le payer ; mais le fait est, Pompée, que la gelée est venue si vite cette année, que j'ai perdu la sep-

tième récolte tout entière, je suis pauvre, si pauvre, qu'il faudra que cette fois l'enfant se passe de soulagement. » Non, non ! mes frères, le Seigneur, dont le saint nom soit béni, ne parle jamais ainsi ; il ne manque jamais à sa parole, parce qu'il n'y a pas eu de septième récolte, ou parce que le prix de la térébenthine a baissé dans le Nord. Il ne vend jamais ses nègres dans le fond du Sud, parce qu'il a perdu son argent aux courses de chevaux. Non, mes enfants, notre massa Céleste, est riche, *riche*, dis-je ; il possède tout ce monde, et tous les autres mondes qui brillent là-haut dans le ciel ; il les possède tous, mais il fait plus de cas d'un seul de vous, pauvres noirs ignorants, que de tous ces grands mondes ! Qui ne voudrait appartenir à un massa comme celui-là ? Qui ne voudrait être son nègre, mais non pas son esclave ; il n'a pas d'esclave, mais des enfants, et ses enfants sont ses héritiers, les héritiers de Dieu, et cohéritiers avec le béni Jésus. O mes enfants ! songez-y ! les héritiers du Seigneur de toute la terre et de tout le ciel ! Quel homme blanc peut être plus que cela ?

Que personne de vous ne dise qu'il est trop méchant pour être l'enfant de Dieu, cela n'est pas. Ce sont les méchants qu'il aime le plus, parce que ce sont ceux qui ont le plus besoin de son amour.

Oui, mes frères, il aime le mieux même les plus méchants, s'ils se repentent, s'ils changent de voie, s'ils renoncent à leurs mauvaises habitudes, parce qu'il est tout amour et pitié.

Sam qui est là, mes enfants, fut méchant; mais ne le plaignons-nous pas; ne pensons-nous pas qu'il eut une vie pénible, ne pensons-nous pas que le mauvais commandeur, qui est couché dans la maison, près de partir pour rendre ses comptes... ne pensons-nous pas qu'il provoqua Sam bien fortement?

— C'est vrai! s'écrièrent une douzaine des auditeurs.

— Eh bien, ne pensez-vous pas que le Seigneur, dont le saint nom soit béni, sait tout cela, et qu'il plaint aussi Sam? Si nous, pauvres pécheurs, nous éprouvons de la pitié pour lui, est-ce que le cœur du Seigneur n'est pas plus grand que le nôtre? S'il a de l'amour et de la pitié pour le plus méchant des blancs, n'en aura-t-il point pour le pauvre Sam, qui après tout n'était pas si méchant? Ne pensez-vous pas qu'il donnera une maison à Sam? peut-être que ce ne sera pas une des plus belles, mais ce sera une maison confortable, qui n'aura pas de fentes, une maison où ne pourront entrer ni le vent ni la pluie? Et ne pensez-vous pas, mes enfants,

qu'elle sera assez grande pour recevoir Jule aussi, cette pauvre enfant pénitente, dont le cœur est tout brisé, parce qu'elle a attiré le malheur sur Sam? Est-ce que le Seigneur, le bon Seigneur, le tendre Seigneur ne touchera pas le cœur de Sam, et ne l'amènera pas à pardonner à Jule et à la recevoir dans sa maison là-haut? Je sais qu'il le fera, mes enfants, je le sais.

Le vieux nègre s'arrêta tout à coup; la foule noire s'écarta subitement, une personne la traversa à grands pas, poussa un cri étrange; c'était la femme de Sam qui s'élançait dans l'espace resté vide autour du prédicateur et tombait à ses pieds. Égarée et jetant ses bras autour de lui, elle s'écria :

— Répetez cela, père Pompée! pour l'amour du bon Seigneur, répétez cela!

Le vieillard la releva tendrement; et la serrant dans ses bras, comme il y eût serré un enfant, il dit d'une voix émue :

— Cela est, Jule. Je sais que Sam te pardonnera et te recevra avec lui là-haut.

Folle de douleur, la pauvre femme jeta ses bras autour du cou de Pompée. Son visage était arrosé des grosses larmes du vieillard, et, en ce moment, plus d'une joue noire était mouillée, comme si elle eût été exposée à la pluie.

Je m'en allais pour cacher l'émotion qui remplissait mes yeux, l'étouffement qui me montait à la gorge, lorsque le colonel cria des derniers rangs de la foule :

— Chassez cette maudite !... chassez-la, Pompée !

Le vieux nègre tourna vers son maître des yeux tristes et affligés, mais ne tint aucun compte de ses paroles.

— Que quelqu'un de vous l'emmène, s'écria de nouveau le colonel. Pompée, il ne faut pas tenir ces nègres toute la nuit au froid.

A la voix de son maître, la femme métisse tomba à terre comme frappée par une balle. Quelques nègres la relevèrent pour l'emporter ; mais elle se débattait avec violence et faisait retentir les bois de ce cri douloureux : Je veux voir encore une fois Sam.

— Regarde-le, damnée... puis va-t'en, et que je ne te revoie plus.

Elle se jeta sur le visage du mort et couvrit de ses baisers ces lèvres glacées ; puis elle se releva et, d'un pas faible et chancelant, elle disparut dans les ténèbres.

Est-ce que le système qui avait desséché et endurci le cœur de cet homme n'a pas été conçu dans les plus profonds abîmes de l'enfer ?

Le vieux prédicateur avait cessé de parler, et

quatre forts nègres s'étaient avancés pour clouer les couvercles et descendre les cercueils dans la terre. Me retournant vers madame P***, je vis qu'elle avait les yeux rouges à force de pleurer. Elle se prépara à se retirer quand la première pelletée de terre tomba avec un son pesant et sourd sur les bières ; je lui offris mon bras, et je l'emmenai loin de cette scène.

Pendant que nous nous dirigions lentement vers la maison, il s'éleva du sein de la foule noire une faible lamentation, moitié chant sacré, moitié chant de mort, qui se répandit dans l'air calme de la nuit pour aller mourir dans les bois, comme un son étrange qui n'était pas de ce monde. Quand nous entrâmes dans la maison, cette musique mélancolique résonnait encore à nos oreilles.

Une fois assis autour du feu brillant de la bibliothèque, j'obéis à une impulsion que je ne pouvais maîtriser, et je dis à madame P*** :

— Je ne saurais m'expliquer la conduite du colonel à l'égard de cette pauvre femme. Pourquoi est-il si dur pour elle ? Cette conduite n'est pas en rapport avec ce que j'ai vu de son caractère.

— Le colonel est un singulier homme, répondit la dame : ami noble, généreux et sincère, il est aussi ennemi cruel et implacable. Lorsqu'il a une fois conçu de l'aversion, ses sentiments vont jusqu'à la

vengeance. Ayant toujours vu ses désirs satisfaits, il ne sait pas compatir aux douleurs de ses inférieurs. Il aimait beaucoup Sam, quoique ce dernier eût un caractère orgueilleux, entêté et emporté ; cette mort l'a beaucoup affligé, et comme il attribue cette mort à Julie, il est furieux contre elle. Il faudra qu'il s'en débarrasse en la vendant, car il ne lui pardonnera jamais.

Il se passa quelque temps avant que le colonel vînt nous retrouver. Quand il parut, il ne semblait pas disposé à la conversation. La dame ne tarda pas à se retirer; mais, ne sentant nulle envie de dormir, je pris un livre, j'approchai ma chaise du feu et je me mis à lire. Le colonel était aussi plongé dans la lecture des journaux, quand Jim entra dans la chambre.

— Colonel, avez-vous encore besoin de quelque chose ce soir ? dit le nègre.

— Non, Jim, répondit son maître; mais, attends... ne ferais-tu pas bien de coucher à la porte de Moyse ?

— Je ne sais pas, monsieur ; ce sera comme vous voudrez.

— Je crois que c'est une chose à faire, reprit le colonel.

— Oui, massa, et le noir quitta la chambre.

Le colonel se leva bientôt et me souhaita le bonsoir. Je continuai ma lecture jusqu'à ce que l'horloge eût sonné onze heures, puis je me retirai dans mon appartement.

Je logeais, comme je l'ai déjà dit, au premier étage, il me fallait passer devant la chambre du commandeur pour rentrer chez moi. Enveloppé dans sa couverture, et étendu de tout son long, Jim dormait d'un profond sommeil devant la porte. Je continuai ma route, en songeant à la sagesse de celui qui faisait garder un rusé et désespéré Yankee par un nègre fatigué.

Je me levais le matin avec le soleil, lorsque j'entendis un grand bruit dans le vestibule. Jim frappait avec violence à la porte du colonel, et était aussi pâle qu'une personne de son teint pouvait le paraître.

— Que diable y a-t-il? demanda son maître, qui à moitié vêtu s'était avancé dans le vestibule.

— Moyse est parti, monsieur — il est parti et a pris Firefly (le pur sang de cinq mille dollars de mon hôte).

Le colonel resta un instant stupéfait; puis une pâleur cadavéreuse se répandant sur son visage, il saisit le noir à la gorge, et le jeta à terre. Avec sa forte botte levée, il semblait sur le point d'écraser

la tête de cet homme, lorsque tout à coup la quarteronne se précipita en toilette de nuit hors de sa chambre, et le repoussa avec toute l'énergie du désespoir, en s'écriant : — Qu'allez-vous faire? rappelez-vous *qui il est!*

Le nègre se leva, le colonel, sans prononcer un mot, rentra dans son appartement.

CHAPITRE XI.

LA POURSUITE.

Après ces événements, je sortis pour respirer l'air frais du matin. Il était tombé une petite pluie pendant la nuit, elle mouillait encore les feuilles mortes qui tapissaient les bois, et rendait une longue promenade impossible. M'asseyant donc sur le tronc d'un arbre abattu, dans le voisinage de la maison, j'attendis l'heure du déjeuner. Je n'y avais pas été longtemps, lorsque j'entendis sous la piazza la voix de mon hôte et celle de madame P***.

— Je vous dis, Alice, que je ne peux pas, que je ne dois pas le faire. Si je laisse passer cela, il n'y a plus de discipline possible sur la plantation.

— Vous en ferez ce que vous voudrez à votre retour, répondit la dame, mais ne l'enchaînez pas, et ne me laissez pas seule, dans un pareil moment. Vous savez que Jim est le seul sur lequel je puisse compter.

— Faites comme vous l'entendrez. Vous savez, ma bien-aimée, que je ne voudrais pas vous causer le moindre chagrin, mais il faut que je poursuive ce maudit Moyse.

J'étais assis là où je pouvais entendre ceux qui parlaient, bien que je ne pusse les voir, mais il était évident, d'après le ton de la dernière remarque, qu'une action tout aussi tendre que les paroles l'avait accompagnée. Ne voulant pas entendre davantage une conversation privée, je me levai et je m'approchai.

— Ah! mon cher ami, dit le colonel en me voyant, est-ce que vous vous promenez de si bonne heure? J'allais envoyer à votre chambre pour vous demander si vous vouliez venir avec moi dans le pays. Mon damné de commandeur s'est enfui, il faut que je le poursuive immédiatement.

— Je vous accompagnerai avec plaisir, répondis-je. Où pensez-vous que Moyse se soit dirigé?

— Du côté de la route la plus courte pour arriver au chemin de fer, probablement; mais le vieux César sera bientôt sur sa piste.

Un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi. Nous ne restâmes pas longtemps à table; vingt minutes après nous étions en selle. Le cocher mulâtre, avec un troisième cheval, était à la porte,

prêt à nous accompagner. Au moment où nous montions, le colonel lui dit :

— Va appeler Sam, le conducteur.

Le nègre revint bientôt avec le noir au lourd et laid visage, qui avait été fouetté la veille sur l'ordre de madame P***.

— Sam, lui dit son maître, je m'absente pour quelques jours, je te laisse la direction du travail des champs. Qu'à mon retour il me soit rendu un bon compte de toi.

— Oui, massa, cela sera, répondit le nègre.

— Envoie Julie — la Julie de Sam, aux bois, et veille à ce qu'elle fasse tâche entière, continua le colonel.

— N'a-t-on pas besoin d'elle parmi les gardiennes des enfants, massa ?

— Remplace-la par quelqu'un — donne-lui de l'ouvrage aux champs ; elle en a besoin.

Sur les grandes plantations les jeunes enfants des femmes qui travaillent aux champs leur sont seulement laissés la nuit. Durant le jour ils sont réunis en troupeau, dans une case séparée, et confiés aux soins de gardiennes. Ces gardiennes sont des femmes faibles et maladives, ou des mères récemment accouchées ; Julie remplissant ces fonctions, il était évident qu'elle n'était pas propre au travail du dehors.

Madame P***, qui était restée sous la piazza pour nous voir partir, semblait sur le point de faire quelques observations sur cet arrangement, mais elle hésita un moment, et dans ce moment nous lui avions dit adieu, et nous étions partis au galop.

Nous fûmes bientôt à la case du chasseur de nègres, et le cocher étant descendu de cheval l'appela.

— Dépêchez-vous, dit le colonel, quand Sandy se présenta, nous n'avons pas un instant à perdre.

— Bien, colonel; je vous rejoindrai dans une seconde, répondit l'homme aux extrémités rougeâtres.

Sortant de la case avec un calme irritant, le mangeur de terre glaise s'avança lentement pour monter sur le cheval du nègre, suivi de sa femme dont les vêtements étaient souillés de boue, et de ses enfants incrustés de terre, ces derniers se pressant autour de lui pour lui dire adieu. Soit qu'il fût effrayé par le bruit qu'ils faisaient ou par leur horrible aspect, je ne sais lequel, le cheval fut sur le point de s'échapper; ce que voyant, le colonel s'écria :

— Débarrassez-nous de votre présence, jeunes épouvantails, rentrez à la maison.

— Ils ne sont pas plus des épouvantails que les vôtres, colonel, dit la mère d'un ton hostile. Vous

pouvez insulter mon vieux, il peut le supporter; mais vous n'insulterez pas mes enfants!

Le colonel se mit à rire, et allait lui répondre avec bonté, lorsque Sandy hurla :

— Rentrez à la maison et fermez la porte, tas de ....

Après cet adieu affectueux, il tourna son cheval et se mit à notre tête.

Le chien, qui avait quelque avance sur nous, poussa bientôt un hurlement perçant, et partit avec la vitesse d'un daim. Il était sur la piste, aussi nous le suivîmes ventre à terre.

Nous étions tous bien montés; la jument que le colonel m'avait donnée était une bête magnifique, aussi rapide que le vent, et ayant le pas si doux que son dos semblait être un fauteuil à bascule; les chevaux de selle dans le Sud sont dressés pour le galop, les cavaliers du Sud ne pensant pas que pour acquérir la réputation de bon cavalier, il soit nécessaire que leur déjeuner, baratté par un bidet trotteur, se transforme dans leur estomac en fromage de Hollande.

Nous avions galopé pendant plus d'une demi-heure d'un train à nous casser le cou, lorsque le colonel cria à notre compagnon :

— Sandy, appelez le chien; les chevaux ne dure-

'ont pas dix milles si nous continuons ainsi, et nous ıvons beaucoup de chemin à faire.

Le mangeur de terre exécuta l'ordre qui lui était lonné, et nous mîmes nos montures au petit galop.

Nous avions traversé une épaisse forêt de pins, et ıous entrions dans une contrée basse, où de beaux ırbres, dépouillés de feuilles, élevaient dans les airs eurs nobles troncs auprès de leurs frères à l'éternel feuillage. Le chêne vert, le sycomore, le mûrier l'Espagne, le houx et l'ébénier de Virginie, entourés le brillantes guirlandes de jasmin blanc et jaune, le chèvrefeuille et de lianes, et portant çà et là un bouquet de gui avec ses feuilles luisantes, d'un vert foncé, étendaient leurs grands bras au-dessus de la route, et formaient un arc de triomphe plus noble et plus beau qu'aucun de ceux qu'éleva jamais la main de l'homme au plus grand héros que le monde ait honoré.

Les bois étaient sans broussailles, une herbe forte et dure qui ne pouvait servir de fourrage, était la seule végétation qu'on rencontrât par endroits. La terre était couverte de feuilles et d'amandes de pin.

Nous passâmes auprès d'un grand nombre de pourceaux qui se nourrissaient de ces amandes; de loin en loin une bête à cornes broutait le lichen là où il était à sa portée sur les arbres. Presque tous

les pourceaux étaient marqués, bien qu'ils parussent trop sauvages pour avoir jamais vu un propriétaire ou une habitation humaine. C'était une race longue, mince, avec des pattes et des épaules de daim, et ne ressemblant en rien au pourceau ordinaire, excepté par le groin, et encore cette partie était-elle plus allongée et plus effilée que chez le pourceau du Nord; je ne sais vraiment pas si Agassiz classerait les deux dans la même espèce. Ces porcs fournissent un excellent lard, et sont le fléau des serpents. L'Irlande elle-même n'est pas plus affranchie de la famille des serpents que ne le sont les contrées fréquentées par ces quadrupèdes à long groin.

— Nous les appelons les chevaux de course de la Caroline, dit le colonel, après avoir énuméré leurs caractères distinctifs.

— Chevaux de course! Quoi, est-ce qu'ils sont bons coureurs?

— Ils sont légers comme des daims. A la course ils défieraient un cheval.

— Vous abusez de mon ignorance en histoire naturelle.

— Pas le moins du monde. Voyez là-bas un beau spécimen de l'espèce. Si nous pouvons le faire descendre sur la route, et le faire partir, je vous parie un dollar qu'il battra la jument de Sandy dans une

course d'un demi-mille. Sandy tiendra les enjeux et aura le gain.

— Accepté, dis-je en riant, je donnerai au pourceau une avance de dix yards.

— Non, répondit le colonel, vous ne pouvez le faire. Il faudra qu'il parte le premier, mais vous tiendrez compte de cette circonstance. Allons, Sandy, voulez-vous gagner l'argent?

Je ne sais pas si l'indigène n'eût pas couru contre le diable lui-même, pour gagner une pareille somme. Pour lui c'était un gain énorme; et comme il y songeait, il s'échappait de ses yeux de petites étincelles; sa longue barbe et sa moustache éprouvèrent un mouvement de vibration qu'on eût pu jusqu'à un certain point prendre pour un rire. Répondant à la question, il dit :

— Je le pense, colonel; n'importe comment, c'est moi qui tiens les enjeux?

— Naturellement, dit le planteur; mais que tout se passe loyalement, soyez vainqueur si vous le pouvez.

Sandy arrêta son cheval sur la route, pendant que le planteur et moi nous entrions dans le bois des deux côtés du chemin. Le colonel manœuvra de manière à séparer du reste du troupeau l'animal que nous avions choisi; il l'amena sans beaucoup de

peine sur la route, où chacun de nous le pressant en flanc, nous le gardâmes jusqu'à ce que lui et Sandy allassent de l'avant.

— Il suivra la route une fois parti, dit le colonel en riant, et il vous offrira le spectacle d'une des plus belles courses que vous ayez jamais vues.

Ils partirent. Au premier abord le pourceau ne sembla pas comprendre exactement le programme, il prit tranquillement le petit galop, mais sans perdre un pouce de terrain. Bientôt, cependant, il regarda derrière lui, s'arrêta un instant pour recueillir ses pensées et faire une reconnaissance, et puis baissant la tête et levant la queue, il déploya toute sa vitesse. Et quelle vitesse ! Ne me parlez plus de cerf, de vent, de machine à vapeur, tout cela n'a rien qui pût l'égaler. Rien de tout ce que j'ai vu courir dans la nature, excepté, peut-être, une trombe du sud, ou un démocrate de bas étage, n'aurait pu distancer ce porc. A chaque instant il gagnait du terrain sur le cheval, et il fut bientôt évident que j'avais perdu mon dollar.

Qui a parié un shilling pariera une livre, dit le proverbe. Je me tournai vers le colonel, et lui dis, aussi intelligiblement que pouvaient le permettre le pas rapide de mon cheval et mon envie de rire :

— J'ai perdu, mais je vous parie un autre dollar que vous ne battez pas le porc.

— Non, monsieur, s'écria le colonel, entre un de ses éclats de rire ; vous ne pouvez avoir ainsi l'avantage sur moi. Je parie un dollar que vous ne le ferez pas vous-même, et votre jument est le meilleur coureur qu'il y ait en ce moment sur la route. Il n'y a pas un mois qu'elle m'a gagné mille dollars.

— Eh bien, je le ferai. — Sandy aura les enjeux.

— Accepté, dit le colonel, et nous partîmes.

Le coursier de race porcine avait une avance d'environ cent yards, lorsque je lâchai la bride à la jument. Elle volait contre le vent avec une telle rapidité qu'il me semblait que mon visage, en fendant l'air, se frayât un passage à travers un corps solide ; les arbres de la route, comme frappés de terreur, semblaient fuir dans la direction opposée, pour échapper à un danger qui eût menacé leur existence.

Pendant quelques moments je crus que la jument allait gagner, je me retournai vers le colonel avec un regard triomphant.

— Ne chantez pas victoire, mon ami, avant d'être vainqueur, me cria-t-il de loin.

Je ne chantai pas victoire, car, malgré mes efforts, l'espace entre moi et le porc semblait s'accroître. Je tenais bon, cependant, résolu de vaincre, quand au

bout d'un petit demi-mille, nous atteignîmes le Waccamaw, le pourceau ayant toujours une avance de cent yards ! Là sa seigneurie porcine s'arrêta, regarda avec calme autour d'elle, me considéra un instant, puis d'un trot mesuré, disparut tranquillement dans les bois.

Un détour de la route me cacha quelques instants mes compagnons ; lorsqu'ils arrivèrent j'avais commencé à reprendre haleine, mais la jument était tout essoufflée, l'écume ruisselait de ses flancs.

— Eh bien, dit le colonel, que pensez-vous de la manière de courir de notre lard ?

— Je pense que cet article du Sud ne saurait être battu, qu'il soit cru ou cuit, au repos ou à la course.

Le chien, qui dédaignait de prendre part à la course, était resté à l'arrière-garde, suivant tranquillement son chemin ; tout à coup il s'élança sur le bord de la rivière, et poussa un hurlement. Le colonel quitta son cheval, et à l'aide de ses pieds et de ses mains descendant le bord, qui en cet endroit avait une hauteur de vingt pieds, et était très-escarpé, il s'écria :

— Le damné Yankee a traversé le cours d'eau à la nage, pour nous faire perdre la piste ; mais il n'a pas atteint son but. Il n'y a pas d'autre route d'ici à dix milles, il faut qu'il soit revenu de l'autre côté.

Il a perdu vingt minutes par cette fausse manœuvre. Allons, Sandy, appelez le chien, nous irons un peu plus vite.

— Mais il est passé sur l'autre bord, colonel. N'y suivrons-nous pas sa piste ? demanda Sandy.

— Mais s'il avait trouvé un bateau, ajoutai-je, et qu'il fût descendu le long de la rive pendant une certaine distance ?

— Il n'a pu faire entrer Firefly dans un bateau.

— Ce serait perdre notre temps que de battre l'autre bord. Le marais qui est en deçà du premier cours d'eau l'a forcé de prendre la route qui est à cinq milles d'ici. La ruse est visible. Il m'a pris pour un imbécile, repliqua le colonel, répondant en même temps aux deux questions.

J'avais attaché mon cheval dans un endroit écarté de la route, et au moment où mes compagnons se disposaient à s'en aller, debout sur le bord je considérais la rivière. Tout à coup je vis sur une des culées du pont un objet qui me parut être une longue pièce de bois noire, et, chose étrange, cet objet remuait.

— Colonel, m'écriai-je, regardez là-bas ! une pièce de bois vivante aussi vrai que je suis blanc !

— Dieu vous bénisse, dit le planteur, c'est un crocodile !

Je ne prononçai pas un mot, mais me mettant à courir et à suivre le chien, je perdis bientôt de vue mes compagnons. Longtemps après, le colonel faisait encore allusion, d'un ton de condoléance, à ma déplorable ignorance en fait d'histoire naturelle, surtout en ce qui touche le lard et les « pièces de bois vivantes. »

J'avais longtemps galopé, et j'étais arrivé au marais sans me séparer du chien, lorsque ce dernier s'élançant sur le bord de la route se mit à aboyer avec fureur. Descendu de cheval, je reconnus les pieds de Firefly marqués sur le sable. Il n'y avait pas moyen de se tromper sur le fer rond du pied gauche de devant. (Le cheval, lorsqu'il n'était encore que poulain, avait eu le sabot fendu, et quoique la blessure fût depuis longtemps cicatrisée, le pied était demeuré sensible.) Ces empreintes étaient sèches, tandis que celles que nous avions vues près de la rivière étaient remplies d'eau, ce qui prouvait que la pluie avait cessé pendant que le commandeur passait de l'un des endroits à l'autre. Il n'était donc pas loin.

Le colonel et Sandy arrivèrent bientôt.

— Vous avez attrapé une pièce de bois vivante! mon brave ami? demanda en riant mon hôte.

— Non; mais il est clair comme le jour que nous

tenons le commandeur ; ces traces ne sont pas mouillées !

— Par ma foi, c'est vrai, s'écria le colonel, il était ici il n'y a pas quatre heures ! Il est revenu sur ses pas en faisant un crochet, je le parierais, et n'a pas fait vingt milles. Nous l'aurons avant la nuit ! A cheval, et en route.

Nous nous élançâmes de nouveau sur les traces du chien qui suivait la piste en courant de toutes ses forces.

Après avoir fait encore quelques milles sur une route mouillée et fangeuse, nous atteignîmes le cours d'eau dont avait parlé le colonel. Arrivés dans cet endroit, nous trouvâmes le chien debout sur la rive, trempé jusqu'aux os, et l'oreille basse.

— Mort et damnation ! s'écria le colonel ; le chien a traversé le cours d'eau à la nage, et perdu la piste sur l'autre bord ! Le scélérat s'est jeté à l'eau, et nous échappe ! Prenez le chien, Sandy, voyez ce qu'il pourra faire de l'autre côté.

L'indigène parla à César, qui sauta sur le dos du cheval auprès de son maître ; puis ils traversèrent le courant, qui dans cet endroit avait une largeur d'environ cinq yards, et était si peu profond que dans la partie la plus creuse l'eau n'arrivait qu'au poitrail du cheval ; mais elle était si troublée par la pluie qui

était tombée récemment, que nous ne pouvions distinguer les empreintes des pieds du cheval au-dessous de la surface.

Le chien parcourut dans tous les sens la rive opposée, mais sans aucun résultat ; le commandeur n'avait point passé par là. Il avait remonté ou descendu le courant. Dans quelle direction? c'était là la question. Rappelant Sandy, le colonel réunit un conseil de guerre. Chacun énonça son opinion, qui fut discutée par les autres, avec autant de solennité que si le sort de l'Union eût dépendu de la décision qui allait être prise.

L'indigène proposa de nous séparer, l'un remontant le courant pendant que l'autre le descendrait, et le troisième avec le chien suivant la route, vers laquelle il pensait que Moyse avait fini par revenir. Ceux qui exploreraient le cours d'eau découvriraient facilement les empreintes des pieds du cheval à l'endroit où il avait abordé, et puis se dirigeant en droite ligne vers la route, tous pourraient se rencontrer quelques milles plus loin, à une place indiquée.

Je donnai mon adhésion au plan de Sandy, mais le colonel le rejeta s'appuyant sur la perte de temps causée par l'adoption d'un pareil moyen pour retrouver la piste du commandeur.

— Pourquoi, dit-il, ne pas nous diriger immédia-

tement vers l'endroit qu'il s'est proposé d'atteindre? Pourquoi le suivre dans tous les détours qu'il a faits pour nous faire perdre sa trace? Il n'est pas revenu sur cette route. Dix milles plus bas il y en a une autre qui conduit également au chemin de fer. Il a pris celle-là. Nous ferons tout aussi bien de renvoyer Sandy avec le chien et d'aller seuls.

— Mais s'il voulait atteindre la station, pourquoi traverser ce petit cours d'eau, en s'écartant de son chemin? Pourquoi ne pas suivre tout droit la route? demandai-je.

— Parce qu'il savait que le chien se mettrait sur sa piste; en traversant le cours d'eau il espérait me faire croire qu'il s'était engagé dans le pays au lieu de se rendre au chemin de fer.

J'étais sûr que le colonel se trompait; mais, sachant combien il était tenace dans ses opinions, je ne fis plus d'objection.

Nous avions à traverser pendant vingt milles une forêt non interrompue. Lorsque nous eûmes quitté les cours d'eau, nous ne vîmes plus que de sombres pins, sans ces clairières qui invitent le voyageur fatigué à se reposer sous le toit hospitalier du planteur.

Bientôt le ciel, qui avait été brillant et sans nuages toute la matinée, se couvrit et annonça l'approche

d'un orage. Une nuée s'était formée à l'occident, d'où s'échappaient de temps en temps des éclairs dans le lointain. De sourds murmures se faisaient entendre, et à quelques milles de là, la cime des pins était par intervalles illuminée d'un éclat, d'autant plus vif que l'obscurité qui lui succédait était plus profonde. Soudain un éclair accompagné d'un coup de tonnerre brilla au-dessus de nos têtes, un grand arbre frappé par la foudre tomba avec un fracas assourdissant en travers du chemin, tout près de nous. Les coups de tonnerre se suivirent sans interruption, et puis la pluie tomba par torrents sur nos têtes en larges nappes qui nous aveuglaient.

— Voici la tempête! s'écria le colonel. Que Dieu ait pitié de nous!

Comme il parlait, un horrible coup de tonnerre, accompagné de craquements, ébranla la terre sous les pieds des chevaux, comme si elle eût été soulevée par un volcan. Le bruit approchait de plus en plus; on eût dit que toutes les légions des ténèbres avaient été lâchées dans la forêt, et qu'elles fauchaient les grands pins comme le faucheur fait tomber l'herbe sous sa faux. Puis un épouvantable fracas retentit derrière nous; mon cheval, paralysé de terreur, tomba sur le sol; tandis que tout à côté

de moi le colonel, debout sur ses étriers, la tête nue, exposée aux torrents de pluie, s'écriait :

— Grâces soient rendues à Dieu, nous sommes sauvés !

A trois cents yards derrière nous, passait la trombe, déracinant les arbres, renversant les habitations, et envoyant plus d'une âme rendre son compte final, mais nous épargnant pour ce jour-là ! Pendant trente milles elle avait fauché dans la forêt une ligne de deux cents pieds, et puis avait continué sa course pour soulever les ondes de l'Océan jusque dans leurs abîmes.

Je remontai à cheval, le cœur oppressé, et me remis en route sous la pluie. Nous ne dîmes pas un mot avant d'avoir découvert une clairière qui nous indiquait une route conduisant à la demeure d'un planteur. Le colonel, m'ayant alors crié de le suivre, s'engagea au galop dans le chemin de traverse qui aboutissait à l'habitation, et cinq minutes après nous réchauffions nos membres glacés devant le feu brillant qui petillait dans un large foyer de pierre.

CHAPITRE XII.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE YANKEE.

La maison était un grand et vieux bâtiment en charpente, carré comme une boîte d'emballage, et entouré, comme toutes les maisons de campagne du Sud, d'une large piazza ouverte. Le propriétaire répondit lui-même à notre appel. C'était un planteur d'un âge moyen, vigoureux et de manières agréables; il portait un vêtement de l'étoffe ordinaire fabriquée dans le district, mais évidemment il était dans une position sociale bien au-dessus de celle des campagnards que j'avais vus à l'église. Le colonel était une vieille connaissance; aussi notre hôte, nous accueillant avec beaucoup de cordialité, nous conduisit-il sur-le-champ au salon. Nous y trouvâmes un feu qui jetait un vif éclat, et deux yeux aussi brillants et aussi vifs; ces derniers étaient la propriété d'une jeune femme d'environ vingt ans, au visage riant, et à l'air demi-rustique, demi-cultivé, que notre nouvel ami nous présenta comme sa femme.

— Je regrette de ne pas avoir eu le plaisir de me trouver plus tôt avec madame L***, mais je m'estime heureux de m'y trouver en ce moment, dit le colonel, avec toute la politesse aisée d'un homme bien élevé.

— Le plaisir est réciproque, colonel, répondit la dame ; mais trente milles dans cette solitude n'auraient pas dû faire de vous un voisin aussi rare que vous l'avez été.

— C'est la faute des affaires, madame, comme votre mari le sait. J'ai beaucoup d'occupations ; et de plus, toutes mes connaissances sont dans la direction opposée à Charleston.

— C'est vrai, Sarah, le colonel a une diable de besogne dans cette contrée. Non content d'avoir à s'occuper d'une grande plantation et de trois cents nègres, il s'occupe de toute la Caroline du Sud, et du reste de la création par-dessus le marché, dit notre hôte.

— Tom croit plaisanter, madame, mais il n'est pas loin de la vérité.

En voyant que nous étions trempés, la dame nous offrit de changer de vêtements ; nous nous retirâmes, chacun de nous s'appropria un vêtement complet de notre hôte, et donna le sien à sécher à une servante.

Revêtus de notre nouvelle toilette, nous ne tar-

dâmes pas à rejoindre nos amis au salon. Les nouveaux habits allaient assez bien au colonel, mais bien que les miens ne fussent pas trop longs, ils étaient beaucoup trop larges pour moi, et comme mes cheveux mouillés descendaient unis et plats le long de mes joues, et que mon col de chemise flasque retombait sur mon habit de tiretaine, on m'eût pris pour un trait d'union entre un Aminadab Sleek[1] de théâtre et un sir John Falstaff, non farci bien entendu. Lorsque notre hôtesse m'aperçut dans ce nouveau costume, elle se frotta les mains de joie, et se levant, elle fut prise d'un véritable accès de fou rire, lâchant par saccades ces mots :

— Eh bien !... vous... vous... ressemblez justement à un épouvantail.

— Il n'y avait pas moyen de se tromper sur cette manière cordiale et enjouée ; aussi saisissant ses deux mains dans les miennes, je m'écriai : — Je vous reconnais... vous êtes une compatriote... une Yankee pur sang.

— Quoi ! vous un Yankee ! s'écria-t-elle, en continuant de rire, et vous vous trouvez ici dans la compagnie de cet horrible Séparatiste, comme on l'appelle !

[1] C'est-à-dire un quaker maigre à cheveux plats.

— C'est aussi vrai que l'Évangile, madame, répondis-je, en traînant mes paroles : du fond de l'Est et Unioniste ; aussi, roide comme du parchemin.

— Répétez-le ! s'écria-t-elle, me secouant fortement les mains qu'elle tenait dans les siennes. Si je n'étais pas la femme de cet individu-là, je vous donnerais à la minute un bon gros baiser. Je suis si contente de vous voir.

— Donne-le, Sarah, ne t'occupe pas de moi, dit le mari, qui acceptait gaiement la plaisanterie.

Me prenant par le collet de mon habit avec ses deux mains, elle me baissa la tête jusqu'à ce que mes lèvres touchassent presque les siennes ; je me préparais à rougir, quand le colonel s'écria : « Allons, allons, je le dirai à sa femme ! » Puis, tournant vivement sur ses talons, elle se jeta sur une chaise en disant : « Je n'y regarderais pas, mais le vieux serait jaloux. » — Quant à vous, ajouta-t-elle en s'adressant au colonel : vous n'avez rien à craindre, monsieur, aucune fille yankee ne vous embrassera avant que vous n'ayez changé de politique.

— Donnez-moi cet encouragement, j'en change à l'instant, dit le colonel.

— Non, non, Davy, cela ne peut être, répliqua le planteur ; la conversion ne serait pas vraie. De plus, de pareilles choses ne se font convenablement qu'en-

tre gens du même sang, — et vous savez que tous les Yankees sont cousins germains.

La conversation prit un ton plus calme, mais sans rien perdre de sa gaieté. J'appris de la femme de notre hôte qu'elle était une jeune fille de la campagne de Vermont; des honoraires généreux l'avaient engagée, quelques années auparavant, à venir dans le Sud comme institutrice. Une de ses sœurs l'avait accompagnée, et à peu près un an après leur arrivée elle avait épousé un planteur du voisinage. Désirant ne pas s'éloigner de sa sœur, notre hôtesse s'était aussi mariée et établie pour le reste de ses jours dans cette contrée solitaire. — J'aime ce pays, ajouta-t-elle; la vie y est moins chère qu'à Vermont; mais je déteste ces nègres paresseux, sans énergie et bons à rien; ils sont si lents, si insouciants et si sales que parfois ils me fatiguent et me désespèrent. Je crois vraiment que je suis la maîtresse la plus dure de tout le district.

J'appris d'elle que la plupart des institutrices du Sud venaient du Nord, et principalement de la Nouvelle-Angleterre. L'enseignement est un métier pénible, et plus encore dans le Sud que chez nous, car les gens du Sud ne suivent pas les mêmes méthodes que nous, et le même maître a ordinairement à enseigner depuis le grec et le latin jusqu'au simple

A B C. Le Sud n'a aucun système d'instruction publique, pas d'écoles gratuites, aucun moyen de mettre les éléments de la science à la portée des fils et des filles pauvres. Les enfants des riches sont instruits avec un soin particulier, mais la classe qui gouverne a pour politique de laisser les masses dans l'ignorance ; et tant que cette politique sera suivie, cette portion de l'Union restera aussi longtemps en arrière du Nord qu'elle l'est aujourd'hui, dans tout ce qui constitue la vraie prospérité et la vraie grandeur.

L'après-midi se passa agréablement et rapidement dans l'aimable société des amis que nous avions rencontrés sur notre route. On discuta la politique (notre hôte était Unioniste) ; on causa des résultats probables de la prochaine récolte de térébenthine, on parla des dernières nouvelles, on s'occupa des sujets ordinaires entre voisins, et..... j'hésite à l'avouer..... on but une bonne quantité de whiskey, avant que le colonel eût découvert tout à coup qu'il était six heures, et que nous étions encore à dix-sept milles de la station du chemin de fer. Reprenant nos vêtements séchés, nous nous empressâmes, mais à regret, de dire adieu à nos amis hospitaliers, et nous nous remîmes encore une fois en route.

L'orage s'était dissipé, mais la pluie avait rendu le terrain difficile, nos chevaux étaient harassés. Nous leur lâchâmes la bride, et comme ils allaient tout doucement, il était plus de dix heures du soir lorsque nous mîmes pied à terre au petit hameau de la station de W...., dans la Caroline du Nord.

CHAPITRE XIII.

LA STATION DU CHEMIN DE FER.

Un grand hôtel, — c'était la station, —et une douzaine de maisons en bois composaient tout le village. Deux de ces constructions étaient des cases de nègres ; deux autres étaient de petites boutiques d'épiceries où l'on vendait à dix cents le verre tout ce qu'il y a de pire en composition alcoolique. Dans l'une se trouvait le cabinet d'un homme d'affaires, le bureau de poste, et un tribunal, où tous les mois, les petits délinquants du voisinage venaient régler leurs comptes ; dans une autre on voyait un établissement de tailleur, marchand de confections, où l'on rapiéçait les culottes à dix cents par pièce mise, et où l'on acceptait en payement du goudron et de la térébenthine ; les autres maisons ne contenaient qu'une chambre chacune, elles étaient occupées par l'épicier, le tailleur, les aiguilleurs, le directeur de la poste, et les noirs attachés au service du chemin de fer. L'église et la maison d'école, les premiers édifices qu'on

rencontre dans un village du Nord, je n'en ai pas parlé; elles n'existaient pas.

Un des habitants me dit que l'homme d'affaires était un individu très-couru; ajoutant : — il ne demeure pas ici, non, il descend à l'hôtel. — Quel hôtel ! Si Shakspeare l'eût connu, aurait-il écrit sur le doux bien-être qu'offre une auberge. C'était un long bâtiment en charpente, ayant deux étages, une piazza longeant l'un des côtés, et une porte principale, aussi resserrée dans l'un des coins qu'avait pu le permettre la largeur du madrier. Sous la piazza, le long du mur, était un banc peu élevé, occupé par quarante seaux et cuvettes d'étain, et surmonté de gros et sales essuie-mains en lambeaux, tournant sur des rouleaux. A côté de chacun de ces essuie-mains étaient pendus une brosse et un peigne auxquels adhérait une boucle de cheveux de tous les voyageurs, provision suffisante pour tout barbier qui aurait voulu entreprendre la fabrication des perruques.

Il était dix heures lorsque nous arrivâmes à la station. Attachant nos chevaux aux poteaux qui se trouvaient devant la porte, nous nous rendîmes à la salle du comptoir. Cette pièce, située sur le derrière du bâtiment, et à laquelle on arrivait par un passage long et étroit, était remplie, presque de manière à

nous suffoquer, de fumée de tabac, des vapeurs d'un mauvais whiskey, et d'une foule de chevaliers ivres, à travers lesquels le colonel arriva avec beaucoup de peine jusqu'au comptoir, où notre hôte et deux de ses aides distribuaient « la mort liquide, » à raison de dix cents le verre, et de dix verres par minute.

— Vous voilà, colonel, comment vous portez-vous? s'écria notre vendeur de liqueurs à la face empourprée, lorsqu'il aperçut mon compagnon de voyage, puis quittant pour un instant son occupation lucrative, il serra la main du colonel en répétant son : comment vous portez-vous?

— Très-bien, merci, Miles, dit le colonel avec un certain air protecteur; avez-vous vu mon serviteur, Moyse?

— Moyse, non! Que lui est-il arrivé?

— Il s'est enfui avec mon cheval Firefly.... Je croyais qu'il se serait dirigé vers cette station. A quelle heure le premier train remonte-t-il?

— Il devrait arriver à onze heures et demie, mais généralement il est bien près d'une heure lorsqu'il est ici.

Le colonel se retournait pour venir me rejoindre, lorsqu'un jeune homme élégamment vêtu au pas chancelant, qui remplissait un verre au comptoir et le regardait avec une espèce d'étonnement rêveur,

balbutia tout à coup : — Moyse.... s'est... enfui, monsieur ! Cela... ne... ne... peut être... morbleu; je le... connais, monsieur... c'est un... un de mes amis, et... je veux... je veux être damné s'il n'est pas hon... honnête.

— A peu près aussi honnête que la majorité des Yankees, répliqua le colonel, c'est un damné voleur, monsieur !

— Prenez garde... garde, monsieur... n'allez... n'allez pas... rien... dire contre... les Yankees. Que le diable m'emporte si... si je ne suis pas moi-même Yankee... monsieur, dit le jeune homme oscillant du côté du colonel.

— Peu m'importe ce que vous êtes ; vous avez bu.

— Vous mentez, damné aris... aristocrate, fut la réponse du gentleman en dirigeant de toute sa force, peu solide en ce moment, un coup de poing vers la face du colonel.

Le colonel s'effaça vivement, son adversaire tomba de tout son long sur le sol. Le planteur ayant tourné sur ses talons, se retirait tranquillement lorsqu'un coup de pistolet partit, une balle vint déchirer le haut de sa botte, et se logea dans le mur à deux pieds de l'endroit où je me trouvais. D'un bond aussi sûr et aussi prompt que celui du tigre, le colonel était sur l'homme ivre. Après lui avoir arraché son arme, il

saisit notre individu par la cravate, et le relevant de presque toute sa hauteur, il le lança à l'autre bout de la salle; puis levant le revolver il coucha froidement son ennemi en joue.

Mais douze hommes vigoureux se jetèrent sur lui. On lui arracha à l'instant le pistolet et on lui tint les bras; pendant que de tous côtés partaient ces cris : Combat à armes égales, monsieur! Il est ivre! Ne frappez pas un homme à terre, et autres exclamations semblables.

— Promettez-moi que tout se passera loyalement, damnés chiens de la Caroline du Nord que vous êtes, s'écria le colonel, se débattant fortement pour recouvrer la liberté de ses mouvements, et je rosserai toute votre bande.

— Un seul homme ferait votre affaire, maudit aristocrate incendiaire, dit un individu grand et maigre à la chevelure touffue et aux épais favoris, qui se tenait debout près du comptoir : si vous voulez vous battre, je vais vous satisfaire à l'instant. Lâchez-le, garçons, ajouta-t-il en s'avançant vers le colonel : donnez-lui son fer à repasser, voyons s'il s'attaquera à un homme à jeun.

Je vis qu'il allait survenir quelque chose de grave, et je dis à celui qui avait parlé en dernier lieu : — Mon ami, vous n'avez aucun motif pour vous que-

reller avec ce monsieur. Il n'a traité cet homme que comme vous l'eussiez fait vous-même.

— Cela peut être; mais c'est un damné chien de Séparatiste qui nous pousse en enfer; c'est faire du bien au pays que de le débarrasser d'un de ces hommes-là.

— Quelles que soient ses opinions politiques, c'est un homme comme il faut, monsieur, qui ne vous a jamais fait de mal.... Aussi permettez-moi de vous prier de le laisser tranquille.

— Ne priez donc pas pour moi, monsieur, murmura le colonel entre ses dents serrées, je battrai ce maudit rustre, et toute sa race avec lui.

— Non, mon ami, vous ne le ferez pas. Vous ne le ferez pas à cause de ceux que vous avez laissés chez vous, lui dis-je, le prenant par le bras, et le conduisant ou plutôt le poussant vers la porte.

— Et qui diable êtes-vous? demanda le campagnard en se plaçant carrément devant moi.

— Je partage vos opinions politiques, je suis Unioniste jusqu'au plus profond de mon cœur! répondis-je.

— Pas possible! Unioniste! Eh bien, donnez-moi la main, dit-il, en me serrant le bras; morbleu, cela fait du bien de voir un homme vêtu comme vous qui n'a pas peur de dire qu'il est Unio-

niste, et si près de la Caroline du Sud, aussi ! Allons, et buvons ensemble; allons, garçons, de la liqueur à la ronde !

— Excusez-moi pour aujourd'hui, mon cher camarade ; dans un autre moment je serai heureux d'accepter votre invitation.

— Soit, voici toujours ma main.

Il me donna une bonne poignée de main, et la foule s'étant écartée, je sortis de la salle avec le colonel. Nous fûmes suivis par l'hôtelier Miles, qui lorsque nous fûmes arrivés devant la porte principale, nous dit : Je suis vraiment fâché de cette scène, messieurs; quand nos garçons sont réunis, il faut qu'ils fassent tapage.

— Oh ! n'importe, dit le colonel, qui avait retrouvé son calme ; mais pourquoi toutes ces personnes sont-elles ici ?

— Il y a demain un meeting politique, la maison est comble.

— Pas possible ! dit le colonel, puis, se tournant de mon côté, il ajouta : Moyse a pris le chemin de fer dans un autre endroit ; il faut que je me rende immédiatement à un bureau de télégraphe, pour transmettre l'ordre de l'arrêter. Le plus rapproché est celui de Wilmington. Il ne serait pas bon de laisser les chevaux seuls avec toute cette canaille,

voulez-vous rester ici et les garder jusqu'à demain?

— Volontiers.

— Il y a aujourd'hui une bande d'individus terribles dans le voisinage, colonel, dit l'hôtelier; les gens les plus paisibles peuvent se trouver dans une position très-désagréable s'ils n'ont pas d'amis. Ne feriez-vous pas bien, avant de partir, de mettre ce monsieur en rapport avec quelqu'un des vôtres?

— Oui, je n'y pensais pas. Qui est ici?

— Il y a le colonel Taylor, Bill Barnes, Sam Heddleson, Jo. Shackelford, Andy Jones, Rob Brown, et d'autres encore.

— Où Andy Jones est-il?

— Je crois qu'il est rentré; je vais voir.

Pendant que l'hôtelier ouvrait une porte de sortie, le colonel me dit : Andy est un Unioniste ; mais il soutiendrait un combat à mort pour moi.

— Sarah! cria l'hôtelier.

— Oui, massa, me voici, fut la réponse d'une femme malpropre, qui présenta bientôt à la porte son visage d'un noir effrayant.

— Andy Jones est-il ici? demanda Miles.

— Oui, massa, il est couché là-bas sur la table.

Nous suivîmes l'hôtelier dans la chambre indiquée. C'était la salle à manger de l'hôtel. A la sombre lueur que jetait le feu de la cheminée, je

vis qu'elle contenait à peu près cent personnes, qui, enveloppées dans des couvertures, des couvre-pieds piqués et des châles de voyage, étaient disposées dans toutes les attitudes imaginables, et dormaient d'un profond sommeil. La salle était une pièce longue et basse, occupant tout le devant de la maison, elle offrait un aspect de malpropreté et de misère. Le feu que soignait la négresse (elle avait étendu une couverture par terre, et à moitié endormie, elle devait entretenir ce feu pendant la nuit), venait d'être alimenté avec du bois vert et répandait d'épais tourbillons d'une fumée noire, qui, se mêlant aux exhalaisons des poumons de cent dormeurs, formaient une atmosphère qu'il était impossible de respirer. Il n'y avait pas une fenêtre ouverte, on n'apercevait aucune ouverture pour la ventilation.

Évitant avec soin les bras et les jambes de la chevalerie couchée, nous arrivâmes, guidés par la fille noire, au coin de la salle où dormait l'Unioniste. Le secouant vivement par l'épaule, le colonel lui cria :
— Andy ! Andy ! réveillez-vous !

— Que... que diable y a-t-il ? balbutia le dormeur, en ouvrant par degrés les yeux, et se soulevant sur un coude : — Que Dieu me bénisse, colonel, est-ce vous ? Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Des affaires, Andy. Allons, levez-vous, j'ai besoin de vous, et je ne peux pas vous parler ici.

L'homme de la Caroline du Nord se leva lentement, et jetant sa couverture sur ses épaules, il nous suivit hors de la salle. Lorsque nous fûmes en plein air, le colonel me présénta à son ami, qui exprima tout à la fois la surprise, et le plaisir qu'il éprouvait de voir un Unioniste du Nord dans la compagnie du colonel.

— Veillez sur nos chevaux, Miles; Andy et moi nous avons besoin de causer, dit le planteur à l'hôtelier, avec aussi peu de cérémonie que s'il eût parlé à un nègre.

Il me sembla que le blanc n'était pas tout à fait satisfait des manières du colonel; mais après avoir dit : « Bien, bien, monsieur, » il se retira.

.La nuit était froide et humide, mais comme toutes les chambres de l'hôtel étaient occupées, ou par des dormeurs ou par des buveurs, nous n'avions pas d'autre alternative que de tenir notre conférence en plein air.

Un feu de broussailles jetait un vif éclat près du chemin de fer; nous nous acheminâmes de ce côté. Étendus par terre, dépouillés de tout vêtement, excepté de pantalons de laine et d'une chemise de flanelle, dormaient profondément plusieurs noirs, les

aiguilleurs et les bûcherons de la station, les pieds tout près du feu, rôtissant à une extrémité, et gelant à l'autre. Comment des êtres humains, placés dans une pareilles situation, pouvaient-ils dormir, cela me semblait un miracle; mais par suite d'une observation plus attentive, j'acquis la conviction que le nègre du Sud a une aptitude naturelle pour cet exercice; il supporte plus facilement que tout autre être vivant d'être exposé à l'air froid. En lui donnant cette force de résistance, la nature semble l'avoir disposé d'une manière toute particulière à la vie de fatigue et de privations qui est son partage.

La lueur du feu me permit d'examiner ma nouvelle connaissance. C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, fortement bâti; ses manières étaient aisées et calmes, bien que rudes et incultes. Sa figure, ou du moins ce qu'on en pouvait voir sous une masse d'épais cheveux d'un gris rougeâtre, annonçait un caractère ferme et décidé; mais il y avait sur cette figure une expression mâle, ouverte et honnête qui inspirait confiance. Il portait un chapeau rabattu et un vêtement complet de la couleur ordinaire, « gris-mouton », taillé en sac, et flottant sur sa personne. On reconnaissait un homme qui avait fait seul son chemin dans le monde. Fils d'un petit blanc, et ayant à peine les premiers élé-

ments d'une éducation puisée dans les livres, il avait, par un mérite véritable, par une capacité naturelle, et une grande force de caractère, amassé une belle fortune, et acquis une position importante dans son district. Quoique ses opinions politiques fussent considérées comme mauvaises, sa popularité personnelle était si grande, qu'il avait été choisi plusieurs années de suite pour représenter le comté dans la législature de l'État. Le colonel, bien que son adversaire politique, l'avait aidé au début de sa carrière ; Andy n'avait pas oublié ce service. Il était facile de voir que ces deux hommes, si différents de caractère et d'aspect, étaient de chauds et intimes amis.

— Ainsi, Moyse s'est conduit comme un suppôt de l'enfer, colonel, dit après quelques moments ma nouvelle connaissance. Je n'en suis pas surpris. Je n'ai jamais eu foi dans les commandeurs Yankees. Il est contre la nature de l'homme du Nord d'accepter les principes du Sud aussi fortement que l'a fait Moyse.

— Quelle route pensez-vous qu'il ait prise? demanda le colonel.

— Je pense qu'après être arrivé au cours d'eau, il s'est dirigé vers les hautes terres. Il savait que vous parviendriez à l'atteindre sur les routes fréquentées ;

il aura pris la direction du Mississipi, d'où, après avoir vendu le cheval, il se rendra dans le Nord.

— Je le poursuivrai, dit le colonel, jusqu'au bout du monde. Dût-il m'en coûter cinq mille dollars, je le verrai pendre.

— Très-bien, répondit Andy en riant; s'il est parti pour le Nord, il vous faudra un acte d'extradition pour le ravoir. La Caroline du Sud, je crois, s'est déclarée pays étranger.

— C'est vrai, dit le colonel, riant aussi, elle est pays étranger pour les Yankees, mais non pour le vieil État du Nord.

— Que le diable m'emporte si elle ne l'est pas, répondit l'habitant de la Caroline du Nord. Maintenant qu'elle nous a faussé compagnie, je vous jure qu'il faut qu'elle persiste. Nous penserions tout aussi bien à nous en aller en enfer par un beau temps d'été, que de nous associer avec elle. Colonel, vous êtes le seul homme convenable dans l'État, que le diable m'emporte si ce n'est pas vrai... et vos opinions politiques sont cependant assez mauvaises pour gâter toute une communauté de citoyens. Il m'a toujours paru assez étrange qu'un homme aussi riche que vous en bon cœur, fût si pauvre en fait de cervelle.

— Voilà des compliments, répliqua le colonel

avec la plus grande douceur; mais laissons de côté la politique, nous ne pourrions jamais nous entendre. Que faire pour attraper Moyse?

Allez à Wilmington, envoyez des dépêches télégraphiques dans toute la création : attendez un jour les réponses, puis si vous n'apprenez rien, retournez chez vous, prenez un commandeur indigène, et laissez Moyse aller au diable. Si cela peut vous être agréable, je vous accompagnerai jusqu'à Wilmington, quoique j'eusse l'intention de donner ici demain un peu de fil à retordre à vos séparatistes.

— Non, Andy, j'irai seul. Ce ne serait pas patriotique de vous enlever à un meeting politique. Vous éclateriez si vous ne lâchiez pas un peu de vapeur.

— Je le crois. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour vous, vous le savez.

— Je le sais, et je vous prie de ne pas perdre de vue mon ami Yankee que voilà. Veillez à ce qu'aucun de vos gens ne lui cherche querelle, vous aurez bon nombre de gaillards peu faciles.

— Comptez sur moi, dit Andy; tout ce qu'il aura à faire ce sera de rester bouche close.

— Cela me semble assez facile, repris-je en riant.

Lorsque le sifflet de la locomotive se fit entendre, le train remontant arriva; le colonel y prit

place, et nous souhaitant le bonsoir partit pour Wilmington. Andy me proposa alors de chercher un endroit pour dormir. Il était inutile de chercher des quartiers à l'hôtel, mais il y avait un wagon vide dans la gare d'évitement; en gagnant un des nègres à l'aide de quelques pièces de monnaie, nous y montâmes, et fûmes bientôt étendus sur ses bancs de bois dans toute notre longueur.

CHAPITRE XIV.

LA BARBACUE OU MEETING POLITIQUE.

Le terrain du meeting se trouvait à un mille de la station, dans une situation charmante, au milieu d'un bois et près d'un cours d'eau. Là se réunissaient fréquemment les Méthodistes, secte qui dans le Sud a toujours affectionné les réunions religieuses en plein air. On voyait dispersées sur ce terrain, avec une certaine intention de régularité, une quarantaine de chaumières en bois, petites, mais propres, couvertes des longues feuilles du pin à térébenthine, et calfeutrées avec les branches du même arbre. Chacune de ces maisons avait pour plancher un lit de feuilles ou de paille ; elle était assez grande pour que dix personnes pussent y coucher, pourvu qu'elles étendissent leur literie par terre, et qu'elles se couchassent les unes près des autres. Au milieu des cases étaient répandues une douzaine de tentes de toile qu'on avait dressées pour la circonstance.

Au centre du groupe de huttes un grossier écha-

faudage, haut de quatre ou cinq pieds, et entouré d'une balustrade rustique, servait de tribune à l'orateur. Une douzaine de personnes pouvait y tenir assise, la tribune était protégée par un toit en branches de pin, entrelacées de manière à abriter du soleil, mais sans offrir de protection contre la pluie. Derrière la tribune étaient deux longues tables, faites de planches grossières, et soutenues par de forts pieds croisés en X. Un dais de vert feuillage répandait de l'ombre sur le terrain; tout le bois sans broussailles était tapissé des molles torsades brunes du pin.

Fatigué de la route que la veille j'avais faite à cheval, je ne me réveillai que tard dans la matinée; il était près de dix heures quand Andy et moi nous nous dirigeâmes vers le camp. Évitant la route ordinaire, nous prîmes par la forêt. Nous étions au milieu de l'hiver, tout autour de nous la végétation était morte, attendant que le printemps vînt lui donner le souffle de la vie. Il y avait du silence et du repos dans les profondeurs des bois. Les oiseaux étaient partis pour leur voyage d'hiver; les feuilles étaient sans mouvement sur les arbres; la nature semblait se reposer de son travail éternel, et écouter la douce musique du petit cours d'eau qui faisait entendre sa gaie chanson en franchissant les racines et les bran-

ches tombées qui s'opposaient à son passage. Bientôt s'éleva un lointain murmure ; nous n'avions pas fait beaucoup de chemin qu'un bruit aussi grand que celui qu'on entendit à Babel fit entendre un étrange concert à nos oreilles. Le beuglement du bœuf, le hennissement du cheval et le braiment sonore d'un autre animal, mêlés à un millier de voix humaines, nous arrivaient à travers les bois. Mais au-dessus de tout éclatait la voix de Stentor de l'orateur politique en plein air,

> « Pendant qu'il se promenait sur la plate-forme branlante,
> La sueur ruisselait de son front[1]. »

Déjà mille personnes à peu près étaient réunies sur le terrain ; jamais je ne vis une réunion plus variée. On y voyait toute espèce de costumes et toute sorte de gens, mais les vrais campagnards formaient la majorité de l'assemblée. Comme on devait s'y attendre, les hommes composaient la plus grande partie de l'auditoire, je vis cependant quelques femmes et bon nombre d'enfants ; beaucoup d'habitants de la campagne ayant profité de la circonstance pour donner un jour de fête à leurs familles. Quelques-uns

[1] As he trad the shaky platform,
With the sweat upon his brow.

occupaient des bancs en face de la plate-forme; un plus grand nombre était assis par terre en groupes, à portée de l'orateur, mais faisant fort peu attention à ce qu'il disait. Quelques-uns lançaient leurs couteaux dans le tronc des arbres, d'autres jouaient au palet ou à saute-mouton, un bon nombre faisaient tranquillement une partie de whist ou de piquet.

Celui qui parlait était un homme bien mis, avec un air distingué, et assez bon orateur. Il paraissait habitué à adresser la parole à un jury, car en maniant son sujet, et en faisant appel aux préjugés de ses auditeurs, il déployait toute l'habileté que nous rencontrons chez certains avocats en renom. Mais il ne pouvait atteindre son but. Pour neuf de ses auditeurs sur dix, ses expressions et ses comparaisons, quoique justes, et parfois très-belles, étaient une langue morte. Il demandait une séparation immédiate et sans condition; je jugeai par les applaudissements qui accueillirent ses remarques, toutes les fois qu'il parut se faire comprendre, que la grande majorité de ceux qui étaient présents partageait ses idées.

Il fut remplacé par un homme d'un âge moyen, au front sombre, légèrement courbé, et dont les cheveux commençaient à grisonner, mais cependant robuste, athlétique, et dans la fleur de la virilité. Son pan-

talon et son gilet étaient de l'étoffe indigène, et de temps en temps, il se servait d'une expression du pays ; mais comme orateur politique en plein air, il était supérieur à l'orateur plus civilisé qui l'avait précédé.

Lui aussi demandait la séparation, comme droit et comme devoir, — la séparation immédiate et pour toujours des Yankees, mangeurs de boue, avares, qui (il rougissait de le dire) avaient les mêmes ancêtres, et adoraient le même Dieu que lui. Il ne craignait pas de déclarer que l'esclavage était une malédiction aussi bien pour les blancs que pour les noirs, mais qu'il avait été imposé à la génération présente avant qu'elle fût née, par ces mêmes Yankees avides et rapaces, qui vendraient non-seulement les membres et les os de leurs semblables, mais pire que cela, leur propre âme pour un peu d'or. L'esclavage a été imposé au Sud sans son consentement, et maintenant qu'il s'y est mêlé à la vie sociale tout entière, et qu'il est devenu une nécessité de l'existence du Sud, les Yankees hypocrites voudraient le lui enlever, parce que, prétendent-ils, c'est un crime et une injustice, comme s'ils devaient en subir la responsabilité, ou que le Sud ne pût pas régler lui-même ses affaires avec son *Créateur !*

— L'esclavage nous est indispensable, continua-

t-il. Sans l'esclavage, il n'y a plus de récoltes de coton, de riz et de sucre possible, le Sud mourra de faim. Que nous importe que la servitude engendre des abus? Que nous importe que parfois on surcharge le noir de travail, et qu'on débauche sa femme et ses filles? L'homme n'est parfait nulle part, il y a des vices dans toute société. C'est à chacun, dans de pareilles affaires, à régler ses comptes avec Dieu. Mais en cela sommes-nous pires que les Yankees? Dans le Nord la société est-elle sans abus? Leurs ouvriers ne sont-ils pas surchargés de travail? Tandis que le crime se cache ici sous le voile de la nuit, ne se promène-t-il pas chez eux en plein jour? Si l'on débauche ici les femmes et les filles des noirs, est-ce qu'on ne débauche pas chez eux les femmes et les filles des blancs? Est-ce qu'un Yankee ne troquerait pas la chasteté de sa mère contre un sale dollar? Qui remplit nos lieux de débauche? Des femmes Yankees! Qui encombre nos pénitentiaires, alimente nos poteaux de flagellation, débauche nos esclaves, nous friponne et nous dupe tous? des Yankees! Je vous dis, concitoyens, et en ce moment le corps de l'orateur sembla se dilater sous l'influence de l'enthousiasme sauvage qui le possédait, renoncez à eux, séparez-vous, ne touchez pas à ce qui est sale, c'est ainsi que parle le Seigneur Dieu des armées,

qui vous guidera, et vous conduira, s'il le faut, au combat et à la victoire !

Ces paroles furent suivies d'un tonnerre d'applaudissements. L'assemblée se leva, une acclamation enthousiaste et prolongée retentit dans les bois antiques, et fit trembler les grands arbres. Il se passa quelques minutes avant que le tumulte se fût calmé. Lorsque le silence se fût rétabli, une voix près de la tribune appela Andy Jones ! Cet appel fut aussitôt répété par une autre voix, et bientôt un cri général pour Andy, l'Unioniste Andy! Andy le tapageur! partit de la même foule qui auparavant avait applaudi avec tant d'enthousiasme l'orateur Séparatiste.

Andy se leva de l'endroit où il était assis près de moi, et monta tranquillement les degrés de la plateforme. Après avoir ôté son chapeau, et tiré d'une boîte de fer qu'il avait dans la poche de son pantalon une énorme chique de tabac qu'il mit dans sa bouche, il parcourut à grands pas et à plusieurs reprises la tribune, et puis se tourna carrément vers l'auditoire.

Le lecteur a vu un tigre parcourir sa cage de long en large, les yeux attachés sur les faces humaines qui sont devant lui. Il a remarqué comment l'animal s'arrête court, choisit un individu, se tourne vers lui avec un regard d'une telle férocité, que le sang de

l'homme se glace, que sa respiration devient pénible et difficile, lorsqu'il s'attend à voir à chaque instant la bête briser les barreaux de sa cage et s'élancer sur sa victime. Le visage d'Andy, beau, ouvert et mâle n'avait rien du tigre ; mais, pendant un moment, lorsqu'il s'arrêta dans sa promenade d'un bout à l'autre de la plate-forme, et se tourna en plein et carrément vers le précédent orateur, qui s'était assis près de moi au milieu de l'auditoire, je ne pus me défaire de l'impression qu'il allait s'élancer sur lui. Attachant les yeux sur le visage de l'homme, il dit lentement :

— Un homme se lève ici et cite l'Écriture contre son semblable ; il oublie que Dieu a fait du même sang toutes les nations qui habitent sur la face de la terre. Un homme se lève ici et appelle son frère voleur, et sa mère prostituée, et nous prie de partager son opinion ! Je n'entends pas son frère dans le sens des Écritures, ni sa mère dans un sens figuré, mais je parle de son frère par le sang et de la mère qui le porta dans son sein; car, messieurs, il est (et il montra du doigt le dernier orateur, ses paroles lentes et graves exprimant un mépris profond), il est Yankee ! Et maintenant je vous le dis, messieurs : maudite soit une pareille opinion ; maudits soient de pareils principes, et maudit soit l'homme qui a l'âme assez noire pour les énoncer !

Un silence profond se fit dans l'assemblée; la personne à laquelle il était fait allusion se leva, la figure enflammée; et avec une respiration que la fureur rendait haletante, il prononça ces mots d'une voix entrecoupée : — Andy Jones, vous m'en rendrez raison !

— Certainement, répondit Andy, insérant froidement ses pouces dans les emmanchures de son gilet; partout où vous voudrez, — ici... maintenant... si cela peut vous être agréable.

— Je n'ai pas d'arme ici, monsieur, mais je ne tarderai pas à vous offrir l'occasion de vous mesurer avec moi.

— Quand bon vous semblera, dit Andy avec un calme parfait; mais comme vous n'êtes pas encore prêt, si vous vouliez bien rester assis, et écouter ce que je vais dire de vos parents : ce sont gens très comme il faut... ceux que je connais... et je jurerais qu'ils rougissent de vous.

Un bourdonnement se fit entendre dans la foule, et une douzaine de voix crièrent : — Soyez poli, Andy, — laissez-le respirer .. cessez... à la question, Jones... et autres phrases du même genre.

Quelques-uns de ses amis prirent à part l'orateur vexé, et l'ayant bientôt calmé, l'ordre se rétablit.

— Eh bien, messieurs, reprit Andy, vous savez

tous où j'ai été élevé... là-bas, dans la Caroline du Sud. Je suis fâché de le dire, mais c'est vrai. Et vous savez tous que mon père était pauvre, et qu'il ne pouvait offrir à ses enfants aucune chance de parvenir. D'ailleurs il n'y avait pas d'école dans le district, de sorte que nous n'aurions pu nous instruire, lorsque nous l'aurions voulu. La plantation la plus rapprochée de notre demeure était celle du vieux colonel J***, père du colonel actuel. C'était un maudit éteignoir, juste comme son fils... mais pas la moitié homme aussi comme il faut. Eh bien, il y avait sur sa plantation un vieux nègre appelé le Père Pompée, qui avait, je ne sais comment, appris à lire. C'était un nègre diantrement bon ; il y a longtemps déjà qu'il serait au ciel, si le Seigneur n'avait pas quelque bonne occupation pour lui ici-bas, mais il y sera diantrement plus vite que quelques blancs d'entre nous, c'est un fait. Comme je le disais, Pompée savait lire, et lorsque j'avais à peu près seize ans, et que je n'avais jamais vu le dedans d'un livre, le vieux noir me dit un jour, il était déjà vieux, et il y a trente ans de cela, eh bien, il me dit : — Andy, mon enfant, vous devriez apprendre à lire, cela vous sera utile lorsque vous serez grand, et pourra faire de vous un homme de bien et un homme respecté; venez à la case du vieux Pompée, il vous apprendra à

lire, Andy, mon enfant. J'y allai. Pompée n'avait qu'une Bible et les Hymnes de Watt; mais nous avions coutume de nous réunir pendant les longues soirées d'hiver; c'est à la lueur du feu,—nous étions si pauvres tous deux que nous ne pouvions acheter une chandelle, —qu'il m'apprit à lire, et bientôt je pus épeler.

— Pensez à ceci, messieurs. Moi, enfant blanc, et, suivant la déclaration d'indépendance, ayant dans mes veines un sang tout aussi bon que celui du vieux colonel, j'avais pour m'apprendre à lire un vieil esclave, et ce vieil esclave était épuisé de travail, et il employait ses soirées à m'instruire au lieu de reposer ses vieux membres! Que le diable m'emporte s'il ne va pas au ciel pour ce seul bienfait, quand même il ne devrait pas y aller pour d'autres.

— Vous savez le reste; comment lorsque je fus homme, je m'établis ici, dans le vieil État du Nord et comment le jeune colonel endossa mon papier, et m'ouvrit le commerce de la térébenthine. Peut-être pensez-vous que cela n'a pas beaucoup de rapport avec les Yankees, mais cela en a diantrement, comme vous allez voir. Lorsque j'eus quelques avances, je commençai à envoyer par mer ma marchandise à New-York et à Boston; et mon agent Yankee vint enfin me voir ici dans les bois du fond, et me dit :

Jones, venez dans le Nord pour voir un peu ce que nous sommes ! J'éprouvais une espèce d'affection pour lui, j'avais fait beaucoup d'affaires avec lui avant de l'avoir jamais vu, et je l'avais toujours trouvé droit comme un if. Je me rendis dans le Nord, on me mena partout, on me montra comment les Yankees font les choses. J'avais pensé, comme peut-être vous le faites, que les Yankees étaient une espèce de trait d'union entre le diable et un juif. Comment croyez-vous que je les ai trouvés? Je vis qu'*ils envoyaient les enfants du pauvre à l'école, gratuitement*... et que là-bas les écoles étaient plus nombreuses que les punaises dans le lit de Miles Privett? et c'est dire beaucoup, car je veux que le diable m'emporte, si quelqu'un de vous peut dormir dans sa boutique, à moins qu'il ne couche par terre. Oui, les enfants du pauvre y sont instruits *gratuitement !*... tous... et ils ont autant de chance de parvenir dans le monde que les fils du riche ! Maintenant, pensez-vous que moi, qui ai reçu toute mon instruction d'un vieil esclave, à la lueur d'un feu de pommes de pin, pensez-vous que je puisse dire quelque chose contre les Yankees ? Peut-être qu'ils volent, bien que je ne le sache pas, peut-être qu'ils prostituent leurs femmes et leurs filles, et qu'ils vendent la vertu de leurs mères pour quelques dol-

lars; mais, s'ils le font, je veux être maudit si en même temps ils n'envoient pas les enfants du pauvre à l'école; c'est plus que nous ne faisons, et permettez-moi de vous dire que tant que nous ne le ferons pas, il faut nous attendre à ce qu'ils soient plus fins et plus capables que nous.

— Ce monsieur, qui insulte sa propre famille, après qu'elle l'a élevé gratis, prétend que les Yankees veulent se mêler de nos nègres. Cela n'est pas; ils ne le pourraient pas quand même ils le voudraient, parce que c'est contre la constitution. Et ils tiennent à la constitution plus fortement que nous. Est-ce que leur gros canon, Daniel Webster, n'a pas fait, à propos de ce sujet, un véritable hachis des aboyeurs de la Caroline du Sud? Je vous répète qu'ils n'ont nullement l'intention de se mêler des nègres; ils nous laisseront libres d'aller en enfer, si bon nous semble, et nous y allons bon train, ou je n'ai pas lu le dernier recensement.

— Peut-être que vous n'avez pas entendu parler des Abolitionistes, Andy, cria une voix du milieu de l'auditoire.

— Au contraire, répondit l'orateur. J'en ai entendu parler, et je les ai vus. Lorsque j'étais dans le Nord, j'assistai à une de leurs réunions, et je vous dirai quelle mine ils ont. Ils ont tous une longue

chevelure comme les femmes, des lèvres minces et serrées, de grandes bouches braillardes, des faces longues et maigres en lame de couteau, aussi blanches que de la térébenthine vierge, et ils parlent tous du nez; ils ressemblent parfaitement aux rodomonts de la Caroline du Sud, si ce n'est qu'ils ne jurent pas autant, mais ils y suppléent par la prière, et trop prier, suivant moi, lorsque l'homme est un maudit hypocrite, est à peu près aussi mauvais que de jurer. Dans le Nord, les gens comme il faut ne sont pas Abolitionistes. Ils regardent ces bavards comme nous regardons les chiens enragés, la gale ou les marchands de nègres.

— Maintenant, à propos de cette affaire de la séparation, quoiqu'il ne soit pas utile d'en parler, car cet État ne se séparera jamais, la Caroline du Sud se retire de l'union, tant mieux; il y a longtemps qu'elle aurait dû aller en enfer; maintenant qu'elle y est, eh bien, *qu'elle y reste!* Mais à ce sujet, je vais vous raconter une histoire.

— J'ai connu un vieux monsieur qu'on appelait père Sam, et qui avait un tas de fils. Ils étaient tous de grands garçons, mais chose étrange, bien qu'ils eussent tous la même mère, et c'était une blanche, la moitié était de couleur; ce n'étaient pas des noirs, mais une espèce de métis. Or, les fils

blancs se conduisaient bien, étaient d'habiles et bons travailleurs qui faisaient bien leur chemin, instruisaient leurs enfants, et traitaient toujours le vieillard convenablement; mais les mulâtres formaient une triste bande, quoique quelques-uns valussent mieux que les autres. Ils ne voulaient pas travailler, ils faisaient les aristocrates, ils avaient des voitures, des chevaux de course, faisaient de gros paris, et chiquaient du tabac comme des démons. Le résultat fut qu'ils finirent par avoir les coudes percés, c'était leur faute, mais cela les rendit jaloux, et un d'eux qui était plus noir que les autres, petit de taille, mais grand vantard, fit son paquet une nuit, et quitta la maison du vieillard, après avoir juré de n'y jamais revenir. Il essaya d'entraîner avec lui les autres mulâtres, mais ils lui firent un pied de nez, et lui dirent : — Tu as tort! — J'étais d'avis qu'on le laissât dehors crever de froid, mais le vieillard était une bonne créature, aussi lui dit-il : — Maintenant, mon enfant, reviens et comporte-toi bien, je te pardonnerai tes folies, et je te traiterai comme je l'ai toujours fait; mais si tu ne le veux pas, eh bien... je t'y forcerai, voilà tout.

— Or, messieurs, ce jaune fils du démon, querelleur, difficile, ingrat, mâcheur de tabac, faisant courir des chevaux, gros parieur, grand vantard, voleur

de nègres, fouetteur de femmes, c'est la Caroline du Sud. Si elle ne revient pas, et qu'elle ne se conduise pas bien à l'avenir, je veux être maudit si elle ne sera pas labourée par le feu, et ensemencée de sel; Andy Jones offrira ses bras pour y contribuer.

L'orateur fut souvent interrompu par de bruyants applaudissements, mais lorsqu'il descendit de la plate-forme, la foule poussa acclamation sur acclamation; une douzaine d'hommes vigoureux, lui faisant un siége de leurs bras, le soulevèrent de terre et le portèrent au haut bout de la table où le dîner était servi.

Tous les membres de cette immense assemblée se mirent à manger. Le dîner se composait du bœuf sacramentel des meetings mêlé aux autres plats qu'on trouve d'ordinaire sur la table d'un planteur, d'eau puisée au petit ruisseau voisin, et d'une forte quantité de whiskey. (Ce dernier breuvage avait, je crois, été baptisé, car au goût il avait quelque chose d'extraordinairement aqueux.)

Des chansons et des discours se mêlèrent au repas, et toute la compagnie ne tarda pas à être de la meilleure humeur.

Pendant le dîner je fus présenté par Andy à un grand nombre d'habitants; il avait soin de dire à chacun d'eux que j'étais Yankee et Unioniste, mais

en ajoutant toujours, comme pour me concilier tous les partis, que j'étais aussi l'hôte et l'ami de *son* ami très-intime, ce maudit Séparatiste, le colonel J***.

Avant de quitter la table, l'orateur Séparatiste se trouvant près de l'endroit où nous étions assis, Andy se l'eva, et lui dit en lui présentant la main : — Tom, vous pensez que je vous ai insulté; peut-être l'ai-je fait, mais vous aviez insulté mon ami Yankee que voilà, et votre propre famille; je devais relever la chose, quand ce n'eût été que pour les apparences. Allons, voici ma main; je me battrai avec vous si vous le désirez, ou nous n'en parlerons plus, ce sera juste comme vous voudrez.

— N'en parlons plus, Andy, dit le Séparatiste avec cordialité ; buvons ensemble et soyons amis.

Ils prirent ensemble un verre de whiskey, et puis quittant la table, ils se dirigèrent vers l'endroit où le bœuf tout entier avait été cuit; ils voulaient me montrer sur quelle échelle on faisait la cuisine dans le Sud.

Dans une fosse de huit pieds de profondeur et d'une longueur de vingt sur une largeur de dix, murée sur les côtés, on avait fait un feu de bois de noyer. Le bois réduit en charbons, un bœuf tout entier, dont on avait enlevé la peau et les entrailles, avait été suspendu à l'aide d'une énorme broche, et

si bien tourné pendant la cuisson, qu'il avait fini par être doré. Puis on l'avait découpé et servi sur la table, et je dois dire, à l'honneur de la cuisine du Sud, que jamais je n'avais mangé viande plus délicieuse.

Je m'étais éloigné du dépôt qui m'avait été confié, c'est-à-dire des chevaux du colonel, aussi longtemps que la prudence pouvait le permettre. C'est ce dont je fis part à Andy ; il me proposa de s'en retourner avec moi, et dit gaiement en se tournant vers son ami réconcilié : — Maintenant, Tom, pas un mot de séparation tant que je serai absent.

— Pas un mot, répondit Tom, et nous partîmes.

Le nègre que j'avais chargé du soin des chevaux ne leur avait pas épargné la nourriture ; mais il ne les avait pas pansés. Andy ôta son habit, et avec une poignée de paille et de feuilles de pin il commença à frotter l'animal, dont le crin fut bientôt aussi uni et aussi luisant que s'il eût été étrillé par un groom anglais.

Le reste de la journée se passa sans incident jusqu'à dix heures du soir, heure à laquelle le colonel revint de Wilmington.

CHAPITRE XV.

LE RETOUR.

On n'avait ni vu Moyse ni entendu parler de lui; la course du colonel était inutile. Pendant son séjour à Wilmington, il avait envoyé des télégrammes dans toutes les grandes villes du Sud pour faire arrêter le commandeur, puis il s'était décidé à retourner chez lui, pour prendre quelques dispositions avant de se rendre à Charleston, où il attendrait les réponses de ses dépêches. Andy pensait comme lui que Moyse, dans l'état de faiblesse où il était, ne se rendrait pas par terre dans les États libres, mais qu'il tâcherait d'atteindre quelque ville sur le Mississipi, où il pourrait se défaire du cheval, et remonter le fleuve.

Il n'y avait pas de temps à perdre; au point du jour, nous dîmes adieu à notre ami l'Unioniste, et nous nous mîmes en route pour la maison.

Vers dix heures, nous arrivâmes chez la maîtresse d'école Yankee où deux jours auparavant nous avions rencontré une si généreuse hospitalité. La dame nous

reçut avec beaucoup de cordialité, nous força d'accepter un second déjeuner pour nous prémunir contre la faim qui pourrait nous surprendre en route, et m'engagea à quitter le Sud le plus tôt possible. Elle était persuadée que ce ne serait pas longtemps un endroit sûr pour un unioniste. Nonobstant les manifestations de loyauté que j'avais remarquées chez le peuple, j'étais convaincu que le conseil de ma jolie compatriote était sensé ; je pris la résolution de le suivre.

Le soir, à notre retour, nous fûmes accueillis avec une grande joie par madame P***, qui bientôt nous fit servir un souper chaud ; comme nous étions harassés par notre longue route à cheval, et que pendant douze heures nous n'avions mangé que des sandwichs au lard et quelques gâteaux, c'était la seule chose dont nous eussions besoin.

Pendant que nous étions à table, le colonel demanda :

— Tout s'est-il bien passé, Alice, pendant notre absence ?

— Tout, répondit la dame, seulement... et elle hésita, comme si elle eût redouté l'effet de la nouvelle ; seulement Julie et son enfant sont partis.

— Partis ! s'écria mon hôte ; partis pour où ?

— Je ne sais pas. Nous avons fait des recherches

partout, nous n'avons pu découvrir leurs traces. Le matin de votre départ Sam envoya Julie travailler aux pins ; elle travailla fort, mais elle ne put faire tâche entière, et le soir, elle fut conduite à la case pour y être fouettée. Je l'appris et je le défendis. Il me parut qu'elle ne devait pas être punie pour ne pas avoir fait ce qu'elle n'avait pas la force de faire. Lorsqu'elle fut sortie de la case, elle vint me remercier de m'être interposée en sa faveur, et causa avec moi quelques instants. Elle pleura, elle se lamenta d'une manière effrayante au sujet de Sam, et manifesta la crainte qu'elle avait d'être punie par vous à votre retour. Je lui promis que cela n'arriverait pas, elle me quitta plus calme. Je supposais qu'elle s'en irait immédiatement chez elle après avoir pris son enfant au quartier des gardiennes ; mais il paraît qu'elle se rendit chez Pompée, où elle resta passé dix heures. Depuis ce moment-là on n'a vu ni elle ni son enfant.

— Le lendemain matin, ne la voyant pas paraître à l'ouvrage, Sam alla à la case de Julie ; il trouva la porte ouverte, le lit n'avait pas été défait. J'envoyai chercher Sandy, et, avec Jim et son chien, il commença la recherche. Le chien suivit immédiatement sa piste depuis la case de Pompée jusqu'au bord du cours d'eau voisin de la distillerie d'en

bas. Là on perdit toutes ses traces. Nous sondâmes le cours d'eau, mais sans rien découvrir. Jim et Sandy battirent les bois dans tous les sens pendant plusieurs milles, mais le chien ne put retrouver la piste. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque malheur.

— Oh, non! il n'y a rien de pareil à craindre, dit le colonel; elle est rusée : elle a remonté le cours d'eau assez loin pour tromper le chien, et puis elle s'est dirigée vers le marais. C'est pour cela que vous avez perdu ses traces au cours d'eau. Soyez sûre que je ne me trompe point; mais elle ne m'échappera pas.

Quelques instants après, nous passâmes dans la bibliothèque. Après y être resté assis quelque temps, le colonel, se levant vivement, comme si une pensée lui était venue tout à coup, envoya chercher le vieux prédicateur.

Le vieux nègre parut bientôt, tenant son chapeau à la main, et s'arrêtant près de la porte, il salua respectueusement chacun de nous.

— Prenez une chaise, Pompée, dit madame P*** avec bonté.

Le noir s'assit avec un air plein d'humilité, et le colonel lui demanda : — Pompée, que savez-vous du départ de Julie?

— Rien, massa, rien, je vous assure. La pauvre enfant n'a rien dit à ce sujet au vieux Pompée.

— Que vous a-t-elle dit?

— Eh bien, voyez-vous, Massa, le soir qui suivit votre départ, et après qu'elle eut passé toute la journée à travailler dans le bois et qu'elle eut été attachée dans la vieille case pour y être fouettée, elle vint à moi, tenant son enfant dans ses bras, toute défaillante, accablée de fatigue et son pauvre cœur tout brisé, et elle me dit qu'elle était près de tomber et de mourir. J'essayai de la consoler, massa; je la relevai du sol, et je lui dis que le bon Seigneur aurait pitié d'elle;... qu'il n'écraserait pas le roseau brisé, et ne lui imposerait pas un fardeau au-dessus de ses forces;... qu'il toucherait votre cœur; et je lui dis aussi que vous étiez bon, que votre cœur était excellent au fond, massa;... et je le sais, car je vous ai porté avant que vous pussiez marcher; et lorsque vous étiez un tout petit enfant, vous mettiez vos petits bras autour du cou du vieux Pompée, et vous me disiez que lorsque vous seriez grand, vous seriez bien bon pour les pauvres noirs, et que vous ne permettriez pas qu'on les maltraitât comme on le faisait alors...

— Laissons de côté tout cela, interrompit le co-

lonel avec un peu d'impatience, mais sans montrer de déplaisir ; qu'a-t-elle dit?

— Elle s'est beaucoup lamentée sur Sam, et m'a demandé si je pensais réellement que le Seigneur lui eût pardonné, l'eût pris près de lui, et lui eût donné une de ces maisons là-haut, dans le ciel. Je lui ai dit que je *le savais;* mais elle m'a dit qu'elle ne pouvait le croire, parce que Sam avait été avec elle là-bas dans les bois, toute la journée ; qu'elle l'avait *vu*, massa; et bien qu'il ne lui eût rien dit, il l'avait regardée avec des yeux si tristes et si affligés, que son cœur en avait été pénétré, que les forces lui avaient manqué et qu'elle était tombée sur le sol presque morte. Et puis elle m'a dit que le grand Sam était alors venu et l'avait trouvée, et lui avait donné de cruels coups avec le grand fouet!

— La brute! s'écria le colonel, se levant de sa chaise et se promenant à grands pas.

— Peut-être n'était-il pas tant à blâmer, massa, continua le vieux nègre du ton de la prière; peut-être a-t-il pensé qu'elle ne voulait pas travailler. Elle ne se rappelait pas qu'autre chose fût arrivé, jusqu'au moment où elle vint chez moi et y trouva le grand Sam ; il la frappa encore, et l'envoya travailler, et elle y alla ; mais on eût dit qu'elle allait mourir! Je lui dis que la bonne madame ne permettrait

pas que le grand Sam la maltraitât davantage avant votre retour, et que vous auriez pitié d'elle et ne la feriez plus travailler dans les bois, mais que vous la mettriez parmi les gardiennes d'enfants, comme auparavant. Elle me dit alors que ce n'était pas le travail qui l'inquiétait, qu'elle devait travailler et être maltraitée, parce qu'elle avait été méchante, très-méchante. Tout ce qu'elle demandait, c'était que Sam lui pardonnât, qu'il revînt de l'autre monde pour lui dire qu'il le faisait. Puis elle pleura; mais le Seigneur, qui a tant de bonté pour le dernier des pécheurs, mit des paroles dans ma bouche, et je pense qu'elles l'ont consolée, car elle me dit qu'il lui semblait que Sam lui pardonnerait et la recevrait dans sa maison là-haut, et qu'elle n'avait plus peur de mourir. Et puis elle prit l'enfant et partit, paraissant en quelque sorte heureuse, et plus gaie que je ne l'avais jamais vue depuis que le pauvre Sam avait été tué d'un coup de fusil.

Mon hôte avait été évidemment touché par le récit du vieillard; mais il continua à se promener de long en large sans rien dire.

— Il est clair pour moi, colonel, remarquai-je lorsque Pompée eut cessé de parler, qu'elle s'est noyée avec son enfant... le chien a perdu la piste au cours d'eau.

— Oh, non ! répliqua-t-il ; je ne crois pas. Je n'ai jamais entendu dire qu'un nègre se fût suicidé... ils n'ont pas assez de courage pour cela.

— Je crains qu'elle n'en *ait eu assez*, David, dit la dame. La pensée d'aller retrouver Sam l'y aura décidée; et cependant nous avons sondé le cours d'eau sans rien trouver. Que pensez-vous de cela, Pompée?

— Je ne sais pas, madame, mais je le crains; et maintenant que j'y songe, j'ai peur que ce que je lui ai dit ne l'ait poussée à cela, répondit le vieux prédicateur en fondant en larmes. Elle paraissait si heureuse lorsque je lui ai dit qu'elle serait longtemps avec Sam dans l'autre monde, que j'ai peur qu'elle ne soit allée se donner la mort de ses propres mains. Je lui ai dit aussi que le Seigneur fermait les yeux sur beaucoup de choses que faisaient les pauvres pécheurs quand ils ne pouvaient pas s'en empêcher... et c'est ce qui le lui a fait faire! Oh ! c'est ce qui le lui a fait faire! Et le vieux noir se couvrit le visage de ses mains et pleura amèrement.

— Ne vous affligez pas ainsi, Pompée, dit son maître avec beaucoup de bonté. Vous avez fait de votre mieux; personne ne vous blâme.

— Je sais que vous ne me blâmez pas, massa, je

sais que vous ne le faites pas, et que vous êtes bon... mais, oh! massa, le Seigneur ... son corps chancelait sous le poids de son immense douleur; je crains que le Seigneur ne me blâme, massa, car je la lui ai envoyée les mains couvertes de son sang, et du sang de ce pauvre innocent. Oh! je crains que le Seigneur ne me pardonne jamais... jamais il ne me pardonnera cela.

— Si, mon bon Pompée, si! dit le colonel en posant avec émotion sa main sur l'épaule du vieillard. Le Seigneur vous pardonnera, à cause de l'exemple chrétien que vous avez donné à votre maître, quand ce ne serait pas pour autre chose.

Et l'homme fort et orgueilleux fut vaincu par sa propre émotion, et de grosses larmes tombèrent sur le sein du vieil esclave comme elles y étaient tombées autrefois.

De pareilles scènes ne sont pas faites pour les yeux d'un étranger, je quittai la chambre.

CHAPITRE XVI.

UN MALHEUREUX DE PLUS.

Le lendemain la famille se réunit pour déjeuner à 'heure ordinaire ; je remarquai que Jim n'était pas . sa place accoutumée derrière la chaise du colonel. Celui-ci montrait sa bonne humeur habituelle, mais nadame P*** paraissait triste et inquiète, et je n'a-'ais pas oublié la scène de la veille.

Pendant que nous causions, le nègre Junius se précipita dans la salle à manger, et s'écria tout gité :

— Massa, massa, il faut que vous veniez à la case... Jim a tiré son couteau, il jure qu'il tuera le premier qui le touchera !

— Il jure cela, dit son maître, se levant brusquement, et sortant de la salle à manger.

Me rappelant l'accès de colère terrible dont j'avais été témoin chez le nègre, et craignant quelque nou-veau danger, je me levai pour suivre le colonel, en lisant :

— Madame, ne pourriez-vous pas empêcher cela?

— Je ne le peux pas, monsieur; j'ai déjà fait tout ce que j'ai pu. Allez et essayez de calmer le colonel... Jim mourra plutôt que de se laisser fouetter.

Jim se tenait debout à l'extrémité la plus reculée de la vieille case, le dos appuyé contre le mur, et tenant à la main son grand couteau à ressort. Une demi-douzaine de nègres se tenaient au milieu de la pièce, paraissant effrayés de ses regards menaçants et désespérés, son maître était à quelques pieds de lui.

— Je vous le dis, colonel, s'écriait le nègre, au moment où j'entrais, ce sera à vos risques et périls que vous me toucherez!

— Maudit nègre, oses-tu me parler ainsi? dit son maître, en s'avançant d'un pas vers lui.

Le couteau se leva en l'air, et le noir répondit d'un ton froid et moqueur : — Dites vos prières avant d'approcher davantage; car, aussi vrai que je désire que Dieu me vienne en aide, vous êtes un homme mort!

Je posai la main sur le bras du colonel, pour le retenir, lui disant en même temps : — Il est dangereux! Je le sais. Laissez-le partir, il vous demandera pardon.

— Je ne lui demanderai pas pardon, cria le noir;

laissez-nous seuls, monsieur; nous réglerons cette affaire entre nous.

— Ne vous mêlez pas de cela, monsieur, dit mon hôte avec beaucoup de froideur, mais le visage pâle de fureur. Laissez-moi gouverner ma plantation.

— C'est juste, monsieur, répondis-je, en reculant de quelques pas; mais je vous en avertis... il est dangereux!

Sans faire attention à mon observation, le colonel se retournant vers ses nègres tremblants, dit: — Qu'on aille me chercher mes pistolets.

— Vous pouvez me tuer, si vous voulez, dit Jim, avec un rire farouche; mais je vous emmènerai en enfer avec moi, soyez-en sûr. Vous savez que *nous* ne supportons pas un coup!

A cette allusion à leur parenté, le colonel tressaillit comme si une arme à feu eût été dirigée sur lui, et se tournant plein de fureur vers le nègre, il lui cria: — Je te tuerai pour cela, maudit nègre, que Dieu confonde!

— Il me semble, colonel, que vous avez eu assez de tuerie depuis quelque temps dans ce pays-ci; il vaudrait mieux renoncer à ce genre de commerce; il pourrait vous occasionner un mal de gorge[1], dit le

[1] C'est-à-dire: Vous faire pendre comme assassin.

long, maigre et déhanché orateur politique en plein air du dimanche précédent, entrant dans la case et marchant droit à mon hôte.

— Qui vous amène ici, maudit chien? dit le colonel, se retournant fièrement vers le nouveau venu.

—Je viens pour vous rendre un service de voisin. J'ai attrapé deux de vos nègres au-dessous de ma distillerie, je désire que vous veniez les chercher, répondit le campagnard, avec le plus grand sang-froid.

— Deux de mes nègres, s'écria le colonel, modérant son ton d'une manière visible... lesquels?

— Une fille jaune, et un enfant.

— Merci, Barnes; excusez la dureté de mes paroles... j'étais agité.

— Bien, bien, colonel; n'en parlons plus. Les enverrez-vous chercher? Il y a longtemps que je les aurais amenés, si mon chariot n'avait pas été en route.

— Oui, j'enverrai immédiatement. Vous les tenez de manière à ce qu'ils ne s'échappent pas?

— S'échapper? je ne le crois pas! Nous les avons attrapés hier soir, à la nuit venue, et depuis ce moment ils sont restés bien tranquilles, je vous le promets... mais la fille tient l'enfant de manière à l'étouffer... il nous a été impossible de le lui arracher.

— Comment les avez-vous attrapés?

— Ils sont venus s'arrêter contre mon radeau de térébenthine. Ils ont sans doute suivi le courant.

— Quoi ! sont-ils morts ?

— Morts ? plus morts que des rats noyés ! répondit l'indigène.

— O mon Dieu ! se noyer elle et son enfant ! s'écria le colonel, profondément ému.

— C'est terrible, mon ami. Allons, partons immédiatement pour aller les chercher, lui dis-je, en posant la main sur son bras, et l'entraînant.

Deux mules furent bientôt attelées à un grand chariot à térébenthine, les chevaux que nous avions montés ne tardèrent pas à être devant la porte. Lorsque le colonel, qui était resté enfermé quelques minutes avec madame P***, sortit de la maison, nous montâmes à cheval, et partîmes avec le campagnard.

La ferme de l'indigène était située sur le cours d'eau qui arrosait la plantation de mon ami, et en était à peu près à dix milles. Prenant un chemin de traverse qui y conduisait par les bois, nous avions une grande avance sur le chariot.

— C'était une assez jolie fille que celle-là, n'est-ce pas? remarqua, après quelques instants, le fabricant de térébenthine.

— Oui, elle l'était, répondit le colonel, d'un air à moitié distrait ; très-jolie.

— Elle s'est tuée parce que votre beau commandeur avait tué d'un coup de fusil son mari.

— Pas tout à fait pour cela, je crois, répondit mon hôte ; je crains que sa principale raison pour en agir ainsi n'ait été d'avoir été envoyée au travail des champs, et maltraitée par le conducteur.

— Cela vient de ce que vous ne veillez pas aux choses vous-même, colonel. Je m'occupe moi-même de mes nègres, et ils se soucient diantrement plus de ce monde que du royaume à venir. Vous ne pourriez pas les décider à se tuer pour aucune somme.

— Eh bien, répondit le colonel d'une voix basse, je me suis occupé moi-même d'elle. C'est moi-même qui l'ai envoyée aux champs faire tâche entière.

— Morbleu ! s'écria l'indigène, arrêtant son cheval tout court, et parlant avec animation : je ne le crois pas... cela n'est pas de vous... Vous êtes un damné Séparatiste ; cela vient de la manière dont vous avez été élevé... mais vous avez l'âme plus grande qu'une église ; il est impossible que vous ayez fait travailler dans les bois une fille aussi frêle et aussi faible.

Le colonel et moi nous avions arrêté instinctivement nos montures, au moment où le campagnard

arrêtait la sienne, et nous nous trouvions alors tous trois de front sur la route.

— C'est vrai, Barnes, dit mon hôte d'une voix qui annonçait une profonde tristesse; *c'est moi qui l'ai fait.*

— Que le Dieu Tout-Puissant vous pardonne, colonel, dit Barnes, lançant son cheval en avant; je ne voudrais pas en avoir fait autant, pour le prix de tous vos nègres.

Le colonel ne répliqua rien, et nous fîmes le reste de la route en silence.

Le chemin n'était qu'une route de charroi traversant les bois, et comme elle était peu fréquentée et encombrée de racines et de troncs de pin, nous mîmes près de deux heures avant d'arriver à la plantation de l'indigène.

La maison du planteur, bâtiment peu élevé, et non peint, était située près du cours d'eau, et au centre d'une clairière d'à peu près une dizaine d'acres. Cette clairière était entourée d'une clôture en palissade; sur le devant se trouvait un jardin, qui fournissait assez de légumes pour une famille de vingt personnes. Derrière la maison et de chaque côté, sept acres environ étaient consacrés à la culture du grain et des pommes de terre. Dans un coin de cette pièce de terre on voyait trois cases de nègres dont l'aspect

annonçait l'ordre et la propreté. Tout auprès je remarquai un hangar peu élevé, dans le voisinage duquel une grande quantité de paille avait été mise en meules à la façon de la Nouvelle-Angleterre. Trois vaches laitières, au poil luisant et bien soignées broutaient cette paille avec une chèvre.

A quatre cents yards de la maison, sur le bord du petit cours d'eau, qui était large et profond en cet endroit, on apercevait une distillerie de térébenthine, autour de laquelle étaient jetés çà et là un grand nombre de barils de résine et de térébenthine. En remontant, et assez loin pour être à l'abri de l'incendie, on rencontrait un long hangar de bois, peu élevé, recouvert de grossières planches, disjointes, placées debout et sans voliges. C'était le magasin où l'on serrait la térébenthine lorsqu'elle avait été mise en baril pour le marché. Sur le cours d'eau, en face du hangar, se trouvait un radeau, sur lequel on avait chargé deux cents barils de résine. C'était sur ce grossier transport que le fabricant de térébenthine envoyait ses produits à Conwayboro. Là le radeau était vendu au capitaine B***, l'ami qui m'avait donné l'hospitalité sur la route, et le chargement était embarqué pour New-York.

Deux nègres *de première qualité*, portant le costume ordinaire, travaillaient à la distillerie; une

négresse, aussi grosse et aussi robuste que les hommes, et vêtue d'une robe de tiretaine, courte et large, qui laissait paraître de grandes guêtres, arrangeait une auge de bois qui conduisait la résine liquide de la distillerie à un trou profond creusé dans la terre. Dans ce trou il y avait assez de résine pour remplir mille barils.

— Viens ici, Bill, dit Barnes à l'un des nègres, comme nous approchions de la distillerie, mène ces animaux à l'écurie, donne-leur de l'avoine, et quand ils seront un peu reposés, donne-leur à boire.

— Oui, oui, massa, répondit le nègre, s'avançant vivement, et saisissant les chevaux par la bride; faudra-t-il les étriller, massa?

— Oui, étrille-les bien, répondit le planteur; puis se tournant vers moi, comme nous descendions de cheval, il me dit: — Étranger, voilà un nègre comme on les aime; tous les miens ressemblent à celui-ci, ils sont adroits et vifs comme des chats.

— Il semble travailler avec plaisir, répliquai-je.

— Avec plaisir! morbleu oui! et ils sont tous de même. Ils m'aiment mieux que leurs enfants, et c'est parce que je les traite comme des êtres humains. Sur quoi il regarda avec malice le colonel qui se retirait silencieusement dans la direction du cours d'eau, comme s'il eût cherché sa marchandise noyée.

— Pas là, colonel, cria le fermier ; ils sont sous le hangar ; et il partit pour le conduire au bâtiment aux esprits.

— Pas maintenant, Barnes, lui dis-je en lui posant la main sur le bras : laissez-le tranquille quelques instants. Il a de tristes pensées en ce moment, nous ferons mieux de le laisser à lui-même.

Le fermier me fit signe de m'asseoir sur un baril de résine, et me dit :

— Oui, il semble avoir de tristes pensées, c'est un fait, et cela doit être. Que le diable m'emporte si ce n'est pas de la méchanceté de traiter les nègres comme du bétail, ainsi qu'il le fait.

— Je ne crois pas qu'il ait l'intention de les maltraiter, il a le cœur bon.

— C'est possible ; mais il a abandonné le soin de tout à son maudit commandeur, un drôle à qui je n'aurais pas confié la garde de mes pourceaux.

— Vos pourceaux, m'écriai-je ; je pensais qu'on ne faisait pas garder les pourceaux dans ce pays. Je croyais que vous les laissiez errer.

— Je ne laisse pas errer les miens ; et j'ai les porcs les plus forts de tous les environs.

— On m'avait dit qu'ils trouvaient une bonne nourriture dans les bois.

— Il est possible qu'ils y trouvent de quoi ne pas

mourir de faim; mais ma femme aime à les avoir à la maison, ils vous nettoient un endroit, mangent tous les restes, et donnent un peu d'occupation aux jeunes nègres.

— Il me semble, dis-je, en reprenant la conversation, que les commandeurs sont une nécessité sur une grande plantation.

— Oui, et c'est pour cela qu'il ne devrait pas y avoir de grandes plantations; le Dieu tout-puissant n'a pas créé des hommes pour être réunis en troupeaux dans les bois comme des porcs. Personne ne devrait en avoir plus de vingt; on ne peut pas veiller par soi-même sur un plus grand nombre, et c'est chose contre nature que de les livrer à un individu qui ne leur porte aucun intérêt, et les conduit comme des brutes. Je n'en ai jamais frappé un de ma vie, et mes dix nègres en font plus que ne pourraient en faire quinze du colonel.

— Je croyais qu'ils avaient parfois besoin d'être corrigés. Comment les conduisez-vous sans les fouetter?

— Les conduire! eh bien, selon l'Écriture : — je leur fais ce que je voudrais qu'on me fît à moi-même, si j'étais nègre. Ils savent tous que je vendrais ma dernière chemise et que je vivrais de pommes de terre et d'herbes, avant d'en vendre un seul; et puis

je leur laisse leur samedi, mais c'est de l'habileté de ma part (bien que ces pauvres âmes simples ne s'en aperçoivent pas), car vous savez qu'ils travaillent ce jour-là pour eux, et font pousser presque toute leur nourriture, excepté le bœuf et le whiskey. Cela fait qu'ils se considèrent comme s'ils étaient *libres*. — Ils n'en travaillent que mieux toute la semaine.

— Vous pensez alors que les noirs travailleraient mieux s'ils étaient libres?

— Certes je le pense ; être esclave, c'est contre la nature de l'homme. Ce misérable ministre que vous avez entendu dimanche à l'église prétend que l'esclavage est une institution divine, mais ma femme connaît la Bible et elle soutient que cela n'est pas; je veux que le diable m'emporte si elle n'a pas raison.

— Est-ce que votre femme est de la Caroline du Sud?

— Non, elle et moi nous sommes du vieux Nord, du vieux Carterel, près de Newbern; et naturellement nous n'aimons pas ces mangeurs de feu.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici?

— Il y a environ six ans. Je suis arrivé ici n'ayant que mille dollars dans ma poche, je les employai à payer quinze cents acres et puis je louai dix beaux nègres de la Caroline du Nord, je les louai avec l'espoir de les acheter s'ils se plaisaient ici. Eh bien,

tous les nègres savaient ce que j'étais, ils furent tout feu pour le travail ; de sorte que tous les ans je me suis arrangé de manière à en acheter deux ; maintenant j'en ai dix avec leurs enfants ; la distillerie et tous les meubles sont payés, et si cette damnée affaire de la séparation n'était pas venue, j'avais une fameuse chance de faire fortune.

— La séparation ruinera le commerce de la térébenthine ; vous serez emprisonnés ici, dans l'impossibilité de vendre vos produits, qui seront perdus.

— C'est mon opinion ; mais je crois que maintenant je pourrais me passer de la térébenthine. J'en ai causé longuement avec mes nègres ; si les choses vont plus loin, nous comptons ne plus inciser les arbres, mais défricher la terre et faire pousser des récoltes.

— Quoi ! est-ce que vous parlez politique avec vos nègres?

— Jamais un mot de politique, mais que le diable m'emporte si ces êtres-là n'apprennent pas les événements de manière ou d'autre ; ils en savent à peu près autant que moi de ce qui se passe, mais la culture n'est pas de la politique ; c'est une affaire qui les intéresse plus que moi, parce qu'ils ont seize bouches à nourrir contre moi quatre.

— Je suis content, mon ami, que vous les traitiez comme des hommes : mais je croyais qu'ils n'étaient pas assez instruits pour avoir des idées justes sur un pareil sujet.

— Instruits! eh bien, je pense que si. Tous les miens savent lire, et quelques-uns savent écrire. Voyez-vous ce négrillon là-bas? Il me montrait du doigt un petit noir, couleur charbon, d'environ six ans, qui se tenait devant le feu de la distillerie; ce petit diable-là sait lire et parler comme un ministre. Il a mis, je ne sais comment, la main sur le livre de ma petite fille, et il en a appris une douzaine de morceaux. Je le fais venir à la maison le soir, de temps en temps, pour le faire déclamer ; vous auriez du plaisir à le voir et à l'entendre déclamer en chemise et enveloppé d'un vieux drap de lit pour toge (je lui ai dit que c'était ainsi que faisaient les acteurs de Charleston) : — Mon nom est Norval ; sur les monts Grognants mon père fait paître ses cochons[1]. — Le petit noiraud n'a jamais vu un mouton, ma femme lui a expliqué ce que c'était qu'un

[1] My name is Norval; on the Grampian Hills my father feeds his flocks;

Mon nom est Norval, sur les monts Grampians mon père fait paître ses troupeaux de moutons.

(*Douglas*, tragédie de Home.)

troupeau de moutons, mais il trouve que cochon sonne mieux que mouton, et contrairement au livre il met cochon, et les cochons, vous savez, ont un grognement, aussi les place-t-il sur les monts Grognants. En ce moment le brave campagnard partit d'un bruyant éclat de rire, auquel, malgré moi, il me fallut prendre part.

Lorsque sa gaieté fut un peu calmée, le fabricant de térébenthine appela le petit noir :

— Viens ici, Jim.

La jeune propriété s'empressa d'accourir, et se glissant entre les jambes de son maître, plaça ses petites mains noires avec un sans-gêne marqué sur les genoux du planteur, et le regardant avec confiance, lui dit :

— Hé bien, massa?

— Quel est ton nom?

— Dandy Jim, massa.

— Ce n'est pas tout — et le reste?

— Dandy Jim de la vieille Caroline.

— Qui t'a fait?

— Le bon Dieu, massa.

— Non, il ne t'a pas fait : Dieu ne fait pas les négrillons. Il ne fait que les blancs; dit le maître en riant.

— Si, *Il* les fait; maîtresse m'a dit qu'*Il* les fai-

sait; qu'il a fait le petit nègre juste comme il a fait le petit Tony.

— Soit. Je veux que le diable m'emporte, s'il ne t'a pas fait, car aucun autre n'aurait pu te faire! répondit le planteur, caressant la tête crépue de l'enfant avec une affection qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Maintenant, Jim, répète le *Credo* à ce monsieur.

Le jeune noir répéta le Symbole des Apôtres et les dix commandements.

— Est-ce là tout ce que tu sais?

— Non, massa, j'en sais bien davantage.

— Eh bien, dis-nous encore quelque chose, quelques-unes des pièces qui produisent tant d'effet.

L'enfant alors répéta tout entière, avec les gestes et le ton convenables, quoique dans le pur dialecte noir, qui semble inné chez le véritable nègre du Sud, la pièce de vers de mistress Hemans :

« L'enfant se tenait sur le pont brûlant[1]. »

— Mistress Hemans drapée en noir! m'écriai-je en riant de tout mon cœur : Quels seraient les sentiments de cette bonne dame, si des régions célestes

[1] The boy stood on the burning deck.

qu'elle habite, elle pouvait voir et entendre ce négrillon répétant sa poésie dans un pareil style?

— Le diable m'emporte, si je ne pense pas que cela lui ferait aimer le petit noiraud autant que je l'aime moi-même, répondit le fermier, prenant Jim sur ses genoux avec une tendresse toute paternelle.

— Dis-moi, mon petit homme, lui demandai-je, qui t'a appris toutes ces choses?

— Je les ai apprises tout seul, monsieur.

— Mais qui t'a appris à lire?

— J'ai appris tout seul, monsieur!

— Tu n'as pas pu apprendre cela tout seul; est-ce que ton massa ne te l'a pas appris?

— Non, monsieur.

— Alors c'est ta maîtresse.

— Non, monsieur.

— Non, monsieur! répétai-je; puis soupçonnant ce qu'il en était, je le regardai sévèrement et je lui dis : —Mon petit homme, c'est mal de mentir, il faut toujours dire la vérité; maintenant dis-moi franchement si ta maîtresse ne t'a pas appris toutes ces choses-là?

— Non, monsieur, je les ai apprises tout seul.

— Vous n'y arriverez pas, étranger; vous le rôtiriez à petit feu que vous n'en tireriez jamais autre

chose, dit le planteur en partant d'un bruyant éclat de rire. Instruire un nègre, c'est violer la loi, et que je sois maudit si je lui ai rien enseigné. Je crois qu'il a appris tout seul!

— Il faut que je fasse connaissance avec votre femme. C'est une brave femme.

— Brave femme! vous pouvez le dire sans crainte de vous tromper; elle est de l'étoffe avec quoi le Seigneur fait ses anges.

Je n'en doutais pas, et j'étais sur le point d'énoncer la même opinion, lorsque le chariot à térébenthine arriva; je me rappelai que j'avais laissé le colonel seul trop longtemps.

Le cocher conduisait, Jim était assis dans le chariot à côté de lui.

— Massa, me dit ce dernier, en descendant : Où sont-ils?

— Sous le hangar aux esprits. Jim, ajoutai-je, il ne faut pas maintenant te présenter à ton maître; tu feras mieux de ne pas te montrer à lui pour le moment.

— Non, massa; la madame prétend que le colonel est très-affligé, et que je devrais lui dire que je suis fâché de ce que j'ai fait.

— Eh bien, attends un instant. Laisse-moi d'abord entrer.

Accompagné du planteur, j'entrai dans le magasin. De chaque côté il y avait un rang de barils; deux autres rangs occupaient le centre du bâtiment. Sur ces tonneaux étaient placées des planches, et sur ces planches étaient étendus les corps de la métisse et de son enfant. Le colonel était assis sur un baril près de la morte, il tenait sa tête dans ses mains, ses yeux étaient baissés vers la terre. Il ne parut pas s'apercevoir de notre entrée.

La robe de la femme était encore mouillée; ses cheveux courts et bruns retombaient en désordre autour de son visage. Un de ses bras pendait, l'autre serrait étroitement son enfant, qui semblait endormi. Une des petites mains de l'enfant était attachée au sein de sa mère; autour de ses petites lèvres se jouait un sourire. Mais comment décrire la douce et pâle beauté du visage de la femme noyée? Elle était étendue devant moi, les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes, comme s'il s'en fût échappé une prière. Je n'ai jamais vu qu'une seule fois sur des traits humains cet étrange rayonnement, ce mélange d'espérance, de paix et de repos. C'était, il y a déjà bien longtemps, lorsque, debout près de son lit, j'assistais au départ suprême de celle qui est maintenant un ange au ciel!

— Allons, mon ami, partons, dis-je en prenant

doucement le colonel par le bras, les nègres sont ici, ils s'occuperont des morts.

— Non, non! répondit-il en se levant et regardant autour de lui, comme s'il sortait d'un rêve affreux; c'est à moi de le faire! Puis il ajouta après un moment de silence : — Voulez-vous m'aider à les mettre dans le chariot?

— Oui, certainement, je vous aiderai.

Il fit un pas vers le corps de la morte; puis retombant sur le baril, il se couvrit la face de ses mains, et s'écria : — O mon Dieu! quelle horrible chose! Avez-vous jamais vu des traits semblables? Ils me poursuivront éternellement!

— Allons, mon ami, du courage... c'est là de la faiblesse; vous êtes fatigué de votre longue route à cheval et de l'agitation de ces derniers jours. Allons, partez, je veillerai à ce que tout soit bien fait.

— Non, non! c'est à moi de le faire. Je saurai encore être homme. Il s'avança d'un pas ferme vers les deux morts : — Y a-t-il quelqu'un ici pour aider? demanda-t-il.

Jim se tenait à la porte, je lui fis signe d'entrer. De grosses larmes coulaient le long de ses joues au moment où il s'avança timidement vers son maître, et dit : — Je vais tout faire, massa, ne vous en occupez pas davantage.

— C'est bien de ta part, Jim. Tu me pardonneras d'avoir été si cruel pour toi, n'est-ce pas? dit le colonel en serrant la main du noir.

— Vous pardonner, massa! J'étais seul à blâmer; mais vous me pardonnerez, massa, vous me pardonnerez! s'écria le noir avec une vive émotion.

— Oui, oui; n'en parlons plus. Allons, transportons Jule chez elle.

La pauvre femme était déjà *chez elle*... chez elle, là où il n'y avait plus ni souffrances ni douleurs, et où toutes ses larmes avaient été à jamais essuyées!

Tous quatre nous emportâmes la mère et l'enfant. On avait mis un tas de couvertures au fond du chariot, nous y déposâmes avec soin les corps. Lorsque tout fut prêt, le colonel, qui se tenait près des morts, se retourna vers mon nouvel ami, et dit : — Barnes, voulez-vous me prêter un oreiller? Je vous le renverrai ce soir.

— Oui, certainement, colonel. Et le planteur ne tarda pas à apporter l'oreiller. Levant avec affection la tête de la femme noyée, le colonel plaça l'oreiller sous elle, et, unissant et renvoyant en arrière cette chevelure mêlée, il lui couvrit doucement le visage de son mouchoir, comme si elle eût pu encore être sensible à sa bonté, ou qu'elle s'occupât encore de la

pitié ou de l'amour des humains. Et cependant, qui sait si, des régions élevées vers lesquelles elle avait pris son essor, cette âme envolée ne se retourna pas vers la terre, et ne pardonna pas!

CHAPITRE XVII.

LE PETIT PLANTEUR.

Dans les premiers moments de la douleur, la sympathie des amis et les paroles de consolation n'apportent aucun soulagement. Combien sont donc pénibles de pareilles paroles, lorsque l'âme est courbée sous le poids du remords et d'un regret inutile! C'est alors que l'esprit tourmenté ne trouve de repos nulle part, si ce n'est auprès de Dieu.

Je vis que le colonel désirait être seul, et, me tournant vers lui, comme il se préparait à suivre l'étrange véhicule qui, portant la mort, s'avançait déjà en cahotant sur la route raboteuse de la forêt, je lui dis :

— Vous me pardonnerez si je reste ici quelques instants avec votre ami? Je serai de retour à l'habitation avant la nuit.

— Certainement, mon ami, venez quand bon vous semblera, répondit-il; et montant à cheval, il disparut au milieu des arbres.

— Maintenant, Barnes, dis-je au planteur, secouant les sentiments pénibles qui m'avaient oppressé : il faut que je voie votre femme, et que je me fasse une idée de votre genre de vie?

— Rien de plus naturel, étranger; entrez chez nous : je vous donnerai le plus fameux dîner que ma femme puisse faire; elle vous fera goûter des gâteaux au potiron.

Avant de le suivre, je glissai un demi-dollar dans la main du noir qui tenait mon cheval, et lui dis de le reconduire à l'écurie.

— Je vais le faire, monsieur; mais je ne peux pas accepter ceci; massa ne le permet pas, répondit-il en me rendant l'argent.

— Barnes, vos nègres se conduisent d'une manière étrange; je n'en avais jamais rencontré qui refusassent de l'argent.

— Que voulez-vous, étranger? recevoir l'argent de ses amis, ce n'est pas de l'hospitalité et je fournis à Bill tout ce qu'il lui faut.

A mesure que nous approchions, je pus mieux examiner la ferme. C'était, comme je l'ai dit, un bâtiment en bois brut, situé au milieu d'une pièce de terre de dix acres. On y arrivait par une avenue droite, pavée d'un mélange de sable et de bitume, pareil à celui que le lecteur peut avoir vu aux

Champs-Élysées. L'avenue était bordée d'arbres fruitiers; il y avait en face de la maison deux petits parterres.

Malgré son aspect plus que rustique, la maison était propre et engageante. Elle pouvait occuper une surface de quarante pieds carrés, et n'avait que la hauteur d'un étage et demi; mais un toit en saillie et une fenêtre dormante sur le devant déguisaient le manque de proportion. Ses pignons étaient surmontés de deux énormes cheminées en briques, construites à la mode du Sud; les larges et hautes fenêtres étaient ornées de jalousies. La porte principale ouvrait sur la salle où l'on se tenait d'habitude, et sur le seuil de cette porte nous rencontrâmes la maîtresse du logis.

Comme l'image de cette dame est toujours restée agréablement gravée dans un coin de ma mémoire, j'en ferai la description. Elle avait environ trente ans, son visage était frais et enjoué. Dire qu'elle était jolie ce serait trop, bien qu'elle eût cette expression aimable, douce et bonne, qui quelquefois nous fait trouver belle une personne ordinaire. Ses traits étaient réguliers, ses cheveux bruns et luisants; ses yeux noirs et brillants étaient les plus doux que j'eusse jamais rencontrés de leur couleur. Les contours de sa personne, qui était grande, étaient

un peu effilés et angulaires; mais elle avait tant de grâce et tant d'aisance, qu'on ne s'en apercevait point. C'était bien la femme sur le sein de laquelle l'homme, lassé, épuisé, surchargé d'occupations, pouvait venir poser sa tête fatiguée, et y trouver le repos et l'oubli.

Elle était vêtue d'une simple robe de calicot, montant jusqu'au cou, et portait un tablier de mousseline d'une blancheur irréprochable. Un petit bonnet de dentelle était gracieusement placé sur le derrière de sa tête et cachait une partie de sa noire chevelure ondulée; ses pieds, miracle, lecteur, chez une personne de sa classe, étaient ornés de bas et de souliers. Elle me donna la main, et je la tins un instant, au risque de rendre son mari jaloux; puis elle me dit, en me faisant une gentille révérence :

— Vous êtes le bienvenu, étranger.

— Je vous remercie sincèrement, madame; je suis étranger dans cette contrée.

Elle m'offrit une chaise pendant que son mari ouvrait un buffet, et en tirait une boîte de cigares de la Havane et une carafe de Scuppernong[1]. Je bus à la santé de la dame, mais je refusai les cigares. Ce que voyant, elle fit cette remarque :

[1] Vin du pays.

— Vous êtes du Nord, monsieur, n'est-ce pas?

— Oui, madame, j'habite New-York, mais je suis né dans la Nouvelle-Angleterre.

— Je le pensais bien; je savais que vous n'étiez pas de la Caroline.

— Comment le saviez-vous, madame? demandai-je en riant.

— J'ai vu que vous ne fumiez pas devant les femmes. Mais ne vous occupez pas de moi; cela ne me déplaît pas; c'est un grand plaisir pour John, et peut-être pour vous aussi.

— Oui, j'aime un bon cigare, mais je ne fume jamais devant une femme, si ce n'est devant la mienne, et quoiqu'elle ne soit que d'un degré au-dessous de l'ange, elle dit de temps en temps qu'il est honteux de donner à la maison l'odeur d'une boutique de tabac.

Barnes me présenta de nouveau la boîte, je pris un cigare. Comme je l'allumais, il me dit :

— Vous avez une bonne femme, n'est-ce pas?

— Il n'y en a pas de meilleure, du moins je le crois.

— Eh bien! je pense exactement de même par rapport à la mienne : je ne la changerais pas pour ce monde-ci tout entier, et la meilleure moitié de l'autre.

— Ne parle pas ainsi, John, dit la dame; puis s'adressant à moi, elle ajouta : — C'est le bon mari qui fait la bonne femme, monsieur.

— Quelquefois, madame, mais pas toujours. J'ai connu d'excellentes femmes qui avaient des misérables pour maris.

— Et moi, je veux que le diable m'emporte, si j'ai fait ma femme ce qu'elle est, dit le planteur.

— Chut! John; il ne faut pas jurer; tu sais combien de fois tu as dit que tu ne le ferais plus.

— C'est vrai, je l'ai fait, mais je ne le ferai plus, par.... Mais, Suzanne, où sont les enfants?

— Dehors, je pense; dis-leur de rentrer, ils sont tout sales.

— N'importe, madame, lui dis-je; la saleté est chose saine pour les enfants; se rouler dans la boue les fait pousser.

— Alors les nôtres devraient joliment pousser, car ils y vivent.

— Combien en avez-vous, madame?

— Deux; un petit garçon de quatre ans, et une petite fille de six.

— Ils sont à un âge intéressant.

— Oui, ils sont intéressants; on trouve toujours de l'esprit à ses enfants; mais ils savent une quantité de choses. John était parti pour Charleston l'autre

jour, et le petit garçon priait matin et soir pour que son père revînt au logis. Je leur ai appris à prier aussitôt qu'ils ont su parler, car on ne saurait dire combien vite ils pourraient nous être enlevés. Eh bien! le petit garçon priait tous les matins et tous les soirs pour le retour de son père; John ne revenait pas; l'enfant finit par se fâcher contre le Seigneur; il disait que Dieu était sourd et ne pouvait pas entendre, ou qu'il était méchant et ne voulait pas dire à son père que le petit Johnny désirait beaucoup le revoir. Et la bonne dame se mit à rire gaiement, je m'unis à elle de bon cœur.

Heureux les enfants qui ont une pareille mère!

Le mari revint bientôt avec la petite fille, le petit garçon, et quatre jeunes enfants à la peau d'ébène, tous tête nue et portant le même vêtement qui se composait d'un pantalon épais et d'une ample chemise de laine. Dans le nombre se trouvait ma nouvelle connaissance, Dandy Jim, de la vieille Caroline.

La petite fille vint à moi, et bientôt j'eus deux enfants blancs sur l'un de mes genoux, deux enfants noirs sur l'autre, et Dandy Jim entre mes jambes qui jouait avec ma chaîne de montre. La famille n'établissait aucune distinction entre les couleurs, et comme les enfants étaient tous également pro-

pres, je ne voyais pas pourquoi j'en eusse établi.

La dame recommença la conversation en me disant : — Peut-être trouvez-vous étrange, monsieur, que nous permettions à nos enfants de faire leur société des enfants noirs; mais nous ne pouvons pas nous en empêcher. Sur les grandes plantations, une pareille chose produit le plus mauvais effet; car les enfants blancs apprennent toute espèce de mal des enfants noirs; mais je me suis efforcée d'instruire les nôtres de manière à ce que l'un ne puisse pas nuire à l'autre.

— Je pense, madame, que c'est là une des conséquences les plus funestes de l'esclavage. Le noir dégradé empoisonne l'esprit de l'enfant blanc, et la mauvaise influence se fait sentir pendant toute la vie.

— Oui, il en est ainsi, étranger, c'est ce qui m'impose le plus grand soin. Il me semble étonnant que nos hommes ne soient pas pires qu'ils le sont.

Dans ces quelques mots, cette femme venait de dire une grande vérité qui, si les hommes étaient assez sages pour l'entendre et pour en tenir compte, ferait bannir à tout jamais l'esclavage de ce continent!

Bientôt le planteur dit au jeune déclamateur des œuvres de mistress Hemans et des autres poëtes, de nous chanter une chanson. Le petit noir nous

chanta *Dixie*, et plusieurs autres chansons nègres, dans lesquelles il introduisait quelques variantes de son cru. Les autres enfants répétaient les refrains. Jim nous exécuta aussi les danses des nègres, son maître l'accompagnant sur un violon fêlé, jusqu'au moment où je sentis mes flancs malades à force de rire, et où l'hôtesse nous pria de cesser. Enfin l'horloge sonna midi, et le planteur, allant à la porte, tira d'une corne de vache un son prolongé et retentissant. Au bout de cinq minutes les travailleurs des champs rentrèrent l'un après l'antre, et bientôt tous les dix étaient assis sur la vérandah. Chacun d'eux avait un bol, un gobelet de fer-blanc ou une gourde, dans lesquels mon hôte, qui ne tarda pas à sortir d'une chambre de derrière[1] avec un seau de whiskey, versa une mesure de cette boisson. C'était la ration du jour; le planteur me dit qu'il croyait que les nègres se portaient et travaillaient mieux lorsqu'on leur donnait chaque jour une

[1] On mettait le whiskey dans une chambre de derrière, parce que la maison n'avait pas de cave. On gardait cette liqueur sous clef, et le fermier me rendit compte de cette mesure en me disant que ses noirs n'étaient capables de voler que du whiskey. Dans le Sud, il est peu de maisons de campagne qui aient une cave, cette pièce dont nos propriétaires du Nord ne sauraient se passer. L'espace entre le sol et le plancher reste ouvert dans le Sud afin de permettre la libre circulation de l'air.

petite quantité d'alcool. Ils travaillent dur, me dit-il, et la viande salée ne les stimule pas assez.

Pendant ce temps-là notre hôtesse s'occupait de préparer le dîner, qui ne tarda pas à être servi sur une table de merisier brillant, recouverte d'une nappe d'une blancheur irréprochable. Les petits noirs s'étaient dispersés dans les différentes cases, et bientôt nous nous assîmes devant un des meilleurs dîners que j'aie jamais mangés dans le Sud.

Nous étions servis par une négresse bien tenue, portant une robe de calicot très-propre, ayant aux pieds des souliers et sur la tête un mouchoir où le jaune se mêlait à l'écarlate. Elle portait ce mouchoir en turban, et comme l'un des bouts s'échappait par derrière et pendait sur le dos, on eût dit un pavillon déployé sur le haut d'une tourelle. Mon hôte l'ayant remarqué dit :

— Aggy, tu déploies ton pavillon? Tu es pour l'Union, ma fille, n'est-ce pas?

— Oui, massa ; pour l'Union jusque dans la moelle des os; répondit la négresse, ouvrant sa large bouche.

— Toute l'Union que tu connaisses, répliqua le maître en m'adressant un clin d'œil malin, c'est l'union que tu vas contracter avec le nègre Cale du squire Taylor.

— Non, ce n'est pas cela, massa ; il faut plus de deux pour faire l'Union.

— Oui, je le sais, il en faut généralement dix ou douze : je pense que suivant toi c'est douze.

— John, il ne faut pas dire de pareilles choses aux servantes ; cela les gâte, dit sa femme.

— Bon Dieu ! maîtresse, je ne fais pas attention à ce que massa dit ; mais je ne laisse aucun homme me parler de même !

— Non, ma fille ! seulement Cale.

— Pas même lui, massa ; je le fais se tenir comme il doit.

— Je le pense ; tu ne serais pas la fille de ton massa, si tu faisais autrement.

Lorsque le repas fut terminé, je visitai avec mon hôte les cases des nègres. L'heure accordée pour le dîner[1] était sur le point d'expirer, les nègres se préparaient à retourner aux champs. Entrant dans une des cases où se trouvaient deux nègres vigoureux et une négresse, mon hôte leur dit d'un air sérieux :

— Garçons, voici un abolitioniste Yankee tout

[1] Sur la plupart des plantations de térébenthine on n'accorde pas aux noirs d'heure fixe pour leur dîner. Ils emportent ordinairement avec eux au bois leur nourriture, ou les domestiques de la maison la leur portent à des moments désignés.

vivant que j'ai été vous chercher, regardez-le bien. Avez-vous jamais vu pareille créature?

— Je ne vois rien d'étrange dans ce monsieur, répliqua un des noirs, il paraît un homme très-comme il faut; il ne ressemble pas à un abolitioniste; et il se mit à rire et à se gratter la tête de la manière particulière aux nègres, en ajoutant : s'il était l'un d'eux, il ne serait pas ici.

— Que sais-tu des abolitionistes? Tu n'en as jamais vu un seul, à quoi penses-tu qu'ils ressemblent?

— On dit qu'ils ressemblent au vieux diable, massa; mais je ne crois pas que cela soit.

— Eh bien! non; ils ressemblent à pis que cela; ils sont un composé de tonnerre et de foudre; s'ils descendent ici, ils feront un hachis de vous tous.

— Je le pense! répondit le noir, manipulant sa laine et distendant son visage par un rire d'une incrédulité prononcée.

— Pourquoi leur dites-vous de semblables choses? demandai-je à mon hôte en riant.

— Que le bon Dieu vous bénisse, étranger, ils savent que les abolitionistes sont leurs amis, tout aussi bien que vous; je veux que le diable m'emporte s'ils ne savent pas que je le suis moi-même; car je leur dis que s'ils veulent s'en aller, ils peuvent le faire, et que je leur payerai par-dessus le marché

leurs frais de voyage. Est-ce que je ne vous le dis pas, Lazare ?

— Oui, massa, mais aucun des noirs de massa ne veut s'en aller ; bien loin de là, ils ne s'en iront pas tant que vous serez sur terre, vous et la bonne maîtresse.

Le nom du noir me frappa comme étant singulier, et je lui demandai d'où il lui venait.

— Ce n'est pas mon nom, monsieur ; mais vous voyez, monsieur, lorsque massa me loua pour la première fois chez le vieux capitaine, là-bas sur la route de Newbern, j'avais triste mine, et je n'avais pas de très-bon vêtements ; massa m'appela Lazare, parce qu'il prétendait que je n'étais que haillons et trous, ce nom m'est toujours resté. J'étais diantrement malheureux ; mais en venant ici, je suis entré dans le sein d'Abraham ; et en ce moment le noir chancela sur son siége à force de rire.

— Est-ce que c'est là ta femme ? lui demandai-je.

— Non, monsieur ; ma femme appartient au colonel J*** ; c'est là ma nouvelle femme ; mon ancienne est dans l'endroit d'où je viens !

— Quoi ! est-ce que tu as deux femmes ?

— Oui, massa, j'en ai deux.

— Mais c'est contraire à l'Écriture.

— Non, monsieur ; le colonel prétend que non. Il

dit que dans l'Écriture ils en ont un tas, et que les nègres peuvent en avoir autant qu'il leur plaît, cent s'ils le veulent.

— Est-ce que le colonel enseigne cela à ses nègres? demandai-je en me tournant vers le planteur.

— Oui, je le crois, et il leur donne aussi l'exemple, répondit-il en riant; mais le vieux pécheur en sait plus long; il sait lire.

— As-tu vu cela dans la Bible, Lazare?

— Oui, massa; à l'endroit où je la lis. C'est l'endroit où elle parle de David et de Salomon. Tous ces Messieurs-là... ils en avaient des masses de femmes. Qu'est-ce qu'un pauvre vieux noir auprès d'eux, quand même on lui permettrait d'en avoir autant qu'il en voudrait?

— As-tu des enfants?

— Oui, monsieur; j'en ai trois appartenant au colonel, et quatre ou cinq, je ne sais pas exactement, à la maison; mais ils sont grands.

— Ta femme là-bas est-elle remariée?

— Oui, massa, elle a pris un autre mari aussitôt que je suis parti; son vieux massa l'a voulu.

Nous quittâmes la case, et lorsque les noirs ne pouvaient plus nous entendre, je dis au planteur: — Cette doctrine peut se trouver dans l'Écriture, mais on ne me l'a pas enseignée!

— Qu'elle se trouve dans l'Écriture ou non, étranger, elle est diablement païenne, répliqua le planteur, qui en somme, était un des spécimens de ce que l'on rencontre de mieux dans la classe des petits propriétaires du Sud. Et cependant il voyait ses esclaves pratiquer la polygamie, et ne faisait pas le moindre effort pour les en empêcher. Il me dit que s'il défendait à son noir de cohabiter avec la négresse du colonel, on le regarderait comme un mauvais voisin et qu'il encourrait l'inimitié du district tout entier ! Et l'on prétend que l'esclavage est d'institution divine !

Après cela, nous nous acheminâmes vers les champs où travaillaient les ouvriers. Ils étaient tous forts, bien portants, et paraissaient heureux. Le planteur me dit que les nègres des fermes où l'on récolte la térébenthine étaient toujours plus forts et vivaient plus longtemps que ceux qui travaillaient dans les rizières et dans les champs de coton. A moins qu'ils ne soient emportés par les fièvres qui tiennent au climat, ils atteignent généralement un âge avancé, tandis que le nègre des rizières dépasse rarement quarante ans, et l'esclave qui travaille à la culture du coton, rarement soixante. La culture du coton, cependant, suivant mon hôte, n'est pas en elle-même plus insalubre que la récolte de la té-

rébenthine, quoique les ouvriers qui travaillent au coton soient toujours exposés au soleil, tandis que ceux qui récoltent la térébenthine travaillent à l'ombre. Mais, ajouta-t-il, ils les font plus travailler que nous, et ne les nourrissent pas aussi bien. Nous donnons aux nôtres de la viande et du whiskey tous les jours, mais ce sont là des articles rares pour les noirs qui travaillent au coton; quant aux nègres des rizières, ils ne les voient jamais, si ce n'est au temps de Noël, et cela n'arrive qu'une fois l'an.

— Pensez-vous que les blancs pourraient travailler aussi bien que les noirs, dans les rizières et les champs de coton? lui demandai-je.

— Oui, et mieux, mieux partout; mais il va sans dire qu'il n'est pas dans la nature ni des blancs ni des noirs de travailler longtemps dans la boue et dans l'eau jusqu'aux genoux; un pareil travail tuerait le diable lui-même. Mais le blanc peut y résister plus longtemps que le noir, et il n'est que raisonnable de penser que cela doit être; car je crois, étranger, que l'ardeur et le courage sont pour beaucoup dans le travail. Cela vous soutient un homme au moment même où il succombe; mais comment pouvons-nous attendre que le pauvre nègre, qui n'a rien à espérer de son travail, et qui a toujours été opprimé et injurié depuis Adam,

comment pouvons-nous attendre qu'il travaille comme un homme qui est propriétaire de sa personne, et dont les aïeux furent libres depuis le premier moment de la création? Je crois que le père entre pour beaucoup dans ce que peut être l'enfant. Il lui donne l'ardeur : ne le voyez-vous pas dans les chevaux et les autres animaux? Cela peut n'être pas visible tout d'abord, mais ne peut manquer de se montrer à la longue; c'est pour cela que le noir n'est pas plus actif. Il a été abaissé, opprimé si longtemps qu'il faudra plus d'une génération pour le relever. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas plus d'ardeur, peut-être n'est-ce pas non plus la nôtre, je veux dire nous qui traitons bien les noirs, mais c'est celle de votre père et du mien; votre père les a volés, le mien les a achetés, et tous deux en ont fait du bétail.

— Je croyais que la nature avait plutôt disposé le noir que le blanc pour un travail pénible sous un climat chaud.

— Eh bien, non, et je le sais. Les maudits ministres et les politiques le disent, mais cela n'est pas. Je puis faire moitié plus d'ouvrage dans un jour que le meilleur de mes nègres, je l'ai fait plusieurs fois, et sans en être malade. Vous savez que si un homme a une femme et des enfants qui attendent tout de lui,

et qu'il ne soit pas très à l'aise, il travaillera comme le diable. Je l'ai fait, vous le feriez, s'il le fallait; mais les nègres, ils n'ont ni femme ni enfants pour lesquels il leur faille travailler, la loi ne leur permet pas d'en avoir ; ils n'ont que leurs carcasses, et ces carcasses appartiennent à leurs maîtres.

— Vous dites que l'homme qui est libre n'en travaille que mieux; vous devez alors penser qu'il serait bon d'affranchir les nègres?

— Naturellement je le pense. Regardez mes nègres; ils sont libres, parce que je les traite comme des hommes, et ils savent qu'ils peuvent s'en aller quand bon leur semblera. Voyez comme ils travaillent; eh bien, chacun d'eux en fait moitié plus qu'aucun nègre du monde mené durement.

— Qu'en feriez-vous, s'ils étaient réellement libres?

— Je leur donnerais un salaire, et j'en tirerais deux fois ce que j'en tire aujourd'hui.

— Je ne crois pas que les deux races aient été destinées à vivre ensemble.

— Non, sans doute. Mais ce n'est pas leur faute s'ils sont ici. Nous n'avons pas le droit de les déporter. Le nègre tient plus à ses foyers, quelque pauvre qu'il soit, que vous et moi ne le faisons. J'enverrais en Liberia ou au diable ceux

qui voudraient y aller, mais je ne voudrais pas qu'on me forçât de le faire.

— Eh bien, mon bon ami, vous êtes presque frère de Garrison. Vous ne tenez pas ce langage à vos voisins?

— Non, certes, répondit-il en riant. Si je le faisais, ils me régaleraient d'un habit de goudron, et me chasseraient du district; mais vous êtes du Nord, et comme tous les vôtres vous êtes naturellement pour l'affranchissement; n'est-ce pas vrai?

— Y a-t-il beaucoup de vos voisins qui pensent comme vous?

— Je crois qu'il n'y en a pas beaucoup dans les alentours, mais du côté de Carteret, d'où je viens, il y en a une masse, quoiqu'ils n'osent pas le dire.

Arrivés à la distillerie, j'appelai son attention sur l'énorme quantité de résine qu'on avait fait couler dans la fosse dont j'ai parlé, je lui demandai pourquoi il jetait au rebut cette matière précieuse.

— Elle n'a aucune valeur ici. C'est de la résine commune, elle ne rapporterait pas à York plus d'un dollar quarante-cinq cents. Le transport jusqu'à cette place et les frais de vente coûtent un dollar et plus, le baril vaut la différence. Je n'embarque pas au-dessous du n° 2.

— Qu'est-ce que c'est que le n° 2.

Il enleva le dessus d'un baril, et à l'aide d'une doloire coupa un petit morceau de résine, puis me présentant l'échantillon, il répondit :

— Mettez-moi cela en face du soleil. Vous verrez, quoiqu'elle soit jaune, qu'elle est propre et claire. C'est du bon n° 2, qui rapporte aujourd'hui, transporté à York, deux dollars, et à moi un dollar le baril ; c'est du puisage de la seconde année ; en sortant de la distillerie, on le passe à travers ce tamis métallique. La résine commune, qu'on distille en ce moment, est la jaune, c'est celle qui coule de l'arbre après les incisions de la seconde année ; nous l'appelons jaune, parce qu'elle est de couleur foncée. Nous ne tamisons pas la commune, elle est remplie d'éclats de bois et de saletés. Elle est maintenant très en baisse, mais si jamais elle éprouvait une hausse, je mettrais ce monceau-là en barils, après y avoir introduit une petite quantité de résine fraîche, et elle serait presque aussi bonne que la nouvelle.

— La résine sert à beaucoup d'usages?

— Oui, mais on emploie principalement la commune à la fabrication de l'huile et du savon ; les Yankees la font entrer dans le savon jaune dur, parce qu'elle le fait peser ; vos gens s'entendent à ces choses-là, et il me regarda avec un rire malin. Je ne pouvais contester l'accusation, je ne répondis rien.

Prenant sur une tablette, dans la distillerie, un échantillon de résine très-transparente et de couleur très-claire, je lui demandai quelle pouvait être la valeur de cette qualité.

— Elle a rapporté sept dollars, les deux cent quatre-vingts livres, à York, au commencement de cette année. C'est du n° 1 première qualité; elle est difficile à fabriquer, parce que, si l'on chauffe trop, elle prend une teinte. On passe cette espèce-là à travers deux tamis, le gros et puis celui-là. Il me montrait un tamis métallique dont le tissu était aussi fin que celui des tamis à farine dont se servent nos ménagères.

— Est-ce que vos sept ouvriers des champs récoltent assez de térébenthine pour alimenter votre distillerie?

— Non, j'achète le reste à mes voisins qui n'ont pas de distillerie; le colonel est furieux contre moi, parce que je paye plus cher qu'il ne le ferait; mais j'agis d'après le principe de Franklin, qui dit: « qu'une pièce de douze sous qui va vite vaut mieux qu'un shilling qui va doucement. » C'était un grand sage ce vieux-là, n'est-ce pas? J'ai sa vie.

— Et vous suivez ses préceptes; c'est pour cela que vous avez si bien marché.

— Oui, grâce à de bons coups de collier. Les

meilleures doctrines ne valent pas le diable, si vous n'y ajoutez le travail.

Nous retournâmes à la maison, j'y passai quelques heures à causer avec mon nouvel ami et son excellente femme. La dame me fit visiter sa maison. Elle était bien construite et bien disposée, et elle offrait des aménagements que je ne m'attendais pas à rencontrer dans une habitation située au milieu des bois. Elle avait été construite par un charpentier yankee, qu'on avait fait venir de Charleston, et auquel on donnait la nourriture, le logement, et deux dollars et demi par jour. Suivant le calcul de mon hôte, la maison avait coûté près de deux mille dollars.

Il était cinq heures, lorsque, leur serrant cordialement la main, je dis adieu à mes aimables amis, et montai à cheval pour retourner chez le colonel.

CHAPITRE XVIII.

L'ENTERREMENT DE JULIE.

La famille soupait lorsque je revins à l'habitation; je pris ma place accoutumée à table. Aucun de ceux qui étaient présents ne semblait disposé à la conversation. Le peu qui fut dit le fut d'une voix basse et étouffée, nulle allusion ne fut faite à l'événement du jour. La quarteronne finit par me demander si j'avais vu mistress Barnes.

— Oui, lui répondis-je, et j'en ai été charmé. Elle m'a paru une de ces femmes rares qui savent donner de la grâce aux positions les plus humbles.

— C'est une femme rare; une sincère et véritable chrétienne. Tout le monde l'aime; mais il en est peu qui connaissent tout son mérite; il n'y a que ceux qui sont allés la trouver dans leurs douleurs et leurs épreuves comme... Sa voix trembla, ses yeux devinrent humides.

Cette pauvre femme, exilée, dédaignée, déshonorée, méprisée et repoussée par le monde entier,

avait donc trouvé auprès d'une amie de la sympathie et de la pitié. En vérité, « Dieu modère le vent pour l'agneau tondu. »

Le repas fini, tout le monde se retira dans la bibliothèque, excepté madame P***. Tommy et moi nous nous mîmes à lire; le colonel se leva bientôt, et continua à se promener de long en large jusqu'à ce que l'horloge eût sonné huit heures. La dame entra alors et lui dit :

— Les nègres sont prêts, David ; voulez-vous venir, monsieur K***?

Je les suivis au petit cimetière. La fosse de Sam avait été ouverte, les nègres de la plantation étaient réunis. Le colonel était assis au centre, et à la tête du grossier cercueil et près de lui se tenaient la quarteronne et son fils. Le vieux prédicateur parlait.

— Mes enfants, disait-il, elle est partie vers Lui avec son enfant : elle est montée là-haut, où l'on ne s'afflige plus, où l'on ne pleure plus, où les larmes sont essuyées des yeux à tout jamais. Je sais qu'elle a porté les mains sur elle-même; c'est là, mes enfants, ce que personne ne doit faire, parce que nous appartenons tous au Seigneur : il nous place ici-bas, et il nous en retire lorsque nous avons rempli notre tâche, et non auparavant. Nous n'avons pas le droit

de partir auparavant. La pauvre Julie l'a fait, elle n'a peut-être pas pu s'en empêcher. Peut-être que la grande douleur était si forte dans son cœur, qu'elle n'a pu trouver le repos nulle part que dans la froide et sombre rivière. Peut-être qu'elle n'est pas à blâmer... Peut-être... (Ses yeux se remplirent de larmes.) Peut-être que le vieux Pompée est seul à blâmer, car je lui ai dit, mes enfants... Il ne put continuer, il retomba sur son siége en se cachant le visage et en sanglotant. Le colonel lui-même, malgré toute sa force, ne put se soustraire à l'émotion; dans l'assemblée il n'y avait pas un œil qui ne fût humide. Après quelques instants, le vieillard se leva de nouveau, et tout en larmes et les yeux levés au ciel, il continua :

— Il y en a Un là-haut, mes enfants, qui dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et trop chargés, je vous donnerai le repos. » Lui, le bon Seigneur, il dit cela; peut-être que Julie le lui a entendu dire, et que c'est ce qui l'a fait partir.

La voix lui manqua de nouveau, et il retomba pleurant et gémissant, comme si son cœur fût près d'éclater.

Il y eut un moment de silence; le colonel se leva, et aidé de Jim et de deux autres noirs, il cloua le couvercle et de ses propres mains descendit

le grossier cercueil dans la fosse. Puis on jeta la terre dessus, et alors le chant bas et prolongé que les nègres font entendre pour les morts, se mêlant aux sanglots et aux gémissements et se transformant en une lamentation étrange et bizarre, s'éleva au milieu des pins, et flottant sur l'air calme de la nuit, retentit dans les bois sombres et finit par ressembler à une musique venant du tombeau. Je me suis trouvé dans la chambre d'un mourant; j'ai vu étendre dans la terre la jeunesse et la beauté; mais jamais je ne sentis la solennité imposante de la mort, comme je le fis lorsque, dans le calme et l'obscurité de la nuit, j'écoutai la douleur étrange de ce groupe de nègres, et que je vis descendre près de Sam, pour y reposer éternellement, les corps de cette mère esclave et de son enfant.

CHAPITRE XIX.

LE RETOUR DANS MES FOYERS.

Le matin se montrait doux et brillant des rayons d'un soleil d'hiver, qui dans la Caroline prête sa chaleur aux froids de janvier, lorsque, mon surtout sur le bras et mon porte-manteau bouclé, je dis mon dernier « Dieu vous bénisse » à la quarteronne, et me dirigeai vers ma demeure.

Jim cria « tout est prêt; » le cocher fit claquer son fouet, et bientôt nous fûmes en chemin pour Georgetown.

Les pluies récentes avaient durci la route, les ponts étaient réparés, nous arrivâmes de bonne heure à Bucksville. Là nous attendait un accueil plein de cordialité. Notre hôte nous pressait de passer la nuit chez lui; mais le colonel avait des affaires à régler avec un de ses amis séparatistes, qui demeurait un peu plus loin. A trois heures, après avoir dit adieu au capitaine B*** et à son excellente famille, nous nous remîmes en route.

Le soleil se couchait à l'occident au milieu des pins, lorsque nous entrâmes dans une large avenue, bordée de vieux arbres qui s'élevaient majestueusement, et nous arrivâmes à la porte du planteur de riz, le colonel A***.

Il accueillit cordialement mon ami, et me salua, en observant, lorsque je dis que je m'en retournais chez moi, que j'agissais sagement. — Les affaires sont incertaines; on ne saurait dire ce qu'un jour peut amener; l'opinion publique est très-montée; un habitant du Nord, quels que soient ses principes, n'est pas en sûreté ici. A propos, ajouta-t-il, n'avez-vous pas éprouvé quelque désagrément à Conwayboro, en vous rendant dans notre pays?

— Oui, j'y ai rencontré une personne qui voulait me forcer à rebrousser chemin, mais la chose ayant pris une tournure sérieuse, Scipion, le nègre que vous avez vu avec moi, m'a tiré d'embarras.

— N'a-t-il pas dit que vous étiez un ami intime à qui j'avais donné rendez-vous chez le capitaine B***? me demanda-t-il en souriant.

— Je le crois, monsieur; mais je vous assure que je n'ai rien dit de pareil, et, vu les circonstances où nous nous trouvions, je ne pense pas que le noir soit à blâmer.

— Je trouve qu'il a bien agi et avec esprit. Il aurait pu dire à cet homme que vous étiez ma grand'-mère, si cela eût pu vous être utile, car ce misérable est aussi querelleur que le diable, et si sûr de ses coups qu'avec lui on est un homme mort.

— Vous êtes trop bon, monsieur, répondis-je : Mais comment savez-vous cela?

— Un jour ou deux après votre querelle, B*** passa par ici en se rendant à Georgetown. J'étais allé faire une promenade à cheval, je me trouvai au bout de l'avenue au moment où il passait. Il s'arrêta pour me demander si je vous connaissais. Ignorant tout, je lui dis que je vous avais rencontré par hasard à Bucksville, mais que je ne vous connaissais pas particulièrement. Il continua sa route sans rien ajouter. Le lendemain matin, j'eus occasion d'aller à Georgetown. Au bureau de monsieur Fraser, j'appris que Scip, qui est connu et aimé de tout le monde dans la ville, devait être fouetté publiquement dans la soirée. Quelque chose me poussa à adresser des questions, on me dit qu'il avait été accusé par B*** d'avoir protégé à Conwayboro un abolitioniste très-connu, un homme qui parcourait le Sud, en distribuant des publications aussi damnables que l'*Indépendant* et la *Tribune* de New-York. Je savais

qu'on voulait parler de vous, et que cela n'était pas vrai. J'allai trouver Scip et en exagérant un peu la vérité, je finis par le tirer d'affaire. Il y avait une légère différence entre les deux manières dont j'avais parlé à votre sujet; B***, lorsque nous fûmes devant le juge, en fit la remarque et fut sur le point de me traiter de menteur. Ce fut heureux pour lui qu'il ne le fît pas, car s'il l'avait fait, il serait allé en enfer avant que sa place y fût chauffée.

— Je ne saurais vous dire, mon cher monsieur, combien je vous suis reconnaissant. J'aurais été affligé plus que je ne puis l'exprimer, si Scip avait eu à souffrir du service désintéressé qu'il m'avait rendu.

Le lendemain matin de bonne heure nous nous remîmes en route; midi nous trouva assis devant un dîner composé de lard, de pain de maïs et de gaufres, dans le premier hôtel de Georgetown. Le bateau de Charleston partait à trois heures; aussitôt que le dîner fut fini, je sortis pour aller trouver Scip. Après une demi-heure de recherches, je le rencontrai sur le quai de Shackelford, travaillant au chargement d'un navire en partance pour New-York, avec une cargaison de coton et de térébenthine.

Il fut enchanté de me voir, et lorsque je lui eus

annoncé que je retournais chez moi et que je pourrais peut-être ne jamais le revoir, je lui serrai fortement la main et lui dis :

— Scip, j'ai appris la honte que tu as été sur le point de subir à cause de moi, je sens profondément le service que tu m'as rendu; aussi je ne puis partir sans faire quelque chose pour toi, sans te prouver de quelque manière que je t'apprécie et que je *t'aime.*

— Je vous aime, massa, répondit-il, les larmes aux yeux : je me suis attaché à vous dès le premier jour que je vous ai vu, parce que j'ai pensé, — et il me serra la main à m'en faire mal, — que vous plaigniez le pauvre noir. Mais vous ne pouvez rien faire pour moi, massa ; je n'ai besoin de rien ; je ne veux pas partir d'ici, parce que le Seigneur qui m'y a mis, ne veut pas que j'en sorte. Mais vous pouvez faire quelque chose, massa, pour les pauvres noirs, et ce sera le faire pour moi, car mon cœur est tout entier avec eux. Vous pourrez dire aux gens, là-bas où vous demeurez, massa, que nous ne ressemblons pas aux brutes, comme ils le croient. Nous avons des âmes, une intelligence, des sentiments, et nous sommes des hommes comme eux. Vous pouvez leur dire aussi, massa, parce que vous avez de l'éducation et que vous savez parler, comment

les pauvres petits blancs sont opprimés ici; comme ils sont en haillons, comme ils meurent de faim, et comme ils sont méprisés, parce que le noir est esclave. Dites là-bas comment les enfants ne peuvent avoir ici aucune instruction, comment les pères ne savent rien, pas même autant que le pauvre esclave noir, parce que l'aristocratie a besoin de votes, et qu'elle ne pourrait pas les obtenir si elle permettait aux petits blancs de s'instruire. Si vos gens connaissaient la vérité, s'ils savaient comment le noir et le pauvre petit blanc sont à terre et ne peuvent pas se relever seuls, ils feraient quelque chose; ils violeraient la Constitution, s'il le faut, pour nous aider. Je ne veux pas qu'on fasse mal, je ne veux pas qu'on fasse tort à personne; mais pensez-y seulement, massa : quatre millions de noirs et presque autant de petits blancs, ne connaissant pas le saint Évangile, lorsqu'ils vivent au milieu de la lumière. Tous faits à l'image du grand Dieu, chacun d'eux est conduit et traité plus mal que les brutes. Vous avez vu cela de vos propres yeux, massa, vous pouvez le leur dire; *vous le leur direz,* massa; et il me prit de nouveau la main pendant que les larmes coulaient le long de ses joues; et Scip vous bénira, massa; il vous bénira à son dernier soupir; et le bon Seigneur vous bénira

aussi, massa; il vous bénira à tout jamais, car il est pour la cause du pauvre et de l'affligé : son livre le dit et la Bible dit la vérité, je le sais, car je le sens là; il posa sa main sur son cœur et se tut.

Je fus quelques instants sans pouvoir parler. Lorsque j'eus réprimé mon émotion, je lui dis : Je le ferai, Scip; aussi longtemps que Dieu m'en accordera la force, je le ferai.

Lecteur, je tiens en ce moment ma parole.

CHAPITRE XX.

CONCLUSION.

Ce livre n'est pas une fiction. C'est un récit de faits authentiques; le lecteur ne s'attendra donc pas à ce que je dispose de mes divers personnages d'après les règles de l'art, c'est-à-dire que je les fasse disparaître dans l'un de ces extrêmes réceptacles destinés aux créations du romancier : le tombeau ou le mariage. La mort a choisi des victimes parmi eux, mais presque tous vivent et travaillent encore au milieu de ce monde agité.

Les personnages que j'ai introduits dans mon œuvre sont réels. Ils ne sont pas dus au pinceau de l'imagination, ni revêtus des couleurs de la prévention. Les scènes que j'ai racontées sont vraies. J'ai usé de quelque liberté quant aux noms des personnes et des lieux ; j'ai changé les dates; mais j'ai été témoin des événements. Aucun de ceux qui connaissent le pays que j'ai décrit, et le genre de personnages dont j'ai

tracé le portrait, ne révoquera en doute la vérité de ce que j'ai écrit. De peur que quelqu'un qui n'a pas vu l'esclave et le petit blanc du Sud, tels qu'ils sont aujourd'hui, ne pense que mon tableau est chargé, je n'ai pas tout dit! Si tout était raconté, si le système du Sud, dans toute sa laideur, était exposé complétement, la vérité ressemblerait à la fiction, le récit le plus sec des faits laisserait en arrière les rêves les plus extravagants du roman.

Le commandeur ne fut jamais pris. Une lettre que je reçus du colonel J***, peu de temps avant que les courriers ne fussent arrêtés, m'apprit que Moyse avait réussi à passer dans le Tennessee, et à gagner les États libres. Le colonel avait retrouvé le cheval, mais il ne s'attendait pas à jamais revoir le commandeur. Moyse est maintenant, sans doute, quelque part dans le Nord, et peut-être, au moment où j'écris, ardent Unioniste.

Je n'ai pas eu de nouvelles directes de Scipion, mais un jour de juillet dernier, après de longues recherches, je trouvai sur l'un des quais de South-Street, un capitaine caboteur, qui le connaissait beaucoup, et qui l'avait vu le mois d'auparavant à

Georgetown. Il s'occupait à cette époque du même genre de travail, et jouissait du respect et de la confiance de tout le monde comme au temps où je l'avais rencontré.

Peu de jours après que la nouvelle de la prise du fort Sumter fut reçue à New-York, et que j'eus vu tout le Nord se lever spontanément à la suite de cet événement, j'écrivis à plusieurs de mes amis du Sud, pour leur faire connaître quel était l'état de l'opinion ici, et pour leur montrer l'immense folie du Sud. L'une de mes lettres était adressée à mon ami l'Unioniste que j'ai appelé Andy Jones, dans les pages qui précèdent.

Il me répondit promptement, et il s'établit entre nous une correspondance assez régulière, qui a continué, même depuis que les rapports entre le Nord et le Sud sont suspendus.

Andy est resté l'un des fermes et nobles soutiens du vieux drapeau. Bravant toute espèce de danger, il a partout exprimé hardiment ses sentiments. Ayant fait le sacrifice de sa vie et portant un revolver dans chaque poche de son pantalon, on l'a vu se promener dans les rues de Wilmington, au moment du plus fort accès de la fièvre séparatiste, et proclamer ouvertement son éternelle fidélité à l'Union, sans trouver de contradicteur.

Mais avec tout son patriotisme, Andy ne perd pas de vue le « solide. » Comme son frère le Yankee du Nord auquel il ressemble un peu et qu'il admire beaucoup, il ne laisse jamais échapper une occasion de gagner honnêtement sa vie. Au mépris des règlements de douane et de notre étroit blocus, il a fait, depuis que la Caroline du Nord s'est séparée, un commerce plus ou moins régulier avec New-York et Boston, par la voie d'Halifax et des autres ports neutres. Sa térébenthine a été vendue sur le marché de New-York, sous les yeux mêmes des agents du gouvernement, et je l'ai su, honnête lecteur.

Par divers moyens indirects, j'ai reçu des lettres de lui récemment. Sa dernière, datée d'avril, et qui a été apportée dans un port neutre par un capitaine qui a toute sa confiance, m'est parvenue depuis que les chapitres qui précèdent ont été écrits. Elle couvre six pages de papier azuré; dans cette lettre l'ami Andy jette un défi à tous les principes de la grammaire et de l'orthographe; mais comme elle contient des nouvelles importantes, relativement à quelques-unes des personnes dont il a été fait mention dans ce récit, j'en transcrirai une partie.

Andy me donne la triste nouvelle de la mort du colonel J... Il était allé rejoindre l'armée Confé-

dérée, il est tombé à Roanoke en s'opposant bravement à une charge des troupes du Massachusetts.

En apprenant la mort de son ami, Andy s'était rendu à la plantation, il avait trouvé madame P*** plongée dans la plus profonde douleur. Pendant qu'il était là, il arriva une lettre de Charleston pour lui annoncer que son fils était dangereusement malade. Ce second coup l'écrasa. Pendant plusieurs jours elle fut en proie au délire, et l'on désespéra de sa vie; mais pendant tout ce temps, le noble planteur négligea tout, pour rester auprès d'elle.

Lorsque madame P*** fut revenue à elle, et qu'elle eut un peu recouvré ses forces, elle apprit que le colonel n'avait pas fait de testament; qu'elle était toujours esclave; et que bientôt elle serait vendue, conformément à la loi, avec le reste du mobilier du colonel.

Voici ce qu'Andy écrit à ce sujet. Je donne la lettre telle qu'elle est écrite, en corrigeant seulement la ponctuation et l'orthographe.

— « Quand j'appris que le colonel n'avait pas laissé de testament, je ne sus quoi faire; mais après y avoir réfléchi, je sentis qu'elle l'apprendrait de façon ou d'autre; je résolus donc de le lui dire moi-même. Elle s'affligea beaucoup, mais après un mo-

ment, elle devint plus calme, elle dit que c'était la volonté de Dieu, et qu'elle ne se plaindrait pas. Vous savez que j'ai une femme, mais quand la madame dit cela, elle ressemblait tellement à un ange, que je ne pus m'empêcher de la prendre dans mes bras et de la serrer à la faire crier. Je lui dis que je la soutiendrais quand je devrais aller en enfer ; je le ferai, morbleu.

« Je me décidai à l'instant sur ce que je devais faire. C'était diablement difficile de quitter la maison alors, mais je l'avais résolu; je suis allé à Charleston, pour voir la femme du colonel. Je lui dis combien la madame était affligée, et combien elle avait aidé au colonel à gagner de l'argent (elle avait fait presque tout, parce qu'il était toujours indifférent, et ne faisait attention à rien; sans cela il eût fait un testament), et je lui demandai de faire que la madame eût tout de suite son acte d'affranchissement. Et que pensez-vous que me dit la veuve? Rien, morbleu, sinon qu'elle n'entendait rien aux affaires, et qu'elle laissait toutes ces choses-là à son homme de loi. Eh bien, j'allai chez ce monsieur; c'est un de ces fins et doucereux chiens de séparatistes, qui vendraient leur âme pour un dollar faux; il me dit que l'administrateur n'avait encore rien vu et qu'on ne pouvait rien faire, avant d'avoir son

avis. Je lui dis : Vous voulez dire que la femme sera adjugée au plus offrant? — Oui, dit-il, le colonel a des dettes, il faut qu'elles soient payées, et il faut pour cela que le mobilier soit vendu. Alors je dis qu'il faudrait quelque temps avant que cela fût fait, que la femme était presque morte et bonne à rien maintenant; pour combien voulez-vous me la louer? — Cent dollars pour six mois, dit-il. Je jetai l'argent sur la table, et je partis.

« Je bouillonnais, mais il me vint dans la tête que la femme du colonel ne pouvait pas être de pierre; j'y vais une seconde fois; je lui dis ce que l'homme de loi m'avait dit, je fais un appel à ses meilleurs sentiments. Je lui demande si elle laissera la femme qui a fait la fortune de son mari, qui lui a donné des enfants, qui, pendant vingt ans, l'a soigné dans la maladie, et réjoui dans la santé; si elle laissera vendre cette femme au plus offrant. Je lui demande tout cela; que croyez-vous qu'elle répond : — Je ne connais rien à tout ceci, maître Jones. Parlez à mon homme d'affaires; je lui laisse tous ces soins-là. Alors je lui dis que je pense qu'on vendra les nègres! — Oh oui! dit-elle (vous voyez qu'elle en savait beaucoup là-dessus), il faut qu'ils soient tous vendus, parce que vous savez que

je n'ai jamais aimé la campagne, je ne pourrais pas conduire la plantation! — Alors, dis-je, les marchands de la Nouvelle-Orléans seront là, et la madame ne sera vendue que pour un usage, car elle est encore belle. Morbleu! vous n'abandonnerez pas une femme aussi blanche que vous, qui, pendant vingt ans, a été la sincère et fidèle épouse de votre défunt mari. — Je n'aurais pas dû dire cela, mais que le diable m'emporte si j'ai pu m'en empêcher. Vous ne la ferez pas monter sur la plate-forme, et adjuger au plus offrant, pour qu'on fasse d'elle... malédiction?

« Eh bien, je suppose qu'elle n'avait pas oublié que, pendant plus de douze ans, le colonel avait aimé l'autre femme, et l'aimait seule; car lorsque je dis cela, ses yeux éclatèrent comme le feu d'enfer; elle s'écria qu'elle ne souffrirait pas de pareilles paroles dans sa maison, et m'ordonna de sortir. Diantrement dégoûtant cela, n'est-ce pas? Ayant été pendant tant d'années, l'une la femme du colonel, et l'autre sa véritable épouse.

« Je sortis; mais je laissai une partie de ma pensée derrière moi. Je déclarai que j'achèterais cette femme-là quand elle coûterait tout ce que je possède, et qu'il me faudrait engager mon âme pour avoir de l'argent; et j'ajoutai, simplement pour do-

rer la pilule, que je devais tout ce que j'avais à son mari, et que si elle oubliait ses dettes je n'oubliais pas les *miennes*, et que si la femme du colonel manquait à sa mémoire, je voulais être maudit si moi j'en faisais autant.

« Eh bien, j'ai chez moi la madame et son garçon, ma femme l'aime en diable. Je ne sais pas quand la vente aura lieu, mais vous pouvez parier que je serai là ; je l'achèterai quand je devrais donner toute ma fortune pour elle, et j'emprunterai de l'argent pour avoir le vieux Pompée. Celui-là sera bon marché, car la mort du colonel l'a presque achevé. Cette mort a tué net mère Lucie. Elle n'a jamais relevé la tête après avoir appris que maître Davy était mort, car elle ne vivait qu'en lui. N'êtes-vous pas touché du sort de la madame? je sais que vous l'aimez. Je l'achèterai, soyez-en sûr. Cela et la mort sont les seules choses que je connaisse dans ce monde, pour le moment, et ces deux choses sont certaines. »

Telle est la lettre d'Andy. Toute profane et sans orthographe qu'elle est, je ne voudrais pas en changer un seul mot ni une seule syllabe. Elle mériterait d'être écrite en caractères d'or, et d'être suspendue au ciel où le monde entier pourrait la lire. Elle est écrite dans les cieux, enregistrée dans le Grand Livre, et

elle sera lue lorsque vous et moi, lecteur, nous serons convoqués au jugement universel, pour y rendre compte de ce que nous avons fait et écrit. Fasse Dieu que chacun de nous trouve, à son compte, un pareil acte enregistré là-haut !

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, 30, rue Mazarine.

Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIE[R]

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

XVe au XVIIIe siècle.

		vol.
Rabelais.	Œuvres	1
B. de Verville.	Moyen de parvenir.	1
B. des Periers.	Contes et j. Devis.	1
Malherbe.	[illegible] André Chenier	1
Satire Menippée.	[illegible] Ch. Labitte	1
Bossuet.	Histoire universelle	1
Lesage.	Gil Blas	1
Prevost (l'Abbé).	Manon Lescaut	1
J. J. Rousseau.	Confessions	1
—	Emile	1
—	Nouvelle Héloïse	1
André Chenier.	Poésies compl. tes	1
Noël du Fail.	Propos rustiques	1

CLASSIQUES FRANÇAIS
éditions variorum
DE CHARLES LOUANDRE

Montaigne	Essais éd. complete	4
Corneille (P. et T.)	Œuvres	2
Molière	Œuvres complètes.	3
Pascal.	Pensées	1
—	Lettres provinciales.	1
La Bruyère.	Caractères	1
J. Racine.	Théâtre complet.	1
Boileau.	Œuvres poétiques.	1
La Fontaine	Fables	1
—	Contes et Nouvelles	1
Voltaire	Siècle de Louis XIV	1

Mémoires et Correspondances
sur l'Histoire et la Société françaises.

Agrip. d'Aubigné.	Mémoires	1
Voiture.	Lettres et Poésies	2
Motteville (Mme de)	Mémoires	[illegible]
Montpensier (Mlle de)	Mémoires	4
[illegible] Rabutin	Mémoires	2
—	Correspondance	6
Maintenon Mme	Lettres sur l'éducation.	1
—	Entretiens idem	1
	Lettres hist. et édif.	1
	Correspondance gén.	2
—	Mémoires sur elle.	2
Chambrun (de).	Persécuts des Protest.	1
Orléans (duch. d').	Correspondance	2
Barbier (avocat).	Journal sur le XVIIIe siècle.	4
Cardinal de Retz.	Mémoires	4
Marg. de Valois.	Mémoires	1
Hamilton	Mém. de Grammont.	1

XIXe siècle

Aimé Martin	Éducation des mères	2
Brillat-Savarin.	Physiologie du Goût.	1
Benj. Constant.	Adolphe	1
Delécluze.	Romans	1
—	Beaux Arts	1
Desplaces.	Les Poëtes vivants.	1
Ferry.	Voyage au Mexique.	1
Gautier Théoph.	Poésies complètes.	1
—	Voyage en Espagne.	1
—	Nouvelles	1
—	Mademois. Maupin.	1
Gérard de Nerval.	Voyage en Orient.	2
Gravière (J. de la)	Guerres maritimes.	2
—	Voyage en Chine	2
Krudner Mme de.	Valérie	1
Lavallée (Th.).	Hist. des Français.	4
	Géographie	1
Maistre (Jos. de).	Du Pape	1
Maistre (Xav. de).	Œuvres complètes.	1
Mérimée (P.)	Chroniq. Charles IX.	1
—	Colomba et [illegible]	1
—	Clara Gazul	1
Murger.	Poésies	1
(H.).	Bourgeois de Paris.	2

		vol.
Mignet.	Hist. de Marie Stuart	2
—	Notices	2
—	Antonio Perez	1
—	Mémoires historiques.	1
Musset (Alfred).	Premières poésies.	1
—	Poésies nouvelles	1
—	Comédies et Prov.	2
—	Confession	1
—	Nouvelles	1
—	Contes	1
—	Œuvres posthumes.	1
Musset (Paul).	Lui et Elle	1
—	Les Originaux.	1
—	Femmes de la Régence	1
—	Mémoires de Gozzi.	1
—	Nouvelles Italiennes.	1
—	Voyage en Italie.	1
	Le Nouvel Aladin.	1
Nodier (Ch.)	Souven. de la Révolution et de l'Empire.	2
—	Souven. de Jeunesse.	1
—	Contes de la Veillée	1
—	Contes fantastiques.	1
—	Nouvelles.	1
—	Romans	1
St-Marc Girardin.	Cours de littérature.	4
—	Essais de littérature.	2
Sainte-Beuve.	Tableau de la poésie.	1
—	Poésies	1
—	Volupté.	1
Sandeau (Jules).	Mariana	1
—	Docteur Herbeau	1
—	Fernand, Vaillance	1
—	[illegible]	1
—	Mlle de la Seiglière.	1
—	Madeleine	1
—	Mlle de la Seiglière.	1
Staël (Mme de)	Corinne	1
—	Delphine	1
—	De l'Allemagne	1
—	Révolution française.	1
—	Mémoires	1
—	De la littérature.	1
Valmore (Mme).	Poésies	1
Vigny (Alf. de).	Cinq-Mars	1
—	Stello	1
—	Servitude	1
	Théâtre	1
—	Poésies	1
Weiss.	Réfugiés Protest. n^ts.	2
[illegible] (Narcisse)	Maroc contemporain.	1
[illegible]	Essai sur Thucydide.	1
Géruzez.	Hist. de la littérature.	1
[illegible]	Petits poèmes	1
Mesnard.	Académie française.	1
Mistral.	Mireio	1
Rigault	Conversations	1
E. Saisset	Mélanges	1
Forgues	Beaux esprits.	2
—	Histoire de Nelson.	1
Taxile Delord.	Matinées littéraires.	1
A. Fermy.	La Cousine Julie.	1
Dargaud.	Histoire de la liberté religieuse.	4

Bibliothèque latine-française.

Tacite.	Traduct. Louandre.	2
Jules César.	Traduct. Louandre.	1
Horace	Traduct. Patin.	2
Suétone.	Trad. Pessonneaux.	1
Virgile	Trad. Pessonneaux.	2
Térence.	Comédies, tr. Talbot.	2

Bibliothèque grecque-française.

Aristophane.	Comédies, tr. Zévort.	2
Démosthène.	Chefs-d'œuvre	1
Eschyle.	Théâtre, tr. Pierron.	1
Homère.	Iliade A. Pessonneaux.	1
—	Odyssée, idem.	1
Romans grecs.	Traduction Zévort.	2
Marc-Aurèle.	Œuvres, tr. Pierron.	1

Platon.	Œuvres c[illegible]
Plutarque.	Vies d. Gr[illegible] trad. P[illegible]
Sophocle.	Tragédies [illegible]
Thucydide.	Histoire, [illegible]

Bibliothèque anglo-fr[ançaise]

Mrs B. Stowe.	Oncle Tom
—	Nouvelles a[illegible]
Lingard.	Hist. d'An[gleterre]
Milton.	Paradis pe[rdu]
Macaulay.	Révolution
—	Guillaume
Shakspeare.	Traduct. B[illegible]
Sterne.	Œuvres
Goldsmith.	Vicaire de [Wakefield]

Biblioth. allemande-fr[ançaise]

Gœthe.	Théâtre, tr.
—	Faust, trad.
—	Wilhelm M[eister]
—	Werther, t[illegible]
—	Affinités, t[illegible]
—	Poésies, tr.
—	Mémoires, t[illegible]
Schiller.	Théâtre, tr.
—	Guerre de [illegible]
—	Poésies, tr
Klopstock	La Messiade
Hoffmann.	Contes f[illegible]
Poëtes du Nord.	Chants pop[illegible]
Conteurs allem.	Nouvelles al[illegible]

Biblioth. italien.-espag[nole]

Le Dante.	Divine Com[édie]
Le Tasse.	Jérusalem [illegible]
Manzoni.	Les Fiancés
Silvio Pellico.	Mes Prisons
Machiavel.	Œuvres pol[illegible]

Religion et Philos[ophie]

Saint Augustin.	Confessions.
—	Cité de Dieu[illegible] M. Emile[illegible]
Bossuet.	Méditations.
—	Élévations.
—	Œuvres phi[illegible]
Fénelon.	Œuvres phi[illegible]
Descartes.	Œuvres, éd[illegible]
Malebranche.	Œuvres, éd[illegible]
Leibnitz.	Œuvres, éd.
Bacon.	Œuvres, éd[illegible]
Euler.	Let. à une p[illegible]
E. Saisset.	Philosophie[illegible]
—	Essai de phi[illegible]
Saurin	Sermons.
Laboulaye.	Liberté reli[gieuse]
Spinoza.	Œuvres, éd[illegible]

Ouvrages divers

Quatrefages.	Souv. d'un N[aturaliste]
Cabanis.	Du physiq. moral de [illegible]
Bichat.	Vie et mort[illegible]
Zimmermann.	De la solitu[de]
Roussel.	Système de l[illegible]
Mahomet.	Le Koran.
Confucius.	Les 4 liv. de l[illegible]
D'Houdetot.	Le chasseur[illegible]
—	Petite vener[ie]
—	Dix Épines[illegible]
—	Tir au fusil
—	Braconnage[illegible]
—	Femmes ch[illegible]
Kiéné.	Déluge
Emeric David.	Sculpture a[illegible]
—	Sculpture fr[illegible]
—	[illegible]
—	[illegible]

Paris. — [illegible] de P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine.



